

Prière à la Sainte Face de Jésus

O Jésus, qui dans votre cruelle passion êtes devenu *l'opprobre des hommes et l'homme de douleurs*¹, je vénère votre divin visage, sur lequel brillaient la beauté et la douceur de la divinité, maintenant devenu pour moi comme le visage d'un *lépreux*²! Mais sous ces traits défigurés je reconnais votre amour infini, et je me consume du désir de vous aimer et de vous faire aimer de tous les hommes. Les larmes qui coulèrent si abondamment de vos yeux, m'apparaissent comme des perles précieuses que j'aime à recueillir afin d'acheter avec leur valeur infinie les âmes des pauvres pécheurs.

O Jésus, dont le visage est la seule beauté qui ravit mon cœur, j'accepte de ne pas voir ici-bas la douceur de votre regard, de ne pas sentir l'inexprimable baiser de votre bouche ; mais je vous supplie d'imprimer en moi votre divine ressemblance, de m'embrasser de votre amour, afin qu'il me consume rapidement, et que j'arrive bientôt à voir votre glorieux visage dans le Ciel. Ainsi soit-il.

SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS
ET DE LA SAINTE FACE.

Mai, 1897.

Trois cents jours d'indulg. *chaque fois*, applicables aux âmes du Purgatoire. — PIE X, 13 févr. 1906.

¹ Is., LIII, 3. — ² Ibid., 4.



TOUS DROITS RÉSERVÉS



Lettre de S. G. Mgr Lemonnier,

Evêque de Bayeux et Lisieux.

Bayeux, le 2 février 1909.

Ma Mère,

J'aprouve votre dessein de faire une nouvelle édition populaire de la Vie de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la sainte Face. Vous savez, comme moi, combien de faits merveilleux semblent montrer que le bon Dieu veut mettre en lumière cette petite fleur du Carmel qui s'est épanouie dans votre cloître, puis a été vite cueillie pour être transplantée au Ciel.

Elle a été, suivant l'expression de l'Apôtre, la bonne odeur de Jésus-Christ. Que son parfum mystique embaume beaucoup d'âmes !

Je vous bénis, ma Mère, et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments paternellement dévoués en N.-S.

+ THOMAS,
Ev. de Bayeux et Lisieux.

Extraits de plusieurs autres Lettres de personnages éminents.

L'exemplaire de l'HISTOIRE D'UNE AME qui m'avait été adressé pour être offert à Notre Saint-Père le Pape, lui a été remis samedi, 30 décembre 1899.

Sa Sainteté, qui a voulu en prendre connaissance sur-le-champ, a prolongé sa lecture pendant un temps notable avec une satisfaction marquée, et m'a chargé de vous écrire en son nom, pour vous dire qu'Elle agrée cet hommage de votre

piété filiale, et vous donne, ainsi qu'à votre Communauté, la Bénédiction apostolique.

« J'ai reçu avec un sentiment de vive gratitude les souvenirs de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la sainte Face que vous avez eu la bonté de m'adresser, et j'ai pensé qu'il convenait de les garder dans la caisse de la Postulation des causes de nos Vénérables. On sera heureux de les y trouver, s'il plaît à Dieu de glorifier un jour sa fidèle servante en lui faisant décerner les honneurs d'un culte public dans son Eglise. »

Card. GOTTI.



« Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est une âme providentielle; sa mission divine est évidente. »



« On trouve dans ces pages une théologie que les plus beaux livres spirituels n'atteignent que rarement à un degré aussi élevé. »



« Elles sont rares les natures aussi riches et aussi complètes, et même dans la série de nos saintes catholiques, on en rencontre peu qui soient un modèle aussi accompli de toutes les vertus.

Elle est l'idéal de cette petitesse, de cette enfance tant recommandée par Notre-Seigneur, et cependant, dans une enveloppe fragile, elle sait montrer la force d'âme d'un héros. »



« Il faut l'avouer, cette petite gâtée de Notre-Seigneur n'a besoin de l'éloge de personne, son mérite lui suffit devant Dieu et devant les hommes. »



*« Que Dieu est admirable ! quelle nouvelle *invention* de sainteté, j'ose dire, inconnue jusqu'à ce jour ! Quelle révélation est faite au monde ! C'est bien un *genre* de sainteté suscité par l'Esprit-Saint pour l'heure présente, où tant d'âmes, même chrétiennes, ne voient dans les sacrifices du cloître que les horreurs de la Croix.*

Quelle gloire pour le Carmel et quelle espérance pour tous !

J'en ai l'intime conviction, cette petite étoile deviendra de plus en plus radieuse dans l'Eglise de Dieu... Ce n'est encore que l'étoile du matin au milieu d'une petite nuée : STELLA MATUTINA IN MEDIO NEBULÆ. Mais un jour, elle remplira la Maison du Seigneur : IMPLEBIT DOMUM DOMINI. Si Dieu l'a envoyée en nos jours de ténèbres, en nos jours de nuages et de tourbillons, croyons bien que c'est pour nous apporter la lumière, la paix, l'espérance, le ciel!

Non, au ciel, aucune des aspirations de cette vierge apostolique n'est oubliée : et le divin Epoux, en faisant de sa *petite reine* une grande Reine, a déjà remis en sa main le sceptre de sa toute-puissance.

C'est maintenant que, dans les bras de son Amour, elle lui répète, avec un charme qui le ravit : « *Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre.* » — Quelles grâces pourrait-il lui refuser ?... — »



« J'espère fermement qu'un jour (et plutôt à Dieu que ce fut bientôt) cette enfant sera vénérée sur nos autels.

Comme dans les écrits de l'insigne Réformatrice du Carmel, on respire dans ceux de sa fille le plus délicieux mysticisme, — non un mysticisme vague, aérien et sentimental, — mais un mysticisme solide, « *avec sa croix et ses épines* », comme disait Bossuet, au sujet de saint François de Sales. L'âme de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, comme celle de sainte Thérèse de Jésus, ne vivait que du pur amour, de l'ardente charité, et voilà pourquoi elle se nourrissait de souffrance et n'aspirait qu'au martyre, qui est l'expression suprême de l'amour et de la souffrance.

On peut dire de l'une et de l'autre, avec autant de vérité, qu'elles furent martyres mystiques, qu'elles moururent de leur pur amour.

Béni soit le Seigneur, dont la main toujours ouverte et bienfaisante fait resplendir encore de nos jours, dans le jardin de son Eglise, ces extraordinaires et merveilleuses fleurs ! »

Mgr L'ARCHEVÈQUE D'EVORA.

(*Edition portugaise de l' « Histoire d'une âme ».*)



« Séraphin, elle l'était de visage et d'âme, et l'on peut dire d'elle ce que saint Bonaventure dit de saint François : qu'elle était tout entière *un charbon embrasé*. « *L'amour divin est feu et flamme* », nous dit le Cantique des cantiques, et Jésus, l'amour substantiel, déclare qu'il est « *venu jeter ce feu sur la terre et qu'il veut qu'il s'allume* ». Le cœur de Sœur Thérèse en est un brandon très ardent, une pure flamme du Paradis qui a embrasé et embrasera bien d'autres coeurs. Et cela avec quelle force et en même temps quelle douceur ! On peut dire d'elle en vérité, avec un petit changement dans le texte sacré : « *Elle nous entraîne et nous courrons à l'odeur de ses parfums.* »



« Heureuse victime qui, non seulement a été consumée par le feu et les flammes de l'amour divin, mais a encore reçu le don si beau de les communiquer puissamment aux âmes ! Les vies de Saints nous racontent les feux de l'amour divin : la vie de Sœur Thérèse nous les fait voir et sentir ; les autres nous donnent envie d'aimer Dieu, mais celle-là met le feu dans l'âme. »



« En lisant cette Vie, ne croirait-on pas lire les paroles de feu et de science divine d'un des docteurs les plus élevés, les plus profonds et les plus suaves de l'Eglise ?

Et il n'y a pas que les personnes consacrées à Dieu qu'elle ranime et entraîne ; les personnes du monde elles-mêmes ne peuvent se dérober à son influence apostolique. Oh ! que Jésus soit mille et mille fois béni de nous l'avoir donnée ! »



« Si j'en juge par le spectacle des étonnantes transformations opérées par cette petite sainte, il me semble qu'elle sera à son siècle ce que les Gertrude, les Thérèse, les Marguerite-Marie ont été au leur, avec cette différence que, plus encore que ces hérauts de Dieu, Thérèse de l'Enfant-Jésus a montré la voie qui conduit à l'amour, voie petite et sublime à la fois qui, loin d'effrayer, encourage et attire. »



« Je ne puis assez vous dire avec quelles délices j'ai lu l' « *Histoire d'une âme* » ; je préférerais la disparition des chefs-d'œuvre d'Homère, Virgile ou Raphaël à celle de ce livre où l'amour divin resplendit si vivement. »



« Aux yeux du monde, je suis un homme de science qui a épousé sa vie dans l'étude des lettres ecclésiastiques et profanes ; mais dans la vie intime, aux yeux de Dieu, je veux imiter Thérèse et me faire un tout *petit enfant*. Voilà ce qui, dans la chère « *petite reine* », m'a ravi d'une manière irrésistible.

Heureuse enfant qui a compris pleinement l'amour ! Tant d'âmes, même bien saintes, le comprennent si mal ! Sous ce rapport, le cœur de Thérèse est un des plus beaux de l'Eglise. »



AU LECTEUR



Voulez-vous un moment vivre entre ciel et terre,
Respirer, à plein cœur, un air délicieux,
Voir le monde à vos pieds, planer dans la lumière,
Et croire près de vous quelqu'un venu des cieux ?

Lisez ce chant d'amour... Le regard du vulgaire
N'en pénétrerait pas le sens mystérieux ;
Vous verrez, vous, comment on aime au monastère,
Et, dans ces murs sacrés, combien l'on est heureux.

À quinze ans ! Tendre fleur, petite âme idéale,
Thérèse offre à Jésus sa candeur virginalle ;
Le Saint-Père a bénii ce beau lis pour l'autel :

La douceur de l'agneau, le céleste sourire,
Les lyriques accents, tout en elle a fait dire :
C'est un ange qu'on vit passer par le Carmel.

P. N.

Abbaye des Prémontrés de Mondaye, 8 avril 1898.





PRÉFACE

Si l'on nous demande pourquoi nous avons levé le voile mystérieux qui doit recouvrir ici-bas l'existence ignorée d'une humble carmélite, nous le dirons simplement :

Connaissant depuis son enfance cette âme privilégiée, et l'ayant vue grandir chaque jour en sagesse et en grâce, nous lui demandâmes de mettre par écrit les miséricordes du Seigneur à son égard. Nous n'avions point d'arrière-pensée; nous ne songions qu'à notre édification personnelle. Mais en parcourant ce pieux manuscrit, miroir si fidèle d'une âme séraphique, le doute ne fut pas possible; il ne nous fallait plus résERVER pour nous seule ce trésor. Une source nouvelle était ouverte aux pauvres altérés de ce monde : c'était notre devoir d'en répandre les eaux vives. Nous l'avons fait. En buvant la première à cette source pure, nous ne pensions pas, hélas! que l'heure fût déjà venue d'en partager les délices... Mais le blanc lis de cette âme virginal s'était épanoui dès les premiers jours d'un printemps radieux; la grappe était mûre avant le temps ordinaire des vendanges. Et le Seigneur se pencha, il cueillit doucement la fleur embaumée, il détacha sans effort sa grappe chérie du cep amer de l'exil, la trouvant totalement dorée des feux de l'Amour divin.

« Quelles actions héroïques ou éclatantes avait donc « pu accomplir, à l'âge de vingt-quatre ans, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face ? La jeune « carmélite avait simplement servi Dieu avec une « fidélité constante et assidue dans les plus petites « choses.

« Tout enfant, née dans une famille admirablement « chrétienne, elle s'était sentie attirée vers le cloître. « Dès l'âge de quinze ans, à force de démarches et de « supplications, elle avait obtenu la permission d'entrer « au Carmel.

« A vingt-quatre ans, minée par une maladie de « poitrine, elle s'y éteignait dans la paix du Seigneur.

« Voilà toute sa carrière. A la conter par les événements extérieurs, on en remplirait tout au plus une dizaine de pages. Mais, si l'on veut pénétrer dans la vie intime de cette âme, un volume entier paraît encore trop court.

« Or, cette vie intime a été décrite par la main la plus propre à composer une telle œuvre : la main de Sœur Thérèse elle-même.

« On devine que ce n'est point d'après son inspiration personnelle que l'humble carmélite entreprit cet ouvrage. Ce fut sa supérieure qui, admirant cette vertu modeste et appréhendant la fin prématurée de cette existence angélique, donna l'ordre à la sainte enfant de se raconter elle-même. Obéissante avant tout et sincère par-dessus tout, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus écrivit tout. Une vertu médiocre aurait été troublée; une humilité de mauvais aloi eût voulu diminuer ses mérites aux dépens du vrai. Mais l'humilité réelle ne se propose point de cacher ses mérites; elle ignore si elle en possède. Les vertus qu'on admire en sa conduite, elle les expose avec simplicité, comme des bienfaits du Ciel. Les grâces extraordinaire où chacun reconnaît la préférence de Dieu pour une âme d'élite, elle les révèle avec une candeur presque naïve comme des miséricordes

« imméritées. Mais, ni ces vertus, ni ces grâces, elle ne songe à les dissimuler. Voilà dans quel esprit Sœur Thérèse écrivit l'histoire de son âme.

« Aux hommes de goût, fatigués des complications et des raffinements de la littérature contemporaine, nous indiquerions volontiers ces mémoires d'une carmélite : ils y trouveraient, au seul point de vue de la jouissance artistique et intellectuelle, un rafraîchissement délicieux, un bain d'innocence, de fraîcheur et de pureté.

« Quant aux âmes chrétiennes, est-il besoin de dire que nous leur conseillons vivement cette lecture angélique? Elles y trouveront un essor, à la fois puissant et doux, vers le Ciel.

« Ce qui caractérise la sainteté de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est une simplicité d'enfant dans son commerce avec Dieu. La jeune religieuse a retenu le conseil de Notre-Seigneur : « *Si vous ne devenez semblable à ces petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux.* » Elle se fait toute petite auprès du divin Maître. Elle lui parle, elle l'écoute, elle le sert avec la familiarité, l'obéissance et l'empressement d'une enfant docile et aimante. Elle ne le quitte pas de la main, elle s'abandonne à lui tout entière, elle professe envers lui cette confiance aveugle et illimitée des tout petits pour les très grands. Quelque souhait qu'elle forme, elle le confie sans crainte à Jésus : quelque désir que Jésus lui exprime, elle l'accomplit avec joie. Et c'est ainsi que, sans effort apparent, comme en se laissant conduire, elle atteint le sublime.

« Sans effort apparent, mais non sans peine et sans labours réels. Cette innocence eut à soutenir des luttes quotidiennes; elle eut à subir plusieurs fois dans le secret de son âme des épreuves terribles. Epreuves et luttes, elle les a consignées dans son « « histoire », avec la même franchise et la même sérénité que les grâces et les miséricordes.

« Et qu'on ne croie pas que cette constance à vouloir « être enfant devant Dieu imprimât à la vertu de « Sœur Thérèse un caractère puéril ! Cette religieuse « adolescente, qui s'appliquait à se faire toute petite, « avait acquis au contraire, en peu de temps, par « l'oraison et par l'étude, une telle maturité d'intelli- « gence et une telle vigueur de jugement, que sa supé- « rieure n'hésitait pas à lui confier la direction des « novices, à un âge où elle aurait pu être encore leur « compagnie¹ ! »

Il était impossible de mieux analyser et de mieux comprendre cette âme choisie, à la fois enfantine et héroïque.

Avant d'introduire le lecteur dans ce sanctuaire intime, nous devons le prévenir, comme aux éditions précédentes, des modifications que nous avons cru devoir apporter au Manuscrit original, le divisant en plusieurs chapitres pour la clarté du récit.

Et, dès maintenant, qu'il nous soit permis de faire connaître en quelques mots les aspirations de cette « vierge apostolique », et comment Notre-Seigneur se plaît à les combler.

« Je ne compte pas rester inactive au Ciel, disait-elle ;
« mon désir est d'y travailler encore pour l'Eglise et les
« âmes... »

« Après ma mort, je ferai tomber une pluie de roses.

« Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre. »

Ces espérances et ces promesses se réalisent en effet d'une manière touchante et souvent prodigieuse. Depuis l'apparition de l' « Histoire d'une âme », déjà tirée en France à plus de cent vingt mille exemplaires, grande et petite édition, nous ne cessons d'en recevoir de toutes parts les témoignages les plus précieux.

Cette « Histoire d'une Ame », sous différents titres,

¹ François Veuillot, *Univers*, 11 juillet 1906.

est traduite en sept langues étrangères; et l'une de ces traductions — privilège singulier — est enrichie d'indulgences par le Cardinal-Patriarche de Lisbonne et huit Prélats de la même nation.

Depuis onze ans, les pèlerinages à la tombe de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus deviennent de plus en plus nombreux. On baise respectueusement cette terre sainte, on en garde des fleurs comme de véritables reliques; et, ce qui vaut mieux que des fleurs éphémères, on emporte de ce lieu béni des consolations durables, des grâces de toutes sortes. Un évêque missionnaire, revenant de ce tombeau, « qui bientôt, dit-il, sera glorieux », nous confiait qu'il avait vu par trois fois la « *petite Thérèse* » lui sourire.

Mais, cette « *petite Thérèse* » ne fait point exception de personnes : si elle sourit à un prince de l'Eglise, elle essuie aussi volontiers les larmes des pauvres. Tant de fois elle nous l'a fait savoir ! Citons simplement l'exemple de cette femme en haillons, surprise là, tout en pleurs, dans l'attitude et l'expression du plus affreux désespoir, et tout à coup changée, souriante, comme irradiée par une vision céleste. Etonné d'un tel contraste, le témoin caché de cette scène, qui ne connaissait ni Sœur Thérèse, ni sa tombe, osa s'approcher pour interroger la mendiane et connaître la cause d'une si subite transformation : « J'ai prié la petite sainte du Carmel, répondit la pauvre femme émue et confuse... Oh ! comme elle m'a bien consolée!... »

Les grands et les petits sont donc les clients de cet ange.

Aux âmes simples et timides, « *la petite sœur de l'Enfant-Jésus* » a ouvert sa « *petite voie* », montré ses « *petits moyens* »; et elles se sont élancées à sa suite dans le chemin de la sainteté qu'elles avaient cru fermé pour elles.

Mais, comme l'écrivait, en tête de l'édition portugaise, Monseigneur l'Archevêque d'Evora : « Ce n'est pas un mysticisme vague, aérien et sentimental que présente

son histoire; c'est un mysticisme solide, avec sa croix et ses épines »; et voilà pourquoi Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus s'est révélée aux âmes éminentes en science et en vertu, comme une vraie fille de Notre Mère Sainte Thérèse, comme une parfaite émule de Notre Père Saint Jean de la Croix; et, confiantes en ses leçons, elles ont ambitionné de monter par le même ascenseur « *jusqu'aux sommets les plus élevés de l'amour* ».

A côté de ces merveilles opérées dans les âmes, voilà que les objets ayant appartenu à la Servante de Dieu, les images la représentant, opèrent des guérisons, de véritables prodiges.

Tantôt, pendant une neuvaine fervente, c'est une lumière céleste qui remplit la chambre d'une infirme, tandis que la main invisible de notre angélique Sœur délie les bandages et guérit le membre blessé. Tantôt elle apparaît gracieuse et souriante à une petite pauvre de quatre ans à qui elle rend la vue : « C'était, raconte l'enfant, *tout allumé* autour de sa tête. » Souvent de mystérieux parfums révèlent sa présence, non seulement dans le monastère, mais au loin, là où on la prie. Enfin, dans les exorcismes, le démon, en présence de son image, rugit et conjure de l'éloigner, parce qu'elle augmente ses tourments.

Par ces faits extraordinaires, dont nous réservons l'appréciation à la Sainte Eglise, Dieu ne montrait-il pas qu'il voulait glorifier son humble servante? De toutes parts, on réclamait l'Introduction de sa Cause, et S. G. Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux et Lisieux, poussé lui-même par sa propre vénération pour celle qu'il appelle « une des plus délicates fleurs de son diocèse », crut qu'il ne devait pas tarder davantage à faire les premières démarches.

Selon son désir, nous écrivîmes à nos Révérends Pères Carmes de Rome; et, le 21 janvier de cette année 1909, où les Saints préférés de Thérèse de l'Enfant-Jésus : JEANNE D'ARC et THÉOPHANE VÉNARD montent sur les autels, le T. R. P. RODRIGO DI SAN FRANCESCO,

DI PAULA était officiellement nommé Postulateur de sa Cause.

Quelques jours après, Mgr de Teil, à qui l'Ordre du Carmel doit déjà tant de reconnaissance pour l'intelligence et le dévouement avec lesquels il conduisit à bonne fin le Procès de nos Bienheureuses Sœurs martyres de Compiègne, acceptait, sur le conseil de Monseigneur l'Archevêque de Paris, la charge de Vice-Postulateur.

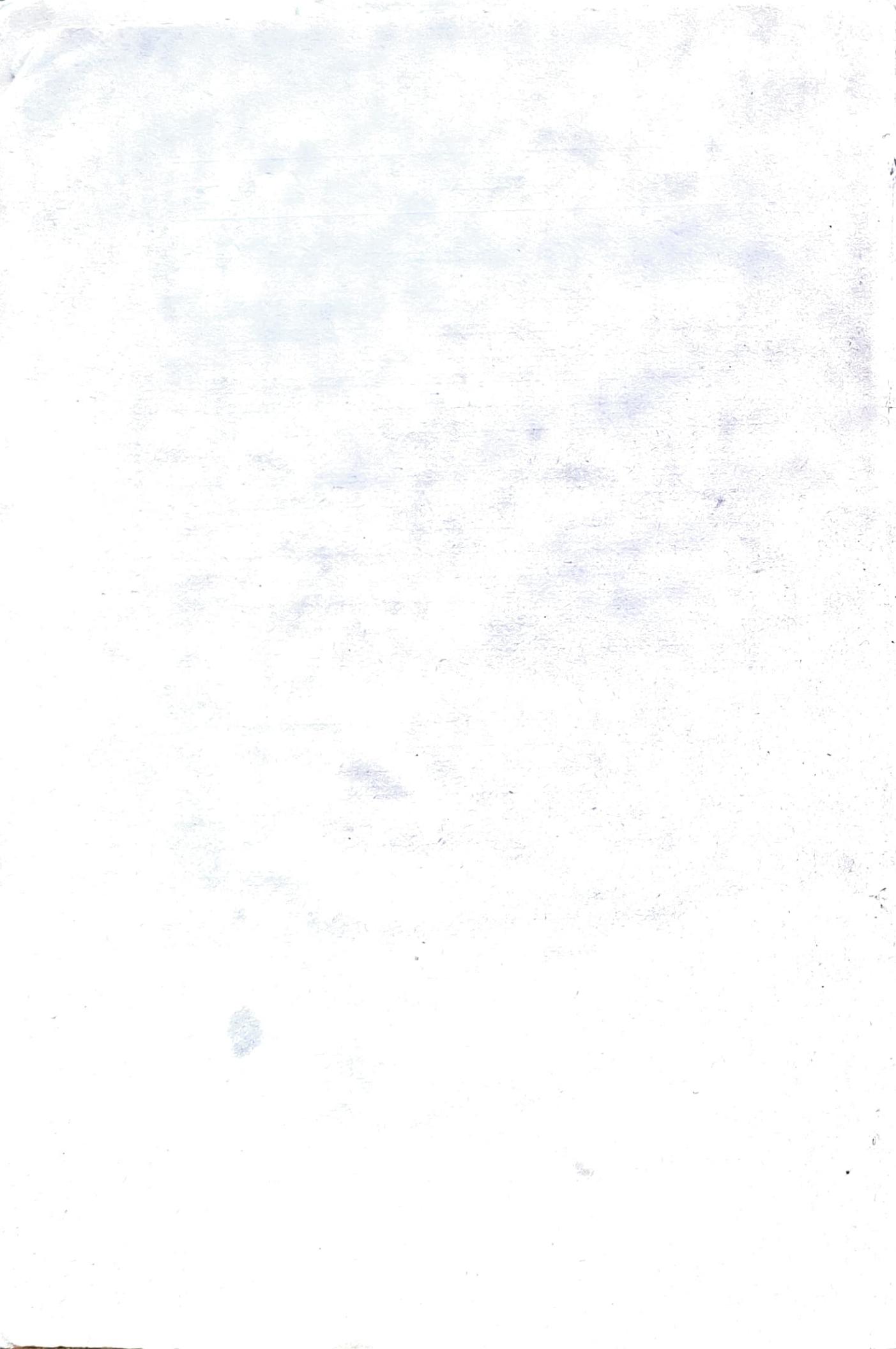
« Ne craignez rien sur l'issue de cette Cause, nous écrivait naguère Mgr Polit (Evêque de Cuenca, Equateur), Sœur Thérèse a une mission : celle de montrer au monde moderne la voie de la simplicité, de la confiance et du pur amour de Dieu. Cette voie sera mise en pleine lumière par la béatification et la canonisation de cette jeune sainte, digne sœur d'Agnès, de Cécile, de Marguerite-Marie, digne fille de Sainte Thérèse. »

Cependant nous supplions humblement les nombreux amis de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de bien vouloir unir leurs prières aux nôtres afin d'attirer le secours d'En-Haut sur cette œuvre éminemment sainte et en assurer le succès pour la plus grande gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

LA MÈRE PRIEURE DES CARMÉLITES.

16 février 1909.

*Monastère du Carmel de Lisieux,
dédié au Sacré-Cœur de Jésus et à l'Immaculée Conception
de la Très Sainte Vierge.*





INTRODUCTION

Au mois de septembre 1843, un jeune homme de vingt ans gravissait, pensif et rêveur, la cime élevée du Grand Saint-Bernard : son regard profond et mélancolique brillait d'un pieux enthousiasme. Les beautés majestueuses de cette nature grandiose des Alpes faisaient naître en son âme mille pensées généreuses ; et son cœur, ardent et pur comme la neige éternelle des montagnes, ne pouvant plus contenir le flot toujours croissant de son amoureuse louange, il s'arrêta longtemps et versa des larmes... Puis, reprenant sa marche interrompue, il arriva bientôt au but de son voyage, au monastère béni qui, du haut de ce sommet dangereux, rayonne au loin comme un phare d'espérance et d'exquise charité.

Le vénérable Prieur, tout d'abord frappé de la beauté remarquable de son hôte, de l'expression loyale de ses traits, le reçut avec une particulière bienveillance. Il s'informa de sa famille, du lieu de sa naissance, et connut ainsi ses noms : Louis-Joseph-Stanislas Martin, né à Bordeaux le 22 août 1823¹, alors que son père,

¹ Mgr d'Aviau, le saint et illustre archevêque de Bordeaux, fit aux parents l'honneur de baptiser le petit Louis. Lisant dans l'avenir, il leur dit : « Réjouissez-vous, cet enfant est un prédestiné. »

brave capitaine¹, type de foi, de vaillance et d'honneur, y était en garnison. Il sut que, depuis quelque temps, ses parents habitaient Alençon, dans la Basse-Normandie, et que là, présentement, Louis était chéri comme le benjamin de ses frères et sœurs, le préféré entre tous.

Avait-il donc entrepris un si long voyage pour le seul motif de visiter en passant les beautés pittoresques de ce pays enchanteur? — Il y a si loin de la Normandie à la Suisse, surtout par les diligences, et plus souvent le bâton à la main! — Non, ce n'était pas un asile pour une nuit, pour quelques heures seulement qu'il venait solliciter en ces lieux : c'était un abri pour la nuit un peu plus longue de la vie...

« Mon bon jeune homme, lui dit alors le respectable religieux, vos études de latin sont-elles terminées? » Et sur la réponse négative de Louis :

« Je le regrette, mon enfant, car c'est une condition essentielle pour être admis parmi nos frères; mais ne vous découragez pas, retournez dans votre pays, travaillez avec ardeur, et nous vous recevrons ensuite à bras ouverts. »

Notre voyageur reprit donc, un peu désenchanté, le chemin de sa patrie : ce jour-là, ne l'eût-il pas nommé plutôt le chemin de l'exil? Cependant, il ne tarda pas à sentir que le monastère antique du Grand Saint-Bernard devait être seulement, pour sa vie entière, un doux et lointain souvenir; que, sur lui, le Seigneur avait d'autres desseins, également miséricordieux, également ineffables.

D'un autre côté, dans la même ville d'Alençon, — quelques années plus tard — une pieuse jeune fille, au visage agréablement empreint d'une rare énergie de caractère, M^{me} Zélie Guérin se présentait, accompagnée de sa mère, à l'Hôtel-Dieu des Sœurs de Saint-

¹ Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Vincent de Paul. Elle voulait, depuis longtemps déjà, solliciter son admission dans cet asile de charité; mais, dès la première entrevue, la Mère Supérieure, guidée par l'Esprit-Saint, lui répondit sans hésiter que telle n'était pas la volonté de Dieu. Zélie rentra donc sous le toit paternel, dans la douce compagnie de ses chers parents, de sa sœur aînée¹ et de son jeune frère, dont il sera plus d'une fois question dans le cours de ce récit.

Or, depuis sa démarche infructueuse, la jeune fille faisait bien souvent dans son cœur cette naïve prière : « Mon Dieu, puisque je ne suis pas digne d'être votre épouse comme ma sœur chérie, j'entrerai dans l'état du mariage pour accomplir votre volonté sainte. Alors, je vous en prie, *donnez-moi beaucoup d'enfants, et qu'ils vous soient tous consacrés.* »

Dans sa miséricordieuse bonté, le Seigneur réservait à cette âme d'élite le vertueux jeune homme dont nous avons parlé; et, par un concours de circonstances vraiment providentielles, le 12 juillet 1858, se célébraient, dans l'église Notre-Dame d'Alençon, leurs noces bénies.

Le soir même de cet heureux jour, — une lettre intime nous l'a révélé — Louis confia à sa jeune compagne son désir de la regarder toujours comme une

¹ Devenue bientôt après Sœur Marie-Dosithée, au Monastère de la Visitation du Mans, elle y pratiqua constamment toutes les vertus religieuses. De son propre aveu, jamais, dans toute sa vie, elle ne commit de propos délibéré la faute la plus légère. Dom Guéranger, qui la connaissait, la citait comme un modèle de parfaite religieuse.

Mgr d'Outremont, de sainte mémoire, vint la visiter quelques jours avant sa mort et lui dit cette parole qui la combla de joie : « Ma fille, n'ayez aucune crainte, où l'arbre tombe, il demeure : vous allez tomber sur le cœur de Jésus pour y demeurer éternellement. » Ainsi encouragée, elle mourut dans d'admirables sentiments de confiance, le 24 février 1877, dans sa quarante-huitième année.

sœur bien-aimée. Mais, après de longs mois, partageant le rêve de son épouse, il désira comme elle voir leur union porter des fruits nombreux, afin de les offrir au Seigneur. Il put redire alors l'admirable prière du chaste Tobie : « *Vous le savez, mon Dieu, si je prends une épouse sur la terre, c'est par le seul désir d'une postérité dans laquelle soit bénî votre nom dans les siècles des siècles.* »

Sa condescendance plut au Seigneur. De ce parterre choisi germèrent neuf blanches fleurs, dont quatre, dès le bas âge, allèrent s'ouvrir dans les jardins célestes, tandis que les cinq autres s'épanouirent plus tard, soit dans l'Ordre du Carmel, soit dans celui de la Visitation. Ainsi se réalisa le vœu de leur pieuse mère.

Toutes furent, dès le berceau, consacrées à la Reine des lis, la Vierge Immaculée. Nous donnons ici leurs noms, faisant remarquer le neuvième et dernier comme privilégié entre tous, ainsi que, dans les chœurs des Anges, on distingue au neuvième celui des séraphins.

Marie-Louise, Marie-Pauline, Marie-Léonie, Marie-Hélène, morte à quatre ans et demi, Marie-Joseph-Louis, Marie-Joseph-Jean-Baptiste, Marie-Céline, Marie-Mélanie-Thérèse, morte à trois mois, *Marie-Françoise-Thérèse*.

Les deux enfants du nom de Joseph furent obtenus par la prière et les larmes. Après la naissance des quatre filles aînées, il fut demandé à Dieu, par l'intercession de saint Joseph, *un petit missionnaire*; et bientôt parut ici-bas, plein de sourires et de charmes, le premier Marie-Joseph. Hélas ! il ne fit que se montrer à sa mère... Après cinq mois d'exil, il s'envolait au sanctuaire des cieux ! Suivirent alors d'autres neuvaines plus pressantes. A tout prix il fallait obtenir à la famille un prêtre, un missionnaire. Mais « *les pensées du Seigneur ne sont pas nos pensées, ses voies ne sont pas nos voies* ». Un nouveau petit Joseph arriva plein d'espérances; et, neuf mois s'étaient à peine écoulés

qu'il s'ensuyait de ce monde, et rejoignait son frère aux Tabernacles éternels.

Alors ce fut fini. On ne demanda plus de missionnaire. Ah ! si, dès ce temps-là, le voile de l'avenir s'était soulevé un instant, quels élans de reconnaissance et de joie ! Oui, malgré les apparences, le désir de ces chrétiens d'un autre âge était entièrement comblé : il l'était surtout dans leur dernière enfant, âme bénie, reine entre ses sœurs, choisie et privilégiée par excellence. N'a-t-on pas écrit d'elle avec vérité : « *Thérèse est maintenant un remarquable missionnaire à la parole puissante et irrésistible, sa vie a un charme qui ne se perdra jamais ; et toute âme qui se laissera prendre à cet hameçon ne restera ni dans les eaux de la tiédeur, ni dans celles du péché.* »

Ses parents eux-mêmes ne sont-ils pas aussi devenus missionnaires?... Nous lisons aux premières pages de la traduction portugaise de l' « Histoire d'une Ame » cette touchante dédicace d'un pieux et savant religieux de la Compagnie de Jésus¹ :

A LA SAINTE ET ÉTERNELLE MÉMOIRE DE LOUIS-JOSEPH-STANISLAS MARTIN ET DE ZÉLIE GUÉRIN, BIENHEUREUX PARENTS DE SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, POUR SERVIR D'EXEMPLE A TOUS LES PARENTS CHRÉTIENS.

Bien loin de soupçonner cet apostolat futur, ils le préparaient cependant, à leur insu, par une vie toujours plus parfaite.

L'épreuve les visita bien des fois, mais une résignation pleine d'amour était leur seule réponse au Dieu, toujours Père, qui n'abandonne jamais ses enfants.

Chaque aurore les voyait au pied des saints autels. Ils s'agenouillaient ensemble au banquet sacré, observaient rigoureusement les abstinences et jeûnes de

¹ R. P. de Santana.

l'Eglise, gardaient avec une fidélité absolue le repos du dimanche et faisaient des lectures saintes leurs délassements préférés. Ils priaient en commun, à la façon touchante du vénérable aïeul, le capitaine Martin, qu'on ne pouvait, sans pleurer, entendre réciter le *Pater*.

Les grandes vertus chrétiennes brillaient à ce foyer. L'aisance n'y introduisait pas le luxe, on ne s'y dépar-
tait jamais d'une simplicité toute patriarchale.

« *Dans quelle illusion vivent la plupart des hommes !* » répétait souvent M^{me} Martin, *possèdent-ils des richesses ? ils veulent aussitôt des honneurs ; et, s'ils les obtiennent, ils sont encore malheureux ; car jamais le cœur qui cherche autre chose que Dieu n'est satisfait.* »

Toutes ses ambitions maternelles regardaient les Cieux. « *Quatre de mes enfants sont déjà bien placés, écrivait-elle, et les autres, oui, les autres iront aussi dans ce royaume céleste, chargés de plus de mérites puisqu'ils auront plus longtemps combattu...* »

La charité, sous toutes ses formes, devenait l'écoulement de cette pureté de vie et de ces sentiments généreux. Les deux époux prélevaient chaque année, sur le fruit de leurs travaux, une forte somme pour l'œuvre de la Propagation de la Foi. Ils soulageaient les pauvres dans leur détresse et les servaient de leurs propres mains. On a vu le père de famille, à l'exemple du bon Samaritain, relever sans honte un ouvrier, gisant ivre-mort dans une rue fréquentée, prendre sa boîte d'outils, lui offrir l'appui de son bras et, tout en lui faisant une douce remontrance, le conduire à sa demeure.

Il en imposait aux blasphémateurs qui, sur une simple observation, se taisaient en sa présence.

Jamais les petitesses du respect humain ne diminuèrent les grandeurs de son âme. En quelque compagnie qu'il fût, il saluait toujours le Saint Sacrement en passant devant une église. Il saluait de même, par respect pour le caractère sacerdotal, tout prêtre qu'il rencontrait sur son chemin.

Citons enfin un dernier exemple de la bonté de son cœur :

Ayant vu dans une gare un malheureux épileptique, mourant de faim, sans argent pour regagner son pays, il fut ému de compassion, prit son chapeau, y déposa une première aumône, et s'en alla quêter à tous les voyageurs. Les pièces pleuvaient dans la bourse improvisée, et le malade, touché de tant de bonté, pleurait de reconnaissance.

En récompense de si rares vertus, toutes les bénédictions de Dieu s'attachaient aux pas de son fidèle serviteur. Dès l'année 1871, il put quitter sa maison de bijouterie et se retirer dans sa nouvelle habitation, rue Saint-Blaise. La fabrication de dentelles, dites « point d'Alençon », commencée par M^{me} Martin, fut alors uniquement continuée.

C'est dans cette maison de la rue Saint-Blaise que devait éclore notre céleste fleur; nous l'appelons ainsi, parce qu'elle-même donna pour titre au manuscrit de sa Vie « HISTOIRE PRINTANIÈRE D'UNE PETITE FLEUR BLANCHE. » Elle ne devait, en effet, pas connaître d'automne, encore moins d'hiver avec ses nuits glacées...

Pourtant ce fut en plein hiver, le 2 janvier 1873, qu'elle fut naissance au sein de la famille bénie dont nous avons parlé. Par une délicatesse toute providentielle pour ses deux sœurs aînées, — alors pensionnaires à la Visitation du Mans — cette date tombait pendant les vacances; aussi, quel ne fut pas leur bonheur lorsque



Maison où naquit Thérèse.
Alençon (Orne).

vers minuit, le bon père, montant d'un pas léger jusqu'à leur chambre, s'écria d'un ton joyeux : « Enfants, vous avez une petite sœur ! » Cependant, cette fois encore, il espérait, sans trop se l'avouer, un petit missionnaire ! Mais la déception ne fut pas grande, et l'on reçut cette dernière enfant comme un présent du Ciel. « C'était le bouquet », disait plus tard son bien-aimé père. Il l'appelait encore et surtout « sa petite reine », quand il n'ajoutait pas ces titres pompeux : « de France et de Navarre ».

La petite reine, on le voit, fut bien accueillie; et, comme elle venait au monde dans le temps de Noël, les anges chantèrent aussi sur son berceau; ils empruntèrent pour cet office la voix d'un enfant pauvre qui vint ce jour-là même sonner timidement à la porte de l'heureuse demeure, remettant un papièr sur lequel étaient écrits ces vers :

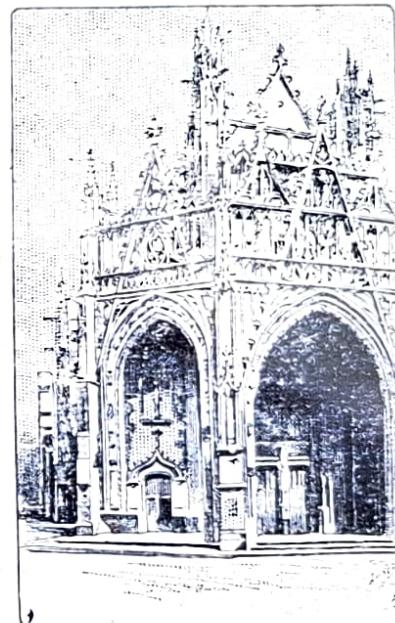
*Souris et grandis vite,
Au bonheur tout t'invite :
Tendres soins, tendre amour...
Oui, souris à l'aurore,
Bouton qui viens d'éclore :
TU SERAS ROSE UN JOUR!...*

C'était un doux présage, une prophétie gracieuse; en effet, le bouton devint une rose d'amour, mais pour de courts instants, « l'espace d'un matin » !

En attendant, il souriait à la vie, et tout le monde lui rendait ses sourires. Le 4 janvier, on le porta solennellement à l'église Notre-Dame pour recevoir la divine rosée du baptême, lui donnant pour marraine sa sœur ainée Marie, avec les noms déjà désignés de MARIE-FRANÇOISE-THÉRÈSE. Jusque-là, tout était joie et bonheur; mais bientôt, sur sa tige délicate, le tendre bouton se pencha. Plus d'espoir; on devait s'attendre à le voir tomber et mourir... « Il faut s'adresser à saint François de Sales, écrivait la tante Visitandine,

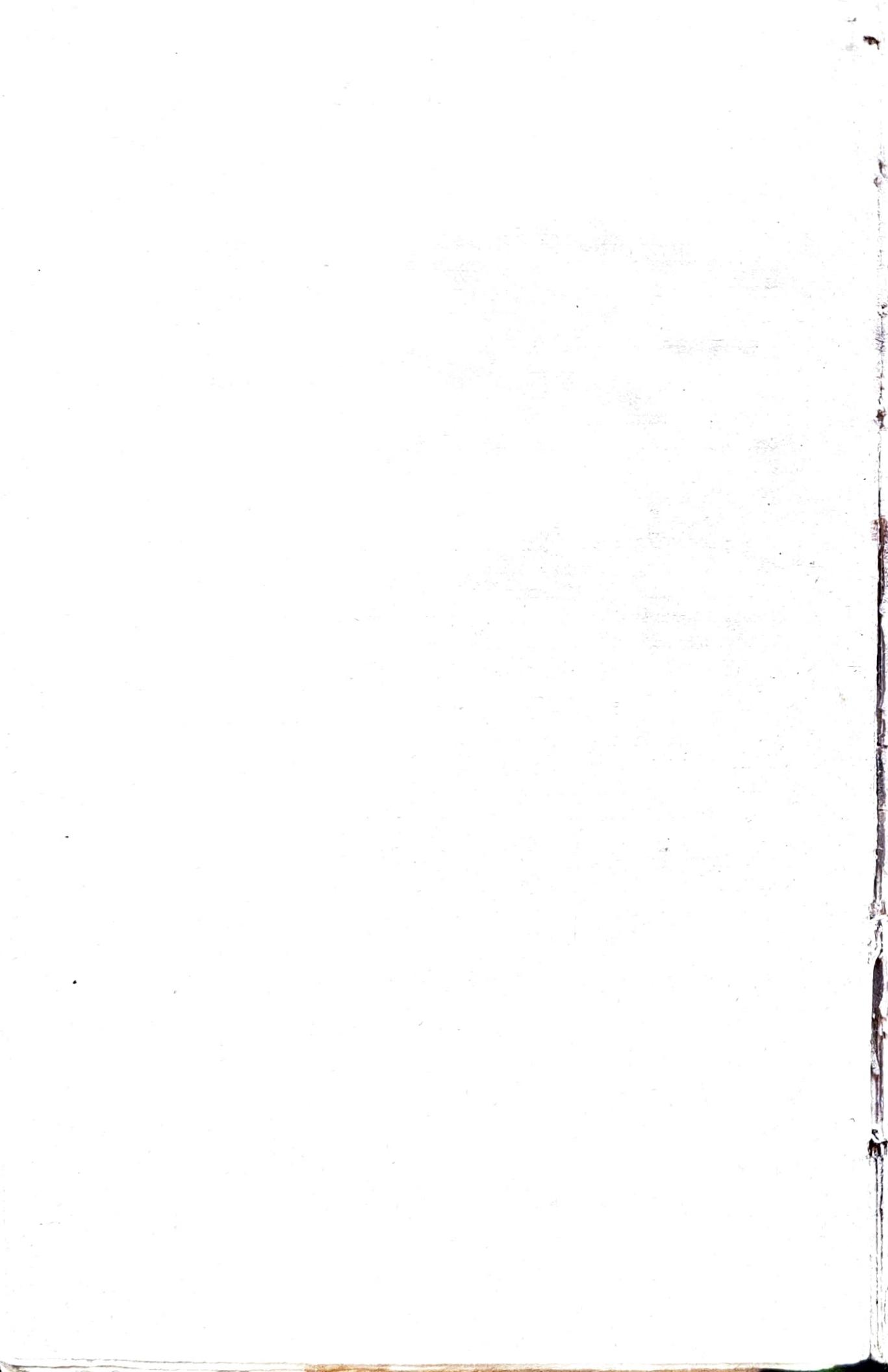
et promettre, si l'enfant guérit, de l'appeler de son second nom : « *Françoise* ». Ce fut un glaive pour le cœur de sa mère. Penchée sur le berceau de sa *Thérèse* chérie, elle attendait, pour ainsi dire, le dernier moment, se disant en elle-même : « Lorsque tout espoir va me sembler perdu, alors seulement je vais faire cette promesse de l'appeler *Françoise*. »

Le doux François de Sales déclina l'honneur à la sainte Réformatrice du Carmel : l'enfant revint à la vie et s'appela définitivement THÉRÈSE. Il fallut néanmoins assurer sa guérison par un grand sacrifice : l'envoyer à la campagne et lui trouver une nourrice. Alors le « *petit bouton de rose* » se redressa sur sa tige, il devint fort et vigoureux, les mois de l'exil passèrent vite; puis on le remit frais et charmant dans les bras de sa vraie mère.



Eglise Notre-Dame d'Alençon
où Thérèse fut baptisée.





UNE ROSE EFFEUILLÉE

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus
et de la Sainte Face.

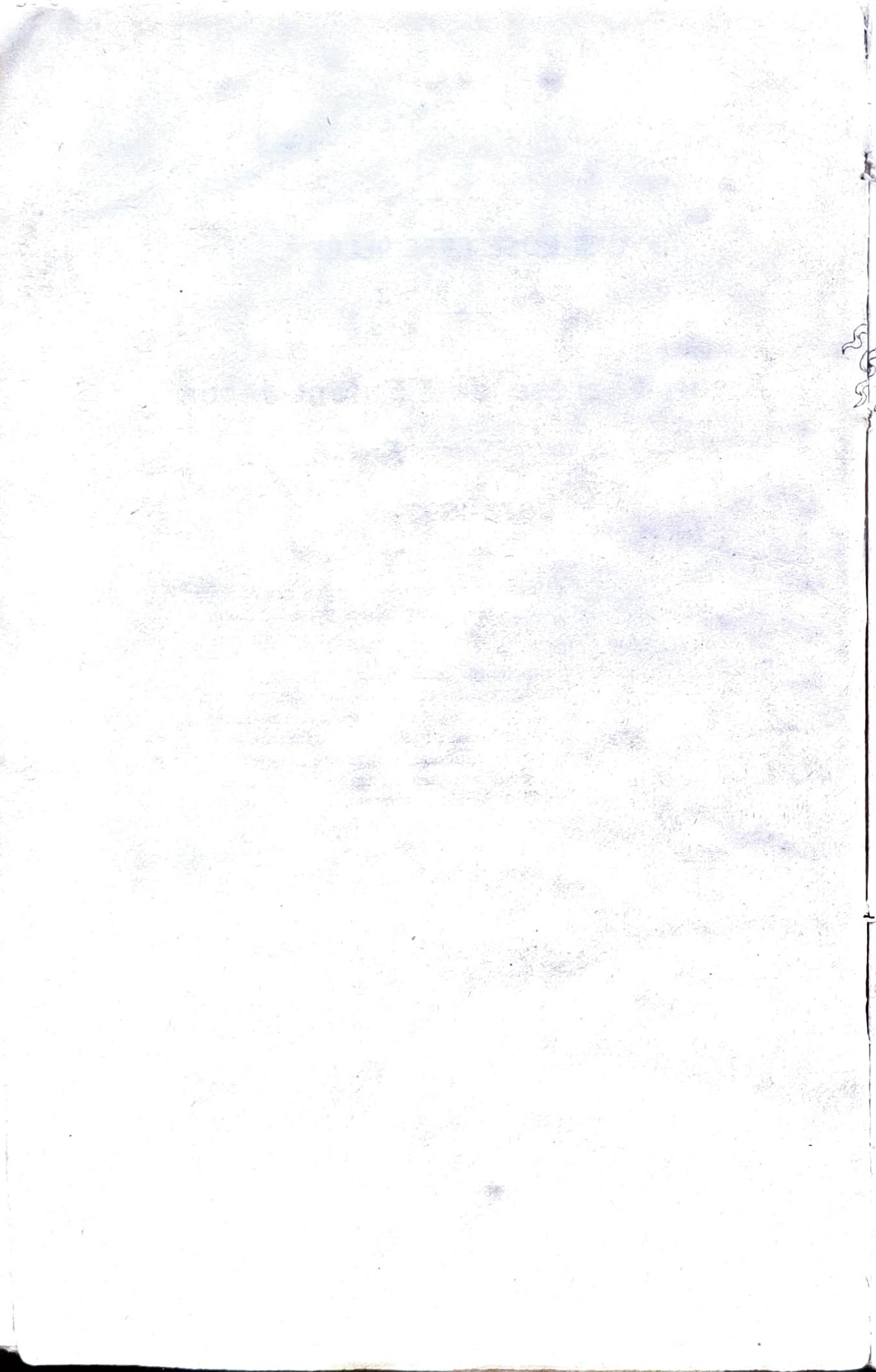
1873-1897

« Je suis venu apporter le feu sur la terre,
et quel est mon désir, sinon qu'on l'allume? »

LUCÆ, XII, 49.

Rappelle-toi cette très douce flamme
Que tu voulais allumer dans les cœurs :
Ce feu du ciel, tu l'as mis en mon âme.
Je veux aussi répandre ses ardeurs.
Une faible étincelle, ô mystère de vie !
Suffit pour allumer un immense incendie.
Que je veux, ô mon Dieu,
Porter au loin ton feu,
Rappelle-toi !

S^r THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

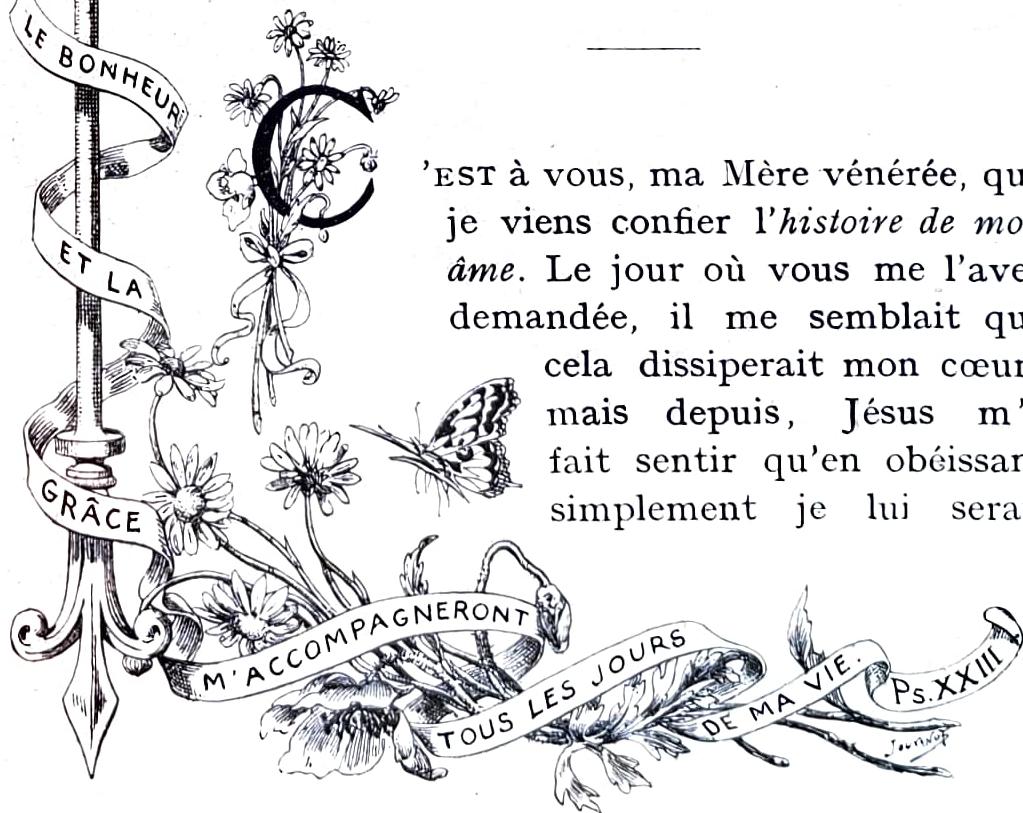




CHAPITRE PREMIER

Les premières notes d'un cantique d'amour.
— Le cœur d'une mère. — Souvenirs de deux
à quatre ans.

'EST à vous, ma Mère vénérée, que je viens confier l'*histoire de mon âme*. Le jour où vous me l'avez demandée, il me semblait que cela dissiperait mon cœur ; mais depuis, Jésus m'a fait sentir qu'en obéissant simplement je lui serais



agréable. Je vais donc commencer à chanter ce que je dois redire éternellement : *les miséricordes du Seigneur !...*

Avant de prendre la plume, je me suis agenouillée devant la statue de Marie¹ : celle qui a donné à ma famille tant de preuves des maternelles préférences de la Reine du ciel ; je l'ai suppliée de guider ma main, afin de ne pas tracer une seule ligne qui ne lui soit agréable. Ensuite, ouvrant le saint Evangile, mes yeux sont tombés sur ces mots : « *Jésus, étant monté sur une montagne, appela à lui ceux qu'il lui plut*². » Voilà bien le mystère de ma vocation, de ma vie tout entière ; et surtout le mystère des priviléges de Jésus sur mon âme. Il n'appelle pas ceux qui en sont dignes, mais ceux qu'il lui plaît. Comme le dit saint Paul : « *Dieu a pitié de qui il veut, et il fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde*³. Ce n'est donc pas l'ouvrage de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde⁴. »

Longtemps je me suis demandé pourquoi le bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas une égale mesure de grâces. Je m'étonnais de le voir prodiguer des faveurs extraordinaires à de grands pécheurs

¹ Cette vierge précieuse, bien que sans aucune valeur artistique, s'était animée deux fois pour éclairer et consoler, en de graves circonstances, la mère de Thérèse. Elle-même reçut, par cette statue bénie, des grâces signalées, comme nous le verrons plus loin.

² Marc, III, 13. — ³ Exod., XXII, 18, 19. — ⁴ Rom., IX, 16.

comme saint Paul, saint Augustin, sainte Madeleine et tant d'autres qu'il forçait, pour ainsi dire, à recevoir ses grâces. Je m'étonnais encore, en lisant la vie des saints, de voir Notre-Seigneur caresser du berceau à la tombe certaines âmes privilégiées, sans laisser sur leur passage aucun obstacle qui les empêchât de s'élever vers lui, ne permettant jamais au péché de ternir l'éclat immaculé de leur robe baptismale. Je me demandais pourquoi les pauvres sauvages, par exemple, mourraient en grand nombre sans même avoir entendu prononcer le nom de Dieu.

Jésus a daigné m'instruire de ce mystère. Il a mis devant mes yeux le livre de la nature, et j'ai compris que toutes les fleurs créées par lui sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du lis n'enlèvent pas le parfum de la petite violette, n'ôtent rien à la simplicité ravissante de la pâquerette. J'ai compris que, si toutes les petites fleurs voulaient être des roses, la nature perdrat sa parure printanière, les champs ne seraient plus émaillés de fleurettes.

Ainsi en est-il dans le monde des âmes, ce jardin vivant du Seigneur. Il a trouvé bon de créer les grands saints qui peuvent se comparer aux lis et aux roses ; mais il en a créé aussi de plus petits, lesquels doivent se contenter d'être des pâquerettes ou de simples violettes destinées à réjouir ses regards divins lorsqu'il les abaisse à ses pieds. Plus les fleurs sont heureuses de faire sa volonté, plus elles sont parfaites.

J'ai compris autre chose encore... J'ai compris que l'amour de Notre-Seigneur se révèle aussi bien dans l'âme la plus simple, qui ne résiste en rien à ses grâces, que dans l'âme la plus sublime. En effet, le propre de l'amour étant de s'abaisser, si toutes les âmes ressemblaient à celles des saints Docteurs qui ont illuminé l'Eglise, il semble que le bon Dieu ne descendrait point assez bas en venant jusqu'à elles. Mais il a créé l'enfant qui ne sait rien et ne fait entendre que de faibles cris ; il a créé le pauvre sauvage n'ayant pour se conduire que la loi naturelle ; et c'est jusqu'à leurs cœurs qu'il daigne s'abaisser !

Ce sont là *les fleurs des champs* dont la simplicité le ravit ; et, par cette action de descendre aussi bas, le Seigneur montre sa grandeur infinie. De même que le soleil éclaire à la fois le cèdre et la petite fleur ; de même l'Astre divin illumine particulièrement chacune des âmes, grande ou petite, et tout correspond à son bien : comme dans la nature, les saisons sont disposées de manière à faire éclore, au jour marqué, la plus humble pâquerette.

Sans doute, ma Mère, vous vous demandez avec étonnement où je veux en venir ; car, jusqu'ici, je n'ai rien dit encore qui ressemble à l'histoire de ma vie ; mais ne m'avez-vous pas ordonné d'écrire sans contrainte ce qui me viendrait naturellement à la pensée ? Ce n'est donc pas *ma vie* proprement dite que vous trouverez dans ces pages ; ce sont mes *pensées* sur les grâces que Notre-Seigneur a daigné m'accorder.

Je me trouve à une époque de mon existence où je puis jeter un regard sur le passé ; mon âme s'est mûrie dans le creuset des épreuves intérieures et extérieures. Maintenant, comme la fleur après l'orage, je relève la tête, et je vois que se réalisent pour moi les paroles du psaume :

« Le Seigneur est mon Pasteur, je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans des pâturages agréables et fertiles ; Il me conduit doucement le long des eaux. Il conduit mon âme sans la fatiguer... Mais, lors même que je descendrais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous serez avec moi, Seigneur¹ ! »

Oui, toujours le Seigneur a été pour moi *compatissant et rempli de douceur, lent à punir, et abondant en miséricordes*² ! Aussi, j'éprouve un réel bonheur à venir chanter près de vous, ma Mère, ses ineffables bienfaits. C'est pour *vous seule* que je vais écrire l'histoire de *la petite fleur* cueillie par Jésus ; cette pensée m'aidera à parler avec abandon, sans m'inquiéter ni du style, ni des nombreuses digressions que je vais faire ; un cœur de mère comprend toujours son enfant, alors même qu'il ne sait que bégayer. Je suis donc sûre d'être comprise et devinée.

Si une petite fleur pouvait parler, il me semble qu'elle dirait simplement ce que le bon Dieu a fait pour elle, sans essayer de cacher ses dons. Sous prétexte d'humilité, elle ne dirait pas qu'elle est

¹ Ps. xxii, 1, 2, 3, 4. — ² Ps. cii, 8.

disgracieuse et sans parfum, que le soleil a terni son éclat, que les orages ont brisé sa tige, alors qu'elle reconnaîtrait en elle-même tout le contraire.

La fleur qui va raconter son histoire se réjouit d'avoir à publier les prévenances tout à fait gratuites de Jésus. Elle reconnaît que rien n'était capable en elle d'attirer ses divins regards ; que sa miséricorde seule l'a comblée de biens. C'est lui qui l'a fait naître en une terre sainte et comme tout imprégnée d'un parfum virginal ; c'est lui qui l'a fait précédé de *huit lis* éclatants de blancheur. Dans son amour, il a voulu la préserver du souffle empoisonné du monde : à peine sa corolle commençait-elle à s'entr'ouvrir, que ce bon Maître la transplanta sur la montagne du Carmel, dans le jardin choisi de la Vierge Marie.

Je viens, ma Mère, de résumer en peu de mots ce que le bon Dieu a fait pour moi ; maintenant je vais entrer dans le détail de ma vie d'enfant : je sais que, là où tout autre ne verrait qu'un récit ennuyeux, votre cœur maternel trouvera des charmes.

Dans l'*histoire de mon âme* jusqu'à mon entrée au Carmel, je distingue trois périodes bien marquées : la première, malgré sa courte durée, n'est pas la moins féconde en souvenirs ; elle s'étend depuis l'éveil de ma raison jusqu'au départ de ma mère chérie pour la patrie des cieux ; autrement dit : jusqu'à mon âge de quatre ans et huit mois.

Le bon Dieu m'a fait la grâce d'ouvrir mon

intelligence de très bonne heure, et de graver si profondément dans ma mémoire les souvenirs de mon enfance que ces événements passés me semblent d'hier. Sans doute, Jésus voulait me faire connaître et apprécier la mère incomparable qu'il m'avait donnée. Hélas ! sa main divine me l'enleva bientôt pour la couronner dans le ciel.

Toute ma vie, le Seigneur s'est plu à m'entourer d'amour ; mes premiers souvenirs sont empreints des sourires et des caresses les plus tendres. Mais s'il avait placé près de moi tant d'amour, il en avait mis aussi dans mon petit cœur, le créant affectueux et sensible. On ne peut se figurer combien je chérissais mon père et ma mère ; je leur témoignais ma tendresse de mille manières, car j'étais très expansive ; toutefois, les moyens que j'employais alors me font rire aujourd'hui quand j'y pense.

Vous avez voulu, ma Mère, me mettre entre les mains les lettres de maman, adressées en ce temps-là à ma sœur Pauline, pensionnaire à la Visitation du Mans ; je me souviens parfaitement des traits qu'elles contiennent ; mais il me sera plus facile de citer simplement certains passages de ces lettres charmantes, souvent trop élogieuses à mon égard, étant dictées par l'amour maternel.

A l'appui de ce que je disais sur la manière de témoigner mon affection à mes parents, voici un mot de ma mère :

Le bébé est un lutin sans pareil, qui vient me caresser en me souhaitant la mort ! « *Oh ! que je voudrais bien*

que tu mourrais, ma pauvre petite mère ! » On la gronde, mais elle s'excuse d'un air tout étonné en disant : « *C'est pourtant pour que tu ailles au ciel, puisque tu dis qu'il faut mourir pour y aller !* » Elle souhaite de même la mort à son père quand elle est dans *ses excès d'amour*.

Cette pauvre mignonne ne veut point me quitter ; elle est continuellement près de moi et me suit avec bonheur, surtout au jardin. Quand je n'y suis pas, elle refuse d'y rester et pleure tant qu'on est obligé de me la ramener. De même, elle ne monterait pas l'escalier toute seule, à moins de m'appeler à chaque marche : *Maman ! maman !* Autant de marches, autant de *maman !* et si par malheur j'oublie de répondre une seule fois : « *Oui, ma petite fille !* » elle reste là, sans avancer ni reculer.

J'allais atteindre ma troisième année, quand ma mère écrivait :

... La petite Thérèse me demandait l'autre jour si elle irait au ciel : « *Oui, si tu es bien sage* », lui ai-je répondu. — « *Ah ! maman*, reprit-elle alors, *si je n'étais pas mignonne, j'irais donc en enfer ? mais, moi je sais bien ce que je ferai* ; *je m'envolerais avec toi qui serais au ciel* ; *puis tu me tiendrais bien fort dans tes bras. Comment le bon Dieu ferait-il pour me prendre ?* » J'ai vu dans son regard qu'elle était persuadée que le bon Dieu ne lui pouvait rien, si elle se cachait dans les bras de sa mère.

Marie aime beaucoup sa petite sœur. C'est une enfant qui nous donne à tous bien des joies ; elle est d'une franchise extraordinaire : c'est charmant de la voir courir après moi pour me faire sa confession. « *Maman, j'ai poussé Céline une fois, je l'ai battue une fois ; mais je ne recommencerai plus.* »

Aussitôt qu'elle a fait le moindre malheur, il faut que tout le monde le sache : hier, ayant déchiré sans le vouloir un petit coin de tapisserie, elle s'est mise dans un état à faire pitié ; puis il fallait bien vite le dire à son père. Lorsqu'il est rentré quatre heures après, personne n'y pensait plus ; mais elle est accourue vers Marie, lui disant : « *Raconte vite à papa que j'ai déchiré le papier.* » Elle se tenait là, comme une criminelle qui attend sa condamnation ; mais elle a dans sa petite idée qu'on va lui pardonner plus facilement si elle s'accuse.

En trouvant ici le nom de mon cher petit père, je suis amenée naturellement à certains souvenirs bien joyeux. Quand il rentrait, je courais invariably au-devant de lui et m'asseyais sur une de ses bottes ; alors il me promenait ainsi, tant que je le voulais, dans les appartements et dans le jardin. Maman disait en riant qu'il faisait toutes mes volontés : « Que veux-tu, répondait-il, c'est *la reine !* » Puis il me prenait dans ses bras, m'élevait bien haut, m'asseyait sur son épaule, m'embrassait et me caressait de toutes manières.

Cependant je ne puis dire qu'il me gâtait. Je me rappelle très bien qu'un jour où je me balançais en folâtrant, il vint à passer et m'appela, disant : « Viens m'embrasser, ma petite reine ! » Contre mon habitude, je ne voulus point bouger et répondis d'un air mutin : « Dérange-toi, papa ! » Il ne m'écouta pas et fit bien. Marie était là. « Petite mal élevée, me dit-elle, que c'est vilain de répondre ainsi à son père ! » Aussitôt je sortis de ma fatale balançoire ; la leçon n'avait que

trop bien porté ! Toute la maison retentit de mes cris de contrition ; je montai vite l'escalier, et cette fois je n'appelai point *maman* à chaque marche ; je ne pensais qu'à trouver papa, à me réconcilier avec lui, ce qui fut bien vite fait.

Je ne pouvais supporter la pensée d'avoir affligé mes bien-aimés parents ; reconnaître mes torts était l'affaire d'un instant, comme le prouve encore ce trait d'enfance raconté si naturellement par ma mère elle-même :

Un matin, je voulus embrasser la petite Thérèse avant de descendre ; elle paraissait profondément endormie ; je n'osais donc la réveiller, quand Marie me dit : « Maman, elle fait semblant de dormir, j'en suis sûre. » Alors je me penchai sur son front pour l'embrasser ; mais elle se cacha aussitôt sous sa couverture en me disant d'un air d'enfant gâté : « *Je ne veux pas qu'on me voie.* » — Je n'étais rien moins que contente, et le lui fis sentir. Deux minutes après je l'entendais pleurer, et voilà que bientôt, à ma grande surprise, je l'aperçois à mes côtés ! Elle était sortie toute seule de son petit lit, avait descendu l'escalier pieds nus, embarrassée dans sa chemise de nuit plus longue qu'elle. Son petit visage était couvert de larmes. — « *Maman, me dit-elle en se jetant à mes genoux, maman, j'ai été méchante, pardonne-moi !* » Le pardon fut vite accordé. Je pris mon chérubin dans mes bras, le pressant sur mon cœur et le couvrant de baisers.

Je me souviens aussi de l'affection bien grande que j'avais dès ce temps-là pour ma sœur ainée, Marie, qui venait de terminer ses études à la

Visitation. Sans en avoir l'air, je faisais attention à tout ce qui se passait et se disait autour de moi ; il me semble que je jugeais les choses comme maintenant. J'écoutais attentivement ce qu'elle apprenait à Céline ; pour obtenir la faveur d'être admise dans sa chambre pendant les leçons, j'étais bien sage et je lui obéissais en tout ; aussi me comblait-elle de cadeaux qui, malgré leur peu de valeur, me faisaient un extrême plaisir.

Je puis dire que mes deux grandes sœurs me rendaient bien fière ! Mais, comme Pauline me paraissait si loin, je ne rêvais qu'elle du matin au soir. Lorsque je commençais seulement à parler, et que maman me demandait : « A quoi penses-tu ? » la réponse était invariable : « A Pauline ! » Quelquefois j'entendais dire que Pauline serait religieuse ; alors, sans trop savoir ce que c'était, je pensais : « *Moi aussi, je serai religieuse !* » C'est là un de mes premiers souvenirs ; et depuis je n'ai jamais changé de résolution. Ce fut donc l'exemple de cette sœur chérie qui, dès l'âge de deux ans, m'entraîna vers l'Epoux des vierges.

O ma Mère, que de douces réflexions je voudrais vous confier ici, sur mes rapports avec Pauline ! mais ce serait trop long.

Ma chère petite Léonie tenait aussi une bien grande place dans mon cœur ; elle m'aimait beaucoup. Le soir, en revenant de ses leçons, elle voulait me garder quand toute la famille était en promenade ; il me semble entendre encore les gentils refrains qu'elle chantait de sa douce voix

pour m'endormir. Je me souviens parfaitement de sa première communion. Je me rappelle aussi la petite fille pauvre, sa compagne, que ma mère avait habillée, suivant l'usage touchant des familles aisées d'Alençon. Cette enfant ne quitta pas Léonie un seul instant de ce beau jour ; et, le soir au grand dîner, on la mit à la place d'honneur. Hélas ! j'étais trop petite pour rester à ce pieux festin ; mais j'y participai un peu, grâce à la bonté de papa qui vint lui-même, au dessert, apporter à sa petite reine un morceau de la pièce montée.

Maintenant il me reste à parler de Céline, la petite compagne de mon enfance. Pour elle, les souvenirs sont en telle abondance que je ne sais lesquels choisir. Nous nous entendions parfaitement toutes les deux ; mais j'étais bien plus vive et bien moins naïve qu'elle. Voici une lettre qui vous montrera, ma Mère, combien Céline était douce, et moi méchante. J'avais alors près de trois ans, et Céline six ans et demi.

Ma petite Céline est tout à fait portée à la vertu ; pour le *petit juret*, on ne sait pas trop comment ça fera ; c'est si petit, si étourdi ! C'est une enfant très intelligente ; mais elle est bien moins douce que sa sœur, et surtout d'un entêtement presque invincible. Quand elle dit *non*, rien ne peut la faire céder ; on la mettrait une journée dans la cave sans obtenir un *oui* de sa part ; elle y coucherait plutôt !

J'avais encore un défaut dont ma mère ne parle pas dans ses lettres : c'était un grand amour-propre. En voici seulement deux exemples

Un jour, voulant connaître sans doute jusqu'où irait mon orgueil, elle me dit en souriant : « Ma petite Thérèse, si tu veux baisser la terre je vais te donner un sou. » Un sou, cela valait pour moi toute une fortune. Pour le gagner dans la circonstance, je n'avais guère besoin d'abaisser ma grandeur, car ma petite taille ne mettait pas une distance considérable entre moi et la terre ; cependant ma fierté se révolta, et, me tenant bien droite, je répondis à maman : « Oh ! non, ma petite mère, j'aime mieux ne pas avoir de sou. »

Une autre fois, nous devions aller à la campagne chez des amis. Maman dit à Marie de me mettre ma plus jolie toilette, mais de ne pas me laisser les bras nus. Je ne soufflai mot, et montrai même l'indifférence que doivent avoir les enfants de cet âge ; mais intérieurement je me disais : « Pourtant, comme j'aurais été bien plus gentille avec mes petits bras nus ! »

Avec une semblable nature, je me rends parfaitement compte que, si j'avais été élevée par des parents sans vertu, je serais devenue très méchante, et peut-être même aurais-je couru à ma perte éternelle. Mais Jésus veillait sur sa petite fiancée ; il fit tourner à son avantage tous ses défauts, qui, réprimés de bonne heure, lui servirent à grandir dans la perfection. En effet, comme j'avais de l'amour-propre et aussi l'amour du bien, il suffisait que l'on me dît une seule fois : « Il ne faut pas faire telle chose », pour que je n'eusse plus

envie de recommencer. Je vois avec plaisir dans les lettres de ma chère maman, qu'en avançant en âge je lui donnais plus de consolation ; n'ayant sous les yeux que de bons exemples, je voulais naturellement les suivre. Voici ce qu'elle écrivait en 1876 :

Jusqu'à Thérèse qui veut se mêler de faire des sacrifices. Marie a donné à ses petites sœurs un chapelet fait exprès pour compter leurs pratiques de vertu ; elles font ensemble de véritables conférences spirituelles très amusantes. Céline disait l'autre jour : « Comment cela se fait-il que le bon Dieu soit dans une si petite hostie ? » Thérèse lui a répondu : « *Ce n'est pas si étonnant, puisque le bon Dieu est tout-puissant !* » — « Et qu'est-ce que cela veut dire tout-puissant ? » — « *Ça veut dire qu'il fait tout ce qu'il veut !* »

Mais le plus curieux encore, c'est de voir Thérèse mettre la main cent fois par jour dans sa petite poche pour tirer une perle à son chapelet, toutes les fois qu'elle fait un sacrifice.

Ces deux enfants sont inséparables et se suffisent pour se récréer. La nourrice a donné à Thérèse un coq et une poule de la petite espèce ; vite le bébé a donné le coq à sa sœur. Tous les jours, après le dîner, celle-ci va prendre son coq, elle l'attrape tout d'un coup ainsi que la poule ; puis les voilà qui viennent s'asseoir au coin du feu ; elles s'amusent ainsi fort long-temps.

Un matin, Thérèse s'est avisée de sortir de son petit lit pour aller coucher avec Céline ; la bonne la cherchait pour l'habiller ; elle l'aperçoit enfin, et la petite lui dit, en embrassant sa sœur et la serrant bien fort dans ses bras : « *Laissez-moi, n.a pauvre*

Louise, vous voyez bien que toutes les deux, on est comme les petites poules blanches, on ne peut pas se séparer ! »

Il est bien vrai que je ne pouvais rester sans Céline ; j'aimais mieux sortir de table avant d'avoir fini mon dessert que de ne pas la suivre aussitôt qu'elle se levait. Me tournant alors dans ma grande chaise d'enfant, je voulais descendre bien vite et puis nous allions jouer ensemble.

Le dimanche, comme j'étais trop petite pour aller aux offices, maman restait à me garder. En cette circonstance, je montrais une grande sagesse, ne marchant que sur le bout des pieds ; mais aussitôt que j'entendais la porte s'ouvrir, c'était une explosion de joie sans pareille ; je me précipitais au-devant de ma jolie petite sœur, et je lui disais : « O Céline ! donne-moi bien vite du pain bénit ! » Un jour, elle n'en avait pas !... comment faire ? Je ne pouvais m'en passer ; j'appelais ce festin, *ma messe*. Une idée lumineuse me traversa l'esprit : « Tu n'as pas de pain bénit, eh bien, *fais-en* ! » Elle ouvrit alors le placard, prit le pain, en coupa une bouchée, et, récitant dessus un *Ave Maria* d'un ton solennel, me le présenta triomphante. Et moi, faisant le signe de la croix, je le mangeai avec une grande dévotion, lui trouvant tout à fait le goût du pain bénit.

Un jour, Léonie, se trouvant sans doute trop grande pour jouer à la poupée, vint nous trouver toutes les deux avec une corbeille remplie de robes, de jolis morceaux d'étoffe et autres garni-

tures, sur lesquels ayant couché sa poupée, elle nous dit : « Tenez, mes petites sœurs, choisissez ! » Céline regarda et prit un peloton de ganse. Après un moment de réflexion, j'avançai la main à mon tour en disant : « *Je choisis tout !* » et j'emportai corbeille et poupée sans autre cérémonie.

Ce trait de mon enfance est comme le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir une sainte il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même. J'ai compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour ; en un mot, de *choisir* entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je me suis écriée : « Mon Dieu, je choisis tout ! je ne veux pas être sainte à moitié ; cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté ; prenez-la, car *je choisis tout* ce que vous voulez ! »

Mais je m'oublie, ma Mère bien-aimée ; je ne dois pas encore vous parler de ma jeunesse, j'en suis au petit bébé de trois et quatre ans.

Je me souviens d'un songe que j'ai fait à cet âge et qui s'est gravé profondément dans ma mémoire :

J'allais me promener seule au jardin, quand j'aperçus tout à coup, auprès de la tonnelle, deux affreux petits diables qui dansaient sur un baril

de chaux avec une agilité surprenante, malgré des fers pesants qu'ils avaient aux pieds. Ils jetèrent d'abord sur moi des yeux flamboyants ; puis, comme saisis de crainte, je les vis se précipiter en un clin d'œil au fond du baril, sortir ensuite par je ne sais quelle issue, courir et se cacher finalement dans la lingerie qui donnait de plain-pied sur le jardin. Les trouvant si peu braves, je voulus savoir ce qu'ils allaient faire ; et, dominant ma première frayeur, je m'approchai de la fenêtre... Les pauvres diablotins étaient là, courant sur les tables et ne sachant comment fuir mon regard. De temps en temps ils s'approchaient, guettaient par les carreaux d'un air inquiet ; puis, voyant que j'étais toujours là, ils recommençaient à courir comme des désespérés.

Sans doute, ce rêve n'a rien d'extraordinaire ; je crois cependant que le bon Dieu s'en est servi, afin de me prouver qu'une âme en état de grâce n'a rien à craindre des démons qui sont des lâches, capables de fuir devant le regard d'un enfant.

O ma Mère, que j'étais heureuse à cet âge ! Non seulement je commençais à jouir de la vie ; mais la vertu avait pour moi des charmes. Je me trouvais, il me semble, dans les mêmes dispositions qu'aujourd'hui, ayant déjà un très grand empire sur toutes mes actions. Ainsi, j'avais pris l'habitude de ne jamais me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi ; ou bien, lorsque j'étais accusée injustement, je préférais me taire que de

m'excuser. Il n'y avait en cela aucun mérite de ma part ; je le faisais naturellement.

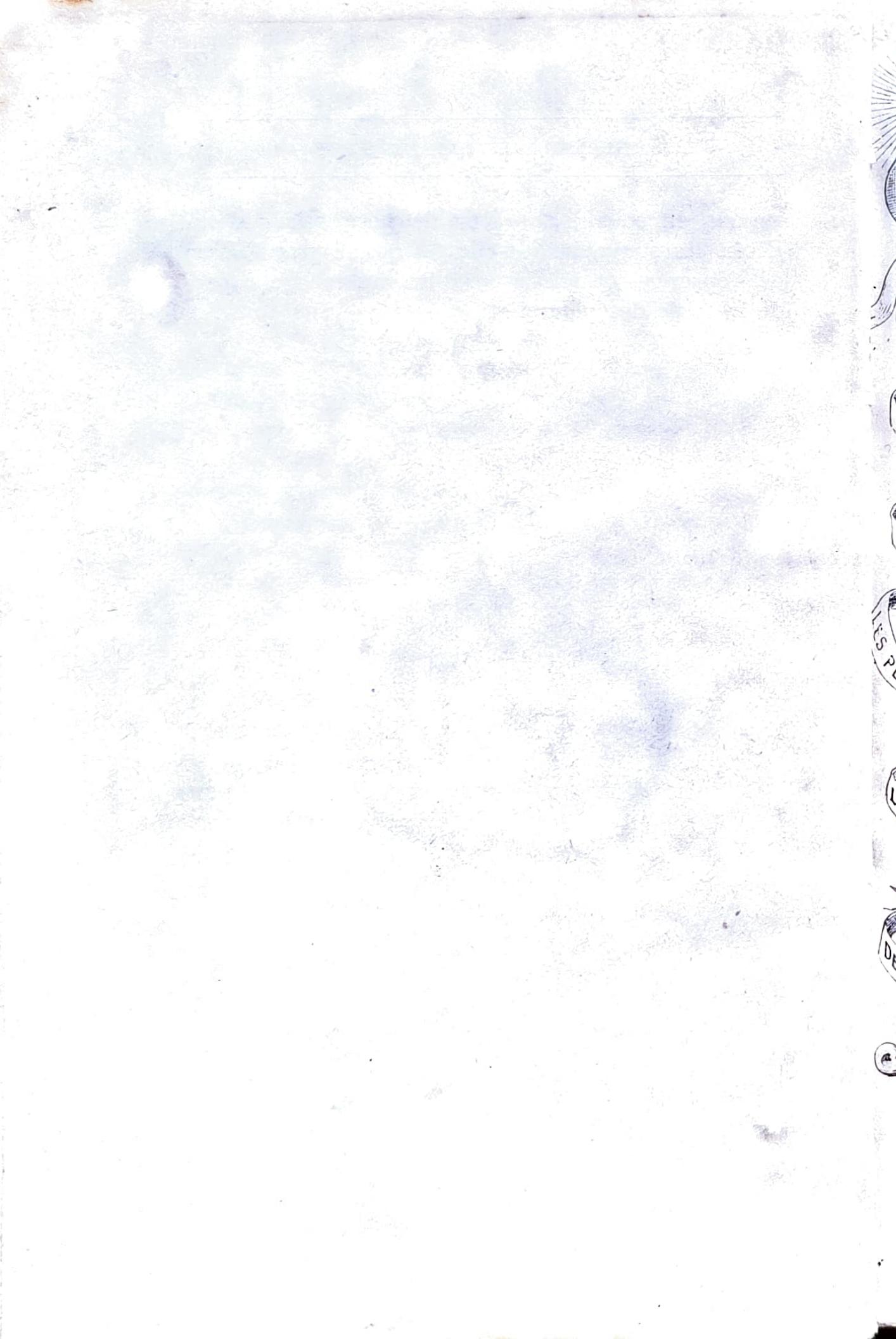
Ah ! comme elles ont passé rapidement ces années ensoleillées de ma petite enfance, et quelle douce et suave empreinte elles ont laissée dans mon âme ! Je me rappelle avec bonheur les promenades du dimanche où toujours ma bonne mère nous accompagnait. Je sens encore les impressions profondes et poétiques qui naissaient dans mon cœur à la vue des champs de blé émaillés de coquelicots, de bluets et de pâquerettes. Déjà, j'aimais les lointains, l'espace, les grands arbres ; en un mot, toute la belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieux.

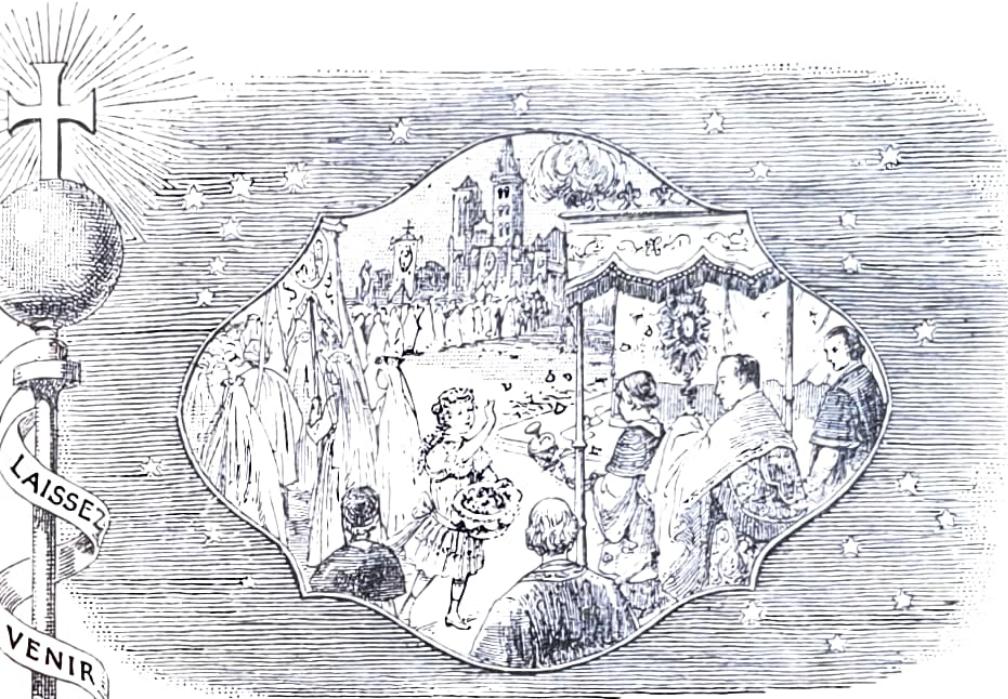
Souvent, pendant ces longues promenades, nous rencontrions des pauvres, et la petite Thérèse était toujours chargée de leur porter l'aumône ; ce qui la rendait bien heureuse. Souvent aussi, mon bon père, trouvant la route un peu longue pour sa petite reine, la ramenait au logis, à son grand déplaisir ! Alors, pour la consoler, Céline remplissait de pâquerettes son joli petit panier et les lui donnait au retour.

Oh ! véritablement tout me souriait sur la terre. Je trouvais des fleurs sous chacun de mes pas, et mon heureux caractère contribuait aussi à rendre ma vie agréable ; mais une nouvelle période allait s'ouvrir. Devant être si tôt la fiancée de Jésus, il m'était nécessaire de souffrir dès mon enfance. De même que les fleurs du printemps commencent à germer sous la neige et s'épanouissent aux premiers

rayons du soleil ; de même la petite fleur dont j'écris les souvenirs a-t-elle dû passer par l'hiver de l'épreuve, et laisser remplir son tendre calice de la rosée des pleurs...





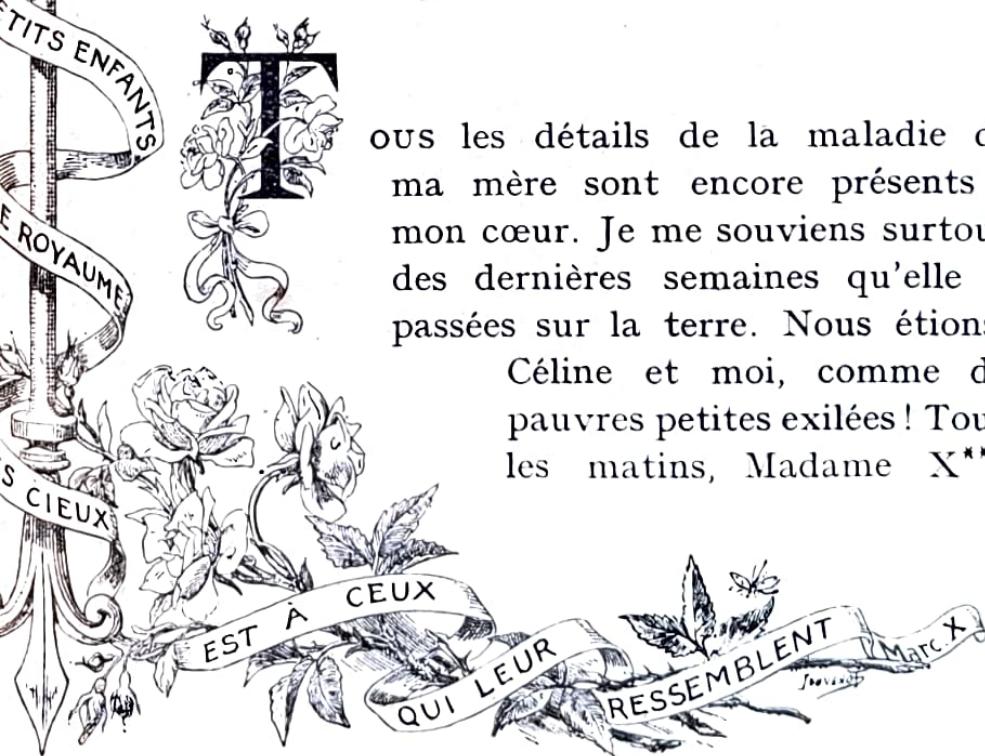


CHAPITRE II

Mort de sa mère. — Les Buissonnets. — Amour paternel.
— Première confession. — Les veillées d'hiver. —
Vision prophétique.

ous les détails de la maladie de ma mère sont encore présents à mon cœur. Je me souviens surtout des dernières semaines qu'elle a passées sur la terre. Nous étions,

Céline et moi, comme de pauvres petites exilées ! Tous les matins, Madame X***



venait nous chercher, et nous passions la journée chez elle. Une fois, nous n'avions pas eu le temps de faire notre prière avant de partir, et ma petite sœur me dit tout bas pendant le trajet : « Faut-il avouer que nous n'avons pas fait notre prière ? — Oh ! oui », lui ai-je répondu. Alors, bien timidement, elle confia son secret à cette dame qui nous dit aussitôt : « Eh bien, mes petites filles, vous allez la faire » ; puis, nous laissant dans une grande chambre, elle partit. Céline me regarda stupéfaite ; je ne l'étais pas moins et m'écriai : « Ah ! ce n'est pas comme maman ! toujours elle nous faisait faire notre prière. »

Dans la journée, malgré les distractions qu'on essayait de nous donner, la pensée de notre mère chérie nous revenait sans cesse. Je me rappelle que ma sœur ayant reçu un bel abricot, se pencha vers moi et me dit : « Nous n'allons pas le manger, je vais le donner à maman. » Hélas ! notre mère bien-aimée était déjà trop malade pour manger les fruits de la terre ; elle ne devait plus se rassasier qu'au ciel de la gloire de Dieu et boire avec Jésus le vin mystérieux dont il parla dans sa dernière Cène, promettant de le partager avec nous dans le royaume de son Père.

La cérémonie touchante de l'Extrême-Onction s'est imprimée dans mon âme. Je vois encore l'endroit où l'on me fit agenouiller, j'entends encore les sanglots de mon pauvre père.

Ma mère quitta ce monde le 28 août 1877, dans sa quarante-sixième année. Le lendemain de sa

mort, mon bon père me prit dans ses bras : « Viens, me dit-il, embrasser une dernière fois ta chère petite mère. » Et moi, sans prononcer un seul mot, j'approchai mes lèvres du front glacé de ma mère chérie.

Je ne me souviens pas d'avoir beaucoup pleuré. Je ne parlais à personne des sentiments profonds qui remplissaient mon cœur ; je regardais et j'écoutais en silence. Je voyais aussi bien des choses qu'on aurait voulu me cacher : un moment, je me trouvai seule en face du cercueil, placé debout dans le corridor ; je m'arrêtai longtemps à le considérer ; jamais je n'en avais vu, cependant je comprenais ! J'étais si petite alors qu'il me fallait lever la tête pour le voir tout entier, et il me paraissait bien grand, bien triste...

Quinze ans plus tard, je me trouvai devant un autre cercueil, celui de notre sainte Mère Geneviève¹ ; et je me crus encore aux jours de mon enfance ! Tous mes souvenirs se pressèrent en foule dans ma mémoire. C'était bien la même petite Thérèse qui regardait, mais elle avait grandi, et le cercueil lui paraissait petit ; elle ne levait pas la tête pour le regarder, elle ne la levait

¹ Cette vénérable Mère avait fait profession au Carmel de Poitiers, d'où elle fut envoyée pour fonder celui de Lisieux en 1838.

Sa mémoire est restée en bénédiction dans ces deux monastères ; elle y pratiqua constamment sous le regard de Dieu seul les vertus les plus héroïques, et couronna par une mort très sainte une vie chargée de bonnes œuvres, le 5 décembre 1891. Elle était âgée de quatre-vingt-six ans.

plus que pour contempler le ciel qui lui paraissait bien joyeux, car l'épreuve avait mûri et fortifié son âme de telle sorte que rien ici-bas ne pouvait plus l'attrister.

Le jour où la sainte Eglise bénit la dépouille mortelle de ma mère, le bon Dieu ne me laissa pas tout à fait orpheline ; il me donna une autre mère et me la fit choisir librement. Nous étions réunies toutes les cinq, nous regardant avec tristesse. En nous voyant ainsi, notre bonne fut émue de compassion et se tournant vers Céline et vers moi : « Pauvres petites, nous dit-elle, vous n'avez plus de mère ! » Alors Céline se jeta dans les bras de Marie en s'écriant : « Eh bien, c'est toi qui seras maman ! » Moi, toujours habituée à suivre Céline, j'aurais dû l'imiter dans une action si juste ; mais je pensai que Pauline allait peut-être avoir du chagrin et se sentir délaissée, n'ayant pas de petite fille ; alors je la regardai avec tendresse, et cachant ma petite tête sur son cœur je dis à mon tour : « Pour moi, c'est Pauline qui sera maman ! »

Comme je l'ai écrit plus haut, c'est à partir de cette époque qu'il me fallut entrer dans la seconde période de mon existence, la plus douloureuse, surtout depuis l'entrée au Carmel de celle que j'avais choisie pour ma seconde mère. Cette période s'étend à partir de l'âge de quatre ans et demi jusqu'à ma quatorzième année, où je retrouvai mon caractère d'enfant, tout en comprenant de plus en plus le sérieux de la vie.

Il faut vous dire, ma Mère vénérée, qu'aussitôt la mort de maman, mon heureux caractère changea complètement. Moi, si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès : un regard suffisait souvent pour me faire fondre en larmes ; il fallait que personne ne s'occupât de moi ; je ne pouvais souffrir la compagnie des étrangers et ne retrouvais ma gaîté que dans l'intimité de la famille. Là, je continuais à être entourée des délicatesses les plus grandes. Le cœur déjà si affectueux de mon père semblait enrichi d'un amour vraiment maternel, et je sentais mes sœurs devenues pour moi les mères les plus tendres, les plus désintéressées. Ah ! si le bon Dieu n'avait pas prodigué ses bienfaisants rayons à sa petite fleur, jamais elle n'aurait pu s'acclimater sur la terre. Encore trop faible pour supporter les pluies et les orages, il lui fallait de la chaleur, une douce rosée et des brises printanières ; ces bienfaits ne lui manquèrent pas, même sous la neige de l'épreuve.

Bientôt, mon père résolut de quitter Alençon pour venir habiter Lisieux et nous rapprocher ainsi de mon oncle, frère de ma mère. Il fit ce sacrifice dans le but de confier mes sœurs, encore jeunes, à la direction de ma chère tante, afin qu'elle les guidât dans leur nouvelle mission et nous servît en quelque sorte de mère. Je ne ressentis aucun chagrin en abandonnant ma ville natale ; les enfants aiment le changement et ce

qui sort de l'ordinaire ; ce fut donc avec plaisir que je vins à Lisieux. Je me souviens du voyage, de l'arrivée le soir chez mon oncle ; je vois encore mes petites cousines, Jeanne et Marie, nous attendant sur le seuil de la maison avec ma tante. Oh ! que je fus touchée de l'affection que nos chers parents nous témoignèrent !

Le lendemain, on nous conduisit dans notre nouvelle demeure, je veux dire aux Buissonnets,



Maison habitée par M. Martin, aux Buissonnets (Lisieux).

quartier solitaire situé tout près de la belle promenade nommée : « Jardin de l'étoile ». La maison louée par mon père me parut charmante : un belvédère d'où la vue s'étendait au loin, le jardin anglais devant la façade, et derrière la maison un autre grand jardin potager ; tout cela pour ma jeune imagination fut du nouveau heureux. En effet, cette riante habitation devint le théâtre de bien douces joies, de scènes de famille inoubliables.

Ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, j'étais exilée, je pleurais, je sentais que je n'avais plus de mère ! Là, mon petit cœur s'épanouissait et je souriais encore à la vie.

Dès le réveil, je trouvais les caresses de mes sœurs et puis à leurs côtés je faisais ma prière. Je prenais ensuite avec Pauline ma leçon de lecture ; je me rappelle que le mot *cieux* fut le premier que je pus lire seule. Aussitôt ma classe finie je montais au belvédère, résidence habituelle de mon père ; ah ! combien j'étais heureuse lorsque j'avais de bonnes notes à lui annoncer !

Tous les après-midi j'allais faire avec lui une petite promenade, visiter le Saint Sacrement, un jour dans une église, le lendemain dans une autre. C'est ainsi que j'entrai pour la première fois dans la chapelle du Carmel. « Vois-tu, ma petite reine, me dit papa, derrière cette grande grille, il y a de saintes religieuses qui prient toujours le bon Dieu. » J'étais bien loin de penser que, neuf ans plus tard, je serais parmi elles ; que là, dans ce Carmel béni, je recevrais de si grandes grâces !

Après la promenade, je rentrais à la maison où je faisais mes devoirs ; puis, tout le reste du temps, je sautillais dans le jardin autour de mon père. Je ne savais pas jouer à la poupée ; mon plus grand plaisir était de préparer des tisanes avec des graines et des écorces d'arbres. Quand mes infusions prenaient une belle teinte, je les offrais vite à papa, dans une jolie petite tasse qui donnait vraiment envie d'en savourer le contenu. Ce tendre

père quittait aussitôt son travail et puis, en souriant, faisait semblant de boire.

J'aimais aussi à cultiver des fleurs ; je m'amusais à dresser de petits autels dans un enfoncement qui se trouvait, par bonheur, au milieu du mur de mon jardin. Quand tout était prêt, je courais vers papa qui s'extasiait, pour me faire plaisir, devant mes autels merveilleux, admirant ce que j'estimais un chef-d'œuvre ! Je ne finirais pas, si je voulais raconter mille traits de ce genre dont j'ai gardé le souvenir. Ah ! comment dirais-je toutes les tendresses que mon incomparable père prodiguait à sa petite reine ?

Ils étaient pour moi de beaux jours ceux où mon *roi chéri* — comme j'aimais à l'appeler — m'emménait avec lui à la pêche. Quelquefois j'essayais moi-même de pécher avec ma petite ligne ; plus souvent je préférerais m'asseoir à l'écart sur l'herbe fleurie. Alors mes pensées devenaient bien profondes ; et, sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison. J'écoutais les bruits lointains, le murmure du vent. Parfois la musique militaire m'envoyait de la ville quelques notes indécises, et « mélancolisait » doucement mon cœur. La terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le ciel !

L'après-midi passait vite ; bientôt il fallait revenir aux Buissonnets ; mais, avant de plier bagage, je prenais la collation apportée dans mon petit panier. Hélas ! la belle tartine de confiture préparée par mes sœurs avait changé d'aspect.

Au lieu de sa vive couleur, je ne voyais plus qu'une légère teinte rose toute *vieillie et rentrée*. Alors la terre me semblait plus triste encore, et je comprenais qu'au ciel seulement la joie serait sans nuages.

A propos de nuages, je me souviens qu'un jour le beau ciel bleu de la campagne s'en couvrit ; bientôt l'orage se mit à gronder avec force, accompagné d'éclairs étincelants. Je me tournais à droite et à gauche pour ne rien perdre de ce majestueux spectacle ; enfin je vis la foudre tomber dans un pré voisin, et, loin d'en éprouver la moindre frayeur, je fus ravie ; il me sembla que le bon Dieu était tout près de moi ! Mon père chéri, moins content que sa reine, vint la tirer de son ravissement ; déjà l'herbe et les grandes pâquerettes, plus hautes que moi, étincelaient de pierres précieuses, et nous avions à traverser plusieurs prairies avant de gagner la route. Il me prit donc dans ses bras, malgré son attirail de lignes, et de là, je regardais en bas les beaux diamants, regrettant presque de n'en être pas couverte et inondée.

Il me semble ne pas avoir dit que, pendant mes promenades journalières, à Lisieux comme à Alençon, je portais souvent l'aumône aux malheureux. Un jour, nous vîmes un pauvre vieillard qui se traînait péniblement sur des béquilles. Je m'approchai pour lui donner ma petite pièce ; il fixa sur moi un long et triste regard, puis, secouant la tête avec un douloureux sourire, il

refusa mon aumône. Je ne puis dire ce qui se passa dans mon cœur. J'aurais voulu le consoler, le soulager ; au lieu de cela, je venais peut-être de l'humilier, de lui faire de la peine !

Sans doute il devina ma pensée, car je le vis bientôt se détourner et me sourire de loin. A ce moment, mon bon père venait de m'acheter un



Thérèse donnant l'aumône aux pauvres
dans le jardin des Buissonnets.

gâteau, j'avais grande envie de courir pour le donner au vieillard ; je me disais : « Il n'a pas voulu d'argent, mais bien sûr, un gâteau lui ferait plaisir. » Puis je ne sais quelle crainte me retint ; j'avais le cœur si gros que je pouvais à peine cacher mes larmes ; enfin je me rappelai avoir entendu dire que le jour de la première communion on obtenait toutes les grâces demandées : cette pensée me consola aussitôt. Bien que je n'eusse alors que six ans, je me dis : « Je prierai pour mon pauvre, le jour de ma première communion ; »

et, cinq ans plus tard, je tins fidèlement ma résolution. J'ai toujours pensé que ma prière enfantine pour ce membre souffrant de Notre-Seigneur avait été bénie et récompensée.

En grandissant j'aimais le bon Dieu de plus en plus, et je lui donnais bien souvent mon cœur, me servant de la formule que ma mère m'avait apprise ; je m'efforçais de plaire à Jésus en toutes mes actions et je faisais grande attention à ne l'offenser jamais. Cependant, un jour, je commis une faute qui vaut bien la peine d'être rapportée ici ; elle me donne un grand sujet de m'humilier et je crois en avoir eu la contrition parfaite.

C'était au mois de mai 1878. Mes sœurs me trouvant trop petite pour aller aux exercices du mois de Marie tous les soirs, je restais avec la bonne, et faisais avec elle mes dévotions devant mon autel à moi, que j'arrangeais à ma façon. Tout était si petit, chandeliers, pots de fleurs, etc., que deux allumettes-bougies suffisaient pour l'éclairer parfaitement. Quelquefois Victoire, pour économiser ma provision d'allumettes, me faisait la surprise de deux véritables bouts de bougie ; mais c'était rare.

Un soir, nous allions nous mettre en prière, je lui dis : « Voulez-vous commencer le *Souvenez-vous*, je vais allumer. » Elle fit semblant de commencer, puis me regarda en riant très fort. Moi, qui voyais mes précieuses allumettes se consumer rapidement, je la suppliai une fois encore de dire bien vite le *Souvenez-vous*. Même silence ! mêmes éclats de rire ! Alors, au comble de l'indignation, je me levai,

et, sortant de ma douceur habituelle, je frappai du pied avec force en criant bien haut : « Victoire, vous êtes une méchante ! » La pauvre fille n'avait plus envie de rire ; elle me regardait, muette d'étonnement, et me montrait, mais trop tard, la surprise de ses deux bouts de bougie cachés sous son tablier. Après avoir pleuré de colère, hélas ! je versai des larmes de contrition ; j'étais toute honteuse et désolée et je pris la ferme résolution de ne plus jamais recommencer.

Peu de temps après, j'allai me confesser. Bien doux souvenir pour moi ! Pauline me disait : « Ma petite Thérèse, ce n'est pas à un homme, mais au bon Dieu lui-même que tu vas avouer tes péchés. » J'en devins si persuadée que je lui demandai sérieusement s'il ne fallait pas dire à M. l'abbé Ducellier *que je l'aimais de tout mon cœur*, puisque c'était au bon Dieu que j'allais parler en sa personne.

Bien instruite de tout ce que je devais faire, j'entrai au confessionnal, et, me tournant juste en face du prêtre pour mieux le voir, je me confessai et reçus sa bénédiction avec un grand esprit de foi ; — ma sœur m'ayant assuré qu'à ce moment solennel les larmes du petit Jésus allaient purifier mon âme. — Je me souviens de l'exhortation qui me fut adressée : elle m'invitait surtout à la dévotion envers la sainte Vierge ; et je me promis de redoubler de tendresse pour celle qui tenait déjà une bien grande place dans mon cœur.

Enfin je passai mon petit chapelet pour le faire

bénir, et je sortis du confessionnal si contente et si légère que jamais je n'avais senti autant de joie. C'était le soir. Arrivée sous un réverbère je m'arrêtai, et tirant de ma poche le chapelet nouvellement bénit, je le tournai et retournai dans tous les sens. « Que regardes-tu, ma petite Thérèse ? » me dit Pauline. « Mais, je regarde *comment c'est fait, un chapelet bénit !* » Cette naïve réponse amusa beaucoup mes sœurs. Pour moi, je restai bien pénétrée de la grâce que j'avais reçue ; depuis, je voulais me confesser aux grandes fêtes, et cette confession, je puis le dire, remplissait d'allégresse tout mon petit intérieur.

Les fêtes !... Ah ! que de souvenirs embaumés ce simple mot me rappelle !... Les fêtes ! je les aimais tant ! Mes sœurs savaient si bien m'expliquer les mystères cachés en chacune d'elles ! Oui, ces jours de la terre devenaient pour moi des jours du ciel. J'aimais surtout les processions du Saint Sacrement. Quelle joie de semer des fleurs sous les pas du bon Dieu ! Mais, avant de les y laisser tomber, je les lançais bien haut et je n'étais jamais aussi heureuse qu'en voyant mes roses effeuillées toucher l'ostensoir sacré.

Les fêtes ! Ah ! si les grandes étaient rares, chaque semaine en ramenait une bien chère à mon cœur : le dimanche. Quelle journée radieuse ! C'était la fête du bon Dieu, la fête du repos. D'abord, toute la famille partait à la grand'messe ; et je me rappelle qu'au moment du sermon, — notre chapelle étant éloignée de la chaire — il fallait des-

cendre et trouver des places dans la nef, ce qui n'était pas très facile. Mais, pour la petite Thérèse et son père, tout le monde s'empressait de leur offrir des chaises. Mon oncle se réjouissait en nous voyant arriver tous les deux ; il m'appelait *son petit rayon de soleil*, et disait que, de voir ce vénérable patriarche conduisant par la main sa petite fille, c'était un tableau qui le ravissait.

Moi, je ne m'inquiétais guère d'être regardée, je ne m'occupais que d'écouter attentivement le prêtre. Un sermon sur la Passion de Notre-Seigneur fut le premier que je compris et qui me toucha profondément ; j'avais alors cinq ans et demi, et depuis je pus saisir et goûter le sens de toutes les instructions.

Quand il était question de sainte Thérèse, mon père se penchait et me disait tout bas : « Ecoute bien, ma petite reine, on parle de ta sainte patronne. » J'écoutais bien, en effet, mais je l'avoue, je regardais plus souvent papa que le prédicateur. Sa belle figure me disait tant de choses ! Parfois ses yeux se remplissaient de larmes qu'il s'efforçait vainement de retenir. En écoutant les vérités éternelles, il semblait déjà ne plus habiter la terre ; son âme me paraissait plongée dans un autre monde. Hélas ! sa course était loin, bien loin d'être à son terme : de longues et douloureuses années devaient s'écouler encore avant que le beau ciel s'ouvrit à ses yeux et que le Seigneur, de sa main divine, essuyât les larmes amères de son fidèle serviteur.

Je reviens à ma journée du dimanche. Cette joyeuse fête qui passait si rapidement avait bien aussi sa teinte de mélancolie : mon bonheur était sans mélange jusqu'à complies ; mais, à partir de cet office du soir, un sentiment de tristesse envahissait mon âme ; je pensais que le lendemain il faudrait recommencer la vie, travailler, apprendre des leçons, et mon cœur sentait l'exil de la terre, je soupirais après le repos du ciel, le dimanche sans couchant de la vraie patrie !

Avant de rentrer aux Buissonnets, ma tante nous invitait, les unes après les autres, à passer la soirée chez elle : j'étais bien heureuse quand venait mon tour. J'écoutais avec un plaisir extrême tout ce que mon oncle disait ; ses conversations sérieuses m'intéressaient beaucoup ; il ne se doutait pas certainement de l'attention que j'y prenais. Toutefois, ma joie était mêlée de frayeur quand il m'asseyait sur un seul de ses genoux, en chantant *Barbe-bleue* d'une voix formidable !

Vers huit heures, mon père venait me chercher. Alors je me souviens que je regardais les étoiles avec un ravissement inexprimable... Il y avait surtout au firmament profond un groupe de perles d'or (le baudrier d'Orion) que je remarquais avec délices, lui trouvant la forme d'un T et je disais en chemin à mon père chéri : « Regarde, papa, *mon nom est écrit dans le ciel !* » Puis ne voulant plus rien voir de la vilaine terre, je lui demandais de me conduire ; et, sans regarder où je posais les pieds, je mettais ma petite tête bien

en l'air, ne me lassant pas de contempler l'azur étoilé.

Que pourrais-je dire des veillées d'hiver aux Buissonnets ? Après la partie de damier, mes sœurs lisaient *l'Année liturgique* ; puis quelques pages d'un livre intéressant et instructif à la fois. Pendant ce temps, je prenais place sur les genoux de mon père ; et, la lecture terminée, il chantait, de sa belle voix, des refrains mélodieux comme pour m'endormir. Alors j'appuyais ma tête sur son cœur, et lui me berçait doucement...

Enfin nous montions pour faire la prière ; et, là encore, j'avais ma place auprès de mon bon père, n'ayant qu'à le regarder pour savoir comment prient les saints. Ensuite, Pauline me couchait ; après quoi je lui disais invariablement : « Est-ce que j'ai été mignonne aujourd'hui ? — Est-ce que le bon Dieu est content de moi ? — Est-ce que les petits anges vont voler autour de moi ?... » Toujours la réponse était *oui* ; autrement, j'aurais passé la nuit tout entière à pleurer. Après cet interrogatoire, mes sœurs m'embrassaient, et la petite Thérèse restait seule dans l'obscurité.

Je regarde comme une vraie grâce d'avoir été habituée dès l'enfance à surmonter mes frayeurs. Parfois, Pauline m'envoyait seule le soir chercher quelque chose dans une chambre éloignée ; elle ne souffrait point de refus, et cela m'était nécessaire, car je serais devenue très peureuse ; tandis qu'à présent, il est bien difficile de m'effrayer.

Je me demande comment ma petite mère a pu m'élever avec tant d'amour, sans me gâter, car elle ne me passait aucune imperfection ; jamais elle ne me faisait de reproches sans sujet, mais jamais non plus, — je le savais bien, — elle ne revenait sur une chose décidée.

Cette sœur chérie recevait mes confidences les plus intimes ; elle éclairait tous mes doutes. Un jour, je lui témoignais ma surprise de ce que le bon Dieu ne donne pas une gloire égale dans le ciel à tous les élus ; j'avais peur que tous ne fussent pas heureux. Alors elle m'envoya chercher le grand verre de papa et le mit à côté de mon petit dé ; puis, les remplissant d'eau tous deux, elle me demanda lequel paraissait le plus rempli. Je lui dis que je les voyais aussi pleins l'un que l'autre, et qu'il était impossible de leur verser plus d'eau qu'ils n'en pouvaient contenir. Pauline me fit alors comprendre qu'au ciel le dernier des élus n'envierait pas le bonheur du premier. C'est ainsi que, mettant à ma portée les plus sublimes secrets, elle donnait à mon âme la nourriture qui lui était nécessaire.

Avec quelle joie je voyais arriver chaque année la distribution des prix ! Bien que toute seule à concourir, la justice, comme toujours, n'en était pas moins gardée ; je n'avais que les récompenses absolument méritées. Le cœur me battait bien fort en écoutant ma sentence, en recevant des mains de mon père, devant toute la famille réunie,

les prix et les couronnes. C'était pour moi comme une image du Jugement !

Hélas ! en voyant papa si radieux, je ne prévoyais pas les grandes épreuves qui l'attendaient. Un jour cependant, le bon Dieu me montra dans une vision extraordinaire l'image vivante de cette douleur à venir.

Mon père était en voyage et ne devait pas revenir de si tôt ; il pouvait être deux ou trois heures de l'après-midi : le soleil brillait d'un vif éclat et toute la nature semblait en fête. Je me trouvais seule à une fenêtre donnant sur le jardin potager, l'esprit tout occupé de pensées riantes ; quand je vis devant la buanderie, en face de moi, un homme vêtu absolument comme papa, ayant la même taille élevée et la même démarche, mais de plus très courbé et vieilli. Je dis *vieilli*, pour dépeindre l'ensemble général de sa personne ; car je ne voyais point son visage, sa tête étant couverte d'un voile épais. Il s'avancait lentement, d'un pas régulier, longeant mon petit jardin. Aussitôt un sentiment de frayeur surnaturelle me saisit et j'appelai bien haut d'une voix tremblante : « Papa ! Papa !... » Mais le mystérieux personnage ne semblait pas m'entendre ; il continua sa marche, sans même se détourner, et se dirigea ainsi vers un bouquet de sapins qui partageait l'allée principale du jardin. Je m'attendais à le voir reparaître de l'autre côté des grands arbres ; mais *la vision prophétique* s'était évanouie !

Tout cela n'avait duré qu'un instant : un instant

qui se grava si profondément dans ma mémoire, qu'aujourd'hui encore, après tant d'années, le souvenir m'en est aussi présent que la vision elle-même.

Mes sœurs étaient ensemble dans une chambre voisine. M'entendant appeler papa, elles ressentirent elles-mêmes une impression de frayeur. Dissimulant son émotion, Marie accourut vers moi : « Pourquoi donc, me dit-elle, appelles-tu ainsi papa qui est à Alençon ? » Je racontai ce que je venais de voir, et, pour me rassurer, on me dit que la bonne, voulant sans doute me faire peur, s'était caché la tête avec son tablier.

Mais Victoire interrogée assura n'avoir pas quitté sa cuisine ; d'ailleurs, la vérité ne pouvait s'obscurecir dans mon esprit : *j'avais vu un homme, et cet homme ressemblait absolument à papa.* Alors nous allâmes toutes derrière le massif d'arbres, et, n'ayant rien trouvé, mes sœurs me dirent de ne plus penser à cela. Ne plus y penser ! Ah ! ce n'était pas en mon pouvoir. Bien souvent mon imagination me représentait cette vision mystérieuse. Bien souvent je cherchais à soulever le voile qui m'en dérobait le sens, et je gardais au fond du cœur la conviction intime qu'il me serait un jour entièrement révélé.

Et vous connaissez tout, ma Mère bien-aimée ! Vous le savez maintenant : c'était bien mon père que le bon Dieu m'avait fait voir, s'avançant courbé par l'âge, et portant sur son visage vénérable, sur sa tête blanchie, le signe de sa grande épreuve. Comme la Face adorable de Jésus fut

voilée pendant sa Passion, ainsi la face de son fidèle serviteur devait être voilée aux jours de son humiliation, afin de pouvoir rayonner avec plus d'éclat dans les cieux. Ah ! combien j'admire la conduite de Dieu nous montrant d'avance cette croix précieuse, comme un père fait entrevoir à ses enfants l'avenir glorieux qu'il leur prépare, et se complaît, dans son amour, à considérer lui-même les richesses sans prix qui doivent être leur héritage !

Mais une réflexion me vient à l'esprit : « Pourquoi le bon Dieu a-t-il donné cette lumière à une enfant qui, si elle l'avait comprise, serait morte de douleur ? » Pourquoi ?... Voilà un de ces mystères impénétrables que nous comprendrons seulement au ciel pour en faire le sujet de notre éternelle admiration ! Mon Dieu, que vous êtes bon ! Comme vous proportionnez l'épreuve à nos forces ! Je n'avais pas même le courage en ce temps-là de penser, sans effroi, que papa pouvait mourir. Il était un jour monté sur le haut d'une échelle et, comme je restais là tout près, il me dit : « Eloigne-toi, ma petite reine, car, si je tombe, je vais t'écraser. » Aussitôt je ressentis une révolte intérieure et, m'approchant plus près encore de l'échelle, je pensai : « Au moins, si papa tombe, je ne vais pas avoir la douleur de le voir mourir, je vais mourir avec lui. »

Non, je ne puis dire combien j'aimais mon père ! Tout en lui me causait de l'admiratiōn. Quand il m'expliquait ses pensées sur des choses sérieuses,

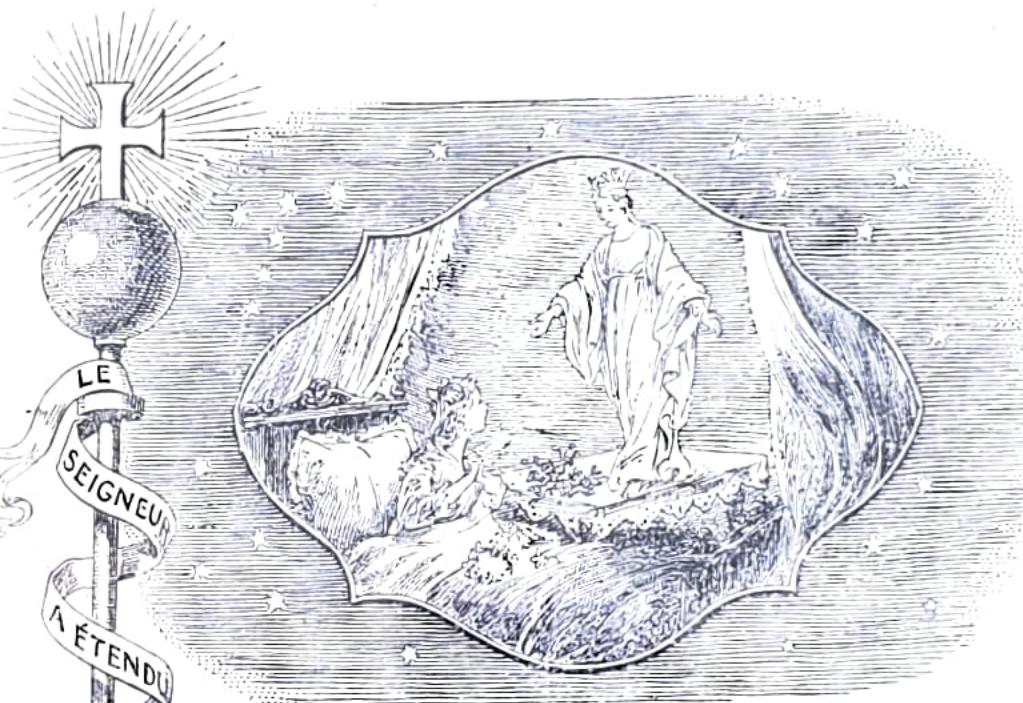
— comme si j'avais été une grande fille, — je lui disais naïvement : « Bien sûr, papa, que si tu parlais ainsi aux grands hommes du gouvernement, ils te prendraient pour te faire roi, alors la France serait heureuse comme elle ne l'a jamais été ; mais toi, tu serais malheureux, puisque c'est le sort de tous les rois ; et puis tu ne serais plus mon roi à moi toute seule, aussi j'aime mieux qu'ils ne te connaissent pas. »

Vers l'âge de six ou sept ans, je vis la mer pour la première fois. Ce spectacle me causa une impression profonde, je ne pouvais en détacher mes yeux. Sa majesté, le mugissement de ses flots, tout parlait à mon âme de la grandeur et de la puissance du bon Dieu. Je me rappelle que, sur la plage, un monsieur et une dame me regardèrent longtemps, et, demandant à papa si je lui appartenais, ils dirent que j'étais une bien jolie petite fille. Aussitôt mon père leur fit signe de ne pas m'adresser de compliments. J'éprouvai du plaisir en entendant cela, car je ne me trouvais pas gentille ; mes sœurs faisaient une si grande attention à ne jamais tenir un langage capable de me faire perdre ma simplicité et ma candeur enfantines ! Aussi, comme je les croyais uniquement, je n'attachai pas grande importance aux paroles et aux regards admiratifs de ces personnes, et je n'y pensai plus.

Le soir de ce jour, à l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots, laissant devant lui un sillon lumineux, j'allai m'asseoir

avec Pauline sur un rocher désert ; je contemplai longtemps ce sillon d'or qu'elle me disait être l'image de la grâce illuminant ici-bas le chemin des âmes fidèles. Alors je me représentai mon cœur au milieu du sillon, comme une petite barque légère à la gracieuse voile blanche, et je pris la résolution de ne jamais l'éloigner du regard de Jésus, afin qu'il pût voguer en paix et rapidement vers le rivage des cieux.





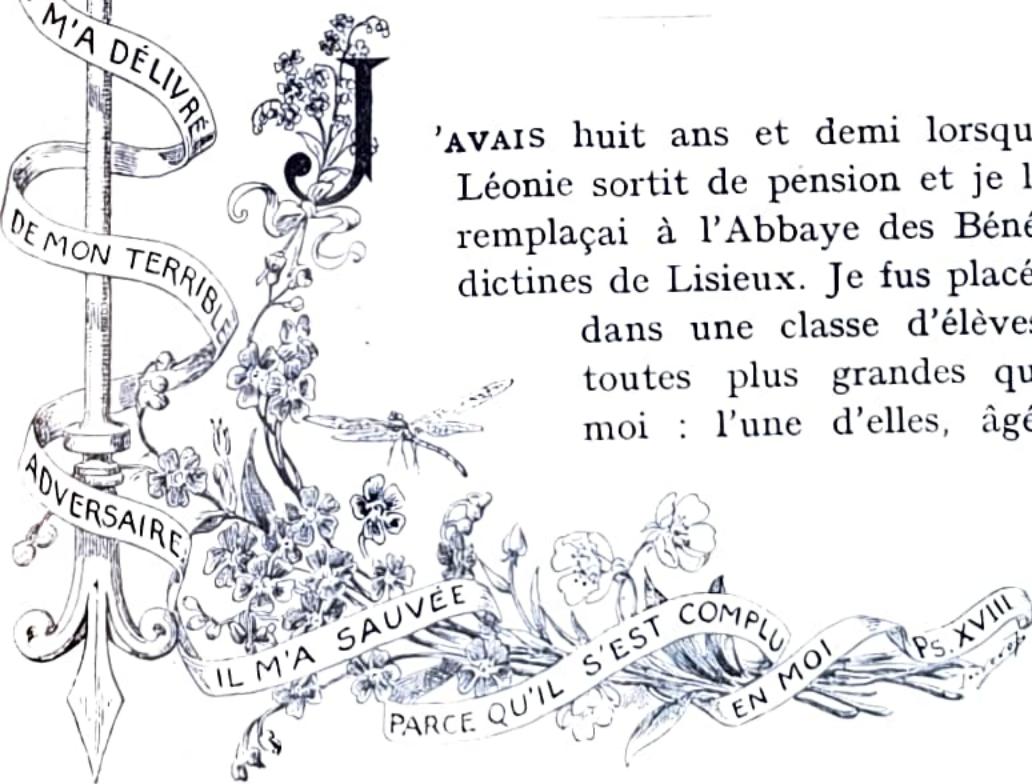
CHAPITRE III

Le pensionnat. — Dououreuse séparation.

Maladie étrange.

Un visible sourire de la Reine du Ciel.

'AVAIS huit ans et demi lorsque Léonie sortit de pension et je la remplaçai à l'Abbaye des Bénédictines de Lisieux. Je fus placée dans une classe d'élèves, toutes plus grandes que moi : l'une d'elles, âgée



de quatorze ans, était peu intelligente, mais savait cependant en imposer aux pensionnaires. Me voyant si jeune, presque toujours la première aux compositions, et chérie de toutes les religieuses, elle en éprouva de la jalousie et me fit payer de mille manières mes petits succès. Avec ma nature timide et délicate, je ne savais pas me défendre et me contentais de pleurer sans rien dire. Céline, aussi bien que mes sœurs aînées, ignorait mon chagrin ; mais je n'avais pas assez de vertu pour m'élever au-dessus de ces misères et mon pauvre petit cœur souffrait beaucoup.

Chaque soir, heureusement, je retrouvais le foyer paternel ; alors mon âme s'épanouissait, je sautais sur les genoux de mon père, lui disant les notes qui m'avaient été données, et son baiser me faisait oublier toutes mes peines. Avec quelle joie j'annonçai le résultat de ma première composition ! J'avais le maximum, et pour ma récompense je reçus une jolie petite pièce blanche que je plaçai dans ma tirelire pour les pauvres, et qui fut destinée à recevoir presque chaque jeudi une nouvelle compagne. Ah ! j'avais un réel besoin de ces gâteries ; il était bien utile à la petite fleur de plonger souvent ses tendres racines dans la terre aimée et choisie de la famille, puisqu'elle ne trouvait nulle part ailleurs le suc nécessaire à sa subsistance.

Tous les jeudis nous avions congé ; mais je ne reconnaissais plus les congés donnés par Pauline, que je passais en grande partie au belvédère avec papa. Ne sachant pas jouer comme les autres

enfants, je ne me sentais pas une compagne agréable ; cependant je faisais de mon mieux pour imiter les autres, sans jamais y réussir.

Après Céline, qui m'était pour ainsi dire indispensable, je recherchais surtout ma petite cousine Marie, parce qu'elle me laissait libre de choisir des jeux à mon goût. Nous étions déjà très unies de cœur et de volonté, comme si le bon Dieu nous eût fait pressentir qu'un jour, au Carmel, nous embrasserieions la même vie religieuse¹.

¹ Marie Guérin entra au Carmel de Lisieux, le 15 août 1895, et prononça ses vœux sous le nom de Sœur Marie de l'Eucharistie.

Elle se fit remarquer par son grand esprit de pauvreté et sa patience au milieu de longues souffrances : « Je ne sais pas si j'ai bien souffert, dira-t-elle pendant sa dernière maladie, mais il me semble que THÉRÈSE me communique ses sentiments et que j'ai son même abandon. Oh ! si je pouvais comme elle mourir d'amour ! Ce ne serait pas étonnant, puisque je fais partie de la LÉGION DES PETITES VICTIMES qu'elle a demandées au bon Dieu. Ma Mère, pendant mon agonie, si vous voyez que la souffrance m'empêche de faire des actes d'amour, je vous en conjure, rappelez-moi mon désir. Je veux mourir en disant à Jésus que je l'aime. »

Ce désir fut réalisé. La Mère Prieure, dans une lettre circulaire adressée à tous les Carmels, raconte ainsi ses derniers moments :

« On respirait vraiment, dans sa cellule, une autre atmosphère que celle d'ici-bas. Une de nos sœurs y apporta « LA VIERGE DE THÉRÈSE. » Le regard déjà si beau de la petite Marie s'illumina d'un reflet céleste. « Que je l'aime ! dit-elle en lui tendant les bras. Oh ! qu'elle est belle ! »

Le moment suprême approchait, et les élans de notre douce mourante devenaient toujours plus expressifs et plus embrasés : « Je ne crains pas de mourir ! oh ! quelle paix !... Il ne faut pas avoir peur de la souffrance... Il donne toujours la force... »

Bien souvent, — la scène se passait chez mon oncle — Marie et Thérèse devenaient deux anachorètes très pénitents, ne possédant qu'une pauvre cabane, un petit champ de blé, et un jardin pour y cultiver quelques légumes. Leur vie s'écoulait dans une contemplation continue ; c'est-à-dire que l'un remplaçait l'autre à l'oraison, quand il fallait s'occuper de la vie active. Tout se faisait avec une entente, un silence et des manières parfaitement religieuses. Si nous allions en promenade, notre jeu continuait même dans la rue : les deux ermites récitaient le chapelet, se servant de leurs doigts, afin de ne pas montrer leur dévotion à l'indiscret public. Cependant, un jour, *le Solitaire Thérèse* s'oublia : ayant reçu un gâteau pour sa collation, il fit, avant de le manger, un grand signe de croix ; et plusieurs profanes du siècle ne se privèrent pas de sourire.

Notre union de volonté passait quelquefois les bornes. Un soir, en revenant de l'Abbaye, nous voulûmes imiter la modestie des solitaires. Je dis à Marie : « Conduis-moi, je vais fermer les yeux. — Je veux les fermer aussi », me répondit-elle ; et chacune fit sa volonté.

Nous marchions sur un trottoir, nous n'avions donc pas à craindre les voitures. Mais, après une

Oh ! que je voudrais bien mourir d'amour !... d'amour pour le bon Dieu... Mon JÉSUS, JE VOUS AIME ! » Et l'âme de notre angélique sœur, quittant son enveloppe fragile, s'exhala dans cet acte d'amour...

C'était le 14 avril 1905. Elle avait 34 ans.

agrable promenade de quelques minutes, où les deux étourdies savouraient les délices de marcher sans y voir, elles tombèrent ensemble sur des caisses placées à la porte d'un magasin et les renversèrent du même coup. Aussitôt, le marchand sortit tout en colère pour relever sa marchandise ; mais les aveugles volontaires s'étaient bien relevées toutes seules et marchaient à pas précipités, les yeux grands ouverts et les oreilles aussi, pour entendre les justes reproches de Jeanne qui paraissait aussi fâchée que le marchand.

Je n'ai rien dit encore de mes nouveaux rapports avec Céline. A Lisieux, les rôles avaient changé : elle était devenue le petit lutin rempli de malice, et Thérèse une petite fille bien douce, mais pleureuse à l'excès ! Aussi avait-elle besoin d'un défenseur, et qui pourra dire avec quelle intrépidité ma chère petite sœur se chargeait de cet office ? Nous nous faisions souvent de petits cadeaux, qui, de part et d'autre, causaient un bonheur sans pareil. Ah ! c'est qu'à cet âge nous n'étions pas blasées ; notre âme, dans toute sa fraîcheur, s'épanouissait comme une fleur printanière, heureuse de recevoir la rosée du matin ; la même brise légère faisait balancer nos corolles. Oui, nos joies étaient communes : je l'ai bien senti au jour si beau de la première communion de ma Céline chérie !

J'avais sept ans alors, et n'allais pas encore à l'Abbaye. Qu'il m'est doux le souvenir de sa préparation ! Chaque soir, pendant les dernières semaines,

mes sœurs lui parlaient de la grande action qu'elle allait faire ; moi j'écoutais, avide de me préparer aussi, et lorsqu'on me disait de me retirer, parce que j'étais trop petite encore, j'avais le cœur bien gros ; je pensais que ce n'était pas trop de quatre ans pour se préparer à recevoir le bon Dieu.

Un soir, j'entendis ces paroles adressées à mon heureuse petite sœur : « A partir de ta première communion, il faudra commencer une vie toute nouvelle. » Aussitôt je pris la résolution de ne pas attendre ce temps-là pour moi, mais de commencer une vie nouvelle avec Céline.

Pendant sa retraite préparatoire, elle resta tout à fait pensionnaire à l'Abbaye et son absence me parut bien longue. Enfin son beau jour arriva. Quelle impression délicieuse il laissa dans mon cœur ! C'était comme le prélude de ma première communion à moi ! Ah ! que de grâces j'ai reçues ce jour-là ! je le considère comme un des plus beaux de ma vie.

Je suis retournée un peu en arrière pour rappeler cet ineffable souvenir. Maintenant je dois parler de la dououreuse séparation qui vint briser mon cœur, lorsque Jésus me ravit ma *petite mère* si tendrement aimée. Je lui avais dit un jour que je voulais m'en aller avec elle dans un désert lointain ; elle me répondit alors que mon désir était le sien, mais qu'elle attendrait que je fusse assez grande pour partir. Cette promesse irréalisable, la petite Thérèse l'avait prise au sérieux, et quelle ne fut

pas sa peine d'entendre sa chère Pauline parler avec Marie de son entrée prochaine au Carmel ! Je ne connaissais pas le Carmel ; mais je comprenais qu'elle me quitterait pour entrer dans un couvent, je comprenais qu'elle ne m'attendrait pas !

Comment pourrais-je dire l'angoisse de mon cœur ? En un instant, la vie m'apparut dans toute sa réalité : remplie de souffrances et de séparations continues, et je versai des larmes bien amères. J'ignorais alors la joie du sacrifice ; j'étais faible, si faible, que je regarde comme une grande grâce d'avoir pu supporter sans mourir une épreuve en apparence bien au-dessus de mes forces.

Je me souviendrai toujours avec quelle tendresse ma petite mère me consola. Elle m'expliqua la vie du cloître ; et voilà qu'un soir, en repassant toute seule dans mon cœur le tableau qu'elle m'en avait tracé, je sentis que le Carmel était le désert où le bon Dieu voulait aussi me cacher. Je le sentis avec tant de force qu'il n'y eut pas le moindre doute dans mon esprit ; ce ne fut pas un rêve d'enfant qui se laisse entraîner, mais la certitude d'un appel divin. Cette impression que je n'eus puis rendre me laissa dans une grande paix.

Le lendemain, je confiai mes désirs à Pauline qui, les regardant comme la volonté du ciel, me promit de m'emmener bientôt au Carmel pour voir la Mère Prieure, à qui je pourrais dire mon secret.

Un dimanche fut choisi pour cette solennelle

visite. Mon embarras fut grand quand j'appris que ma cousine Marie devait m'accompagner. Il me fallait cependant trouver le moyen de rester seule ; et voici ce qui me vint à la pensée : je dis à Marie qu'ayant le privilège de voir la Révérende Mère, nous devions être bien gentilles, très polies, et pour cela lui confier nos secrets ; donc, l'une après l'autre, il faudrait sortir un moment. Malgré sa répugnance à confier des secrets qu'elle n'avait pas, Marie me crut sur parole ; et ainsi je pus rester seule avec vous, ma Mère chérie. Ayant entendu mes grandes confidences et croyant à ma vocation, vous me dîtes néanmoins qu'on ne recevait pas de postulantes de neuf ans, et qu'il faudrait attendre mes seize ans. Je dus me résigner, malgré mon vif désir d'entrer avec Pauline et de faire ma première communion le jour de sa prise d'Habit.

Enfin le 2 octobre arriva ! Jour de larmes et de bénédictions où Jésus cueillit la première de ses fleurs, la fleur choisie qui devait être, peu d'années après, la Mère de ses sœurs. Pendant que mon père bien-aimé, accompagné de mon oncle et de Marie, gravissait la montagne du Carmel pour offrir son premier sacrifice, ma tante me conduisit à la messe avec mes sœurs et mes cousines. Nous fondions en larmes, si bien qu'en nous voyant entrer dans l'église, les personnes nous regardaient avec étonnement ; mais cela ne m'empêchait pas de pleurer. Je me demandais comment le soleil pouvait luire encore sur la terre !

Peut-être trouverez-vous, ma Mère vénérée, que j'exagère un peu ma peine. Je me rends bien compte, en effet, que ce départ n'aurait pas dû m'affliger à ce point ; mais, je dois l'avouer, mon âme était loin d'être mûrie ; et je devais passer par bien des creusets avant d'atteindre le rivage de la paix, avant de goûter les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour.

L'après-midi de ce 2 octobre 1882, je vis ma Pauline chérie, devenue Sœur Agnès de Jésus, derrière les grilles du Carmel. Oh ! que j'ai souffert à ce parloir ! Puisque j'écris l'histoire de mon âme, je dois tout dire, il me semble ! eh bien, j'avoue que je comptai pour rien les premières souffrances de la séparation, en comparaison de celles qui suivirent. Moi, qui étais habituée à m'entretenir cœur à cœur avec ma petite mère, j'obtenais à grand'peine deux ou trois minutes à la fin des parloirs de famille ; bien entendu, je les passais à verser des larmes et m'en allais le cœur déchiré.

Je ne comprenais pas qu'il eût été impossible de nous donner souvent à chacune une demi-heure, et qu'il fallait réserver les plus longs moments à mon petit père et à Marie ; je ne comprenais pas, et je disais au fond de mon cœur : Pauline est perdue pour moi ! Mon esprit se développa d'une façon si étonnante au sein de la souffrance, que je ne tardai pas à tomber gravement malade.

La maladie dont je fus atteinte venait certainement de la jalouse du démon, qui, furieux de

cette première entrée au Carmel, voulait se venger sur moi du tort bien grand que ma famille devait lui faire dans l'avenir. Mais il ne savait pas que la Reine du Ciel veillait fidèlement sur sa petite fleur, qu'elle lui souriait d'en haut et s'apprêtait à faire cesser la tempête, au moment même où sa tige délicate et fragile devait se briser sans retour.

A la fin de cette année 1882, je fus prise d'un mal de tête continual, mais supportable, qui ne m'empêcha pas de poursuivre mes études ; ceci dura jusqu'à la fête de Pâques 1883. A cette époque, mon père étant allé à Paris avec mes sœurs aînées, il nous confia, Céline et moi, à mon oncle et à ma tante.

Un soir que je me trouvais seule avec mon oncle, il me parla de ma mère, des souvenirs passés, avec une tendresse qui me toucha profondément et me fit pleurer. Ma sensibilité l'émut lui-même ; il fut surpris de me voir à cet âge les sentiments que j'exprimais, et résolut de me procurer toutes sortes de distractions pendant les vacances.

Le bon Dieu en avait décidé autrement. Ce soir-là même, mon mal de tête devint d'une violence extrême, et je fus prise d'un tremblement étrange qui dura toute la nuit. Ma tante, comme une vraie mère, ne me quitta pas un instant ; elle m'entoura pendant cette maladie de la plus tendre sollicitude, me prodigua les soins les plus dévoués, les plus délicats.

On devine la douleur de mon pauvre père, lorsqu'à son retour de Paris il me vit tombée dans

cet état désespérant. Il crut bientôt que j'allais mourir ; mais Notre-Seigneur aurait pu lui répondre : « *Cette maladie ne va pas à la mort, elle est envoyée afin que Dieu soit glorifié* ¹. » Oui, le bon Dieu fut glorifié dans cette épreuve ! Il le fut par la résignation admirable de mon père, il le fut par celle de mes sœurs, de Marie surtout. Qu'elle a souffert à cause de moi ! Combien ma reconnaissance est grande envers cette sœur chérie ! Son cœur lui dictait ce qui m'était nécessaire, et vraiment un cœur de mère est bien plus puissant que la science des plus habiles docteurs.

Cependant la prise d'habit de Sœur Agnès de Jésus approchait, et l'on évitait d'en parler devant moi de peur de me faire de la peine ; pensant bien que je n'y pourrais pas aller. Au fond du cœur, je croyais fermement que le bon Dieu m'accorderait la consolation de revoir, ce jour-là, ma chère Pauline. Oui, je savais bien que cette fête serait sans nuages, je savais que Jésus n'éprouverait pas sa fiancée par mon absence ; elle qui déjà avait tant souffert de la maladie de sa petite fille. En effet, je pus embrasser ma *mère chérie*, m'asseoir sur ses genoux, me cacher sous son voile et recevoir ses douces caresses ; je pus la contempler, si ravissante sous sa blanche parure ! Vraiment ce fut un beau jour au milieu de ma sombre épreuve ; mais ce jour, ou plutôt cette heure, passa vite, et

¹ Joan., XI, 4.

bientôt il me fallut monter dans la voiture qui m'emporta loin du Carmel !

En arrivant aux Buissonnets, on me fit coucher, bien que je ne ressentisse aucune fatigue ; mais le lendemain je fus reprise violemment et la maladie devint si grave que, suivant les calculs humains, je ne devais jamais guérir.

Je ne sais comment décrire un mal aussi étrange : je disais des choses que je ne pensais pas, j'en faisais d'autres comme y étant forcée malgré moi ; presque toujours je paraissais en délire, et cependant je suis sûre de n'avoir pas été privée un seul instant de l'usage de ma raison. Souvent, je restais évanouie pendant des heures, et d'un évanouissement tel qu'il m'eût été impossible de faire le plus léger mouvement. Toutefois, au milieu de cette torpeur extraordinaire, j'entendais distinctement ce qui se disait autour de moi, même à voix basse, je me le rappelle encore.

Et quelles frayeurs le démon m'inspirait ! J'avais peur absolument de tout : mon lit me semblait entouré de précipices affreux ; certains clous, fixés au mur de la chambre, prenaient à mes yeux l'image terrifiante de gros doigts noirs carbonisés, et me faisaient jeter des cris épouvantables. Un jour, tandis que papa me regardait en silence, son chapeau qu'il tenait à la main se transforma tout à coup en je ne sais quelle forme horrible, et je manifestai une si grande frayeur que ce pauvre père partit en sanglotant.

Mais, si le bon Dieu permettait au démon de

s'approcher extérieurement de moi, il m'envoyait aussi des anges visibles pour me consoler et me fortifier. Marie ne me quittait pas, jamais elle ne témoignait d'ennui, malgré toute la peine que je lui donnais ; car je ne pouvais souffrir qu'elle s'éloignât de moi. Pendant les repas, où Victoire me gardait, je ne cessais d'appeler avec larmes : « Marie ! Marie ! » Lorsqu'elle voulait sortir, il fallait que ce fût pour aller à la messe ou pour voir Pauline ; alors, seulement, je ne disais rien.

Et Léonie ! et ma petite Céline ! Que n'ont-elles pas fait pour moi ! Le dimanche, elles venaient s'enfermer des heures entières avec une pauvre enfant qui ressemblait à une idiote. Ah ! mes chères petites sœurs, que je vous ai fait souffrir !

Mon oncle et ma tante étaient aussi pleins d'affection pour moi. Ma tante venait tous les jours me voir et m'apportait mille gâteries¹. Je ne saurais dire combien ma tendresse pour ces chers parents augmenta pendant cette maladie. Je

¹ Du haut du ciel, Thérèse sut lui rendre ses soins maternels. Pendant sa dernière maladie, elle la protégea visiblement. Un matin, on la trouva paisible et radieuse :

« Je souffrais beaucoup, dit-elle, mais ma petite Thérèse m'a veillée avec tendresse. Toute la nuit je l'ai sentie près de mon lit. A plusieurs reprises elle m'a caressée, ce qui m'a donné un courage extraordinaire. »

M^{me} Guérin avait vécu et mourut comme une sainte, à l'âge de 52 ans. Elle répétait le sourire sur les lèvres : « Que je suis contente de mourir ! C'est si bon d'aller voir le bon Dieu ! Mon Jésus, je vous aime. Je vous offre ma vie pour les prêtres, comme ma petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. »

C'était le 13 février 1900.

compris mieux que jamais ce que nous disait souvent mon père : « Rappelez-vous toujours, mes enfants, que votre oncle et votre tante ont à votre égard un dévouement peu ordinaire. » Aux jours de sa vieillesse, il l'expérimenta lui-même ; et maintenant, comme il doit protéger et bénir ceux qui lui prodiguèrent des soins si dévoués !

Dans les moments où la souffrance était moins vive, je mettais ma joie à tresser des couronnes de pâquerettes et de myosotis pour la Vierge Marie. Nous étions alors au beau mois de mai, toute la nature se paraît de fleurs printanières ; seule, *la petite fleur* languissait et semblait à jamais flétrie ! Cependant elle avait un soleil auprès d'elle, et ce soleil était la statue miraculeuse de la Reine des Cieux. Souvent, bien souvent, la petite fleur tournait sa corolle vers cet Astre béni.

Un jour, je vis mon père entrer dans ma chambre ; il paraissait très ému, et, s'avançant vers Marie, il lui donna plusieurs pièces d'or avec une expression de grande tristesse, la priant d'écrire à Paris pour demander une neuvaine de messes au sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, afin d'obtenir la guérison de sa pauvre petite reine. Ah ! que je fus touchée en voyant sa foi et son amour ! Que j'aurais voulu me lever et lui dire que j'étais guérie ! Hélas ! mes désirs ne pouvaient faire un miracle, et il en fallait un bien grand pour me rendre à la vie ! Oui, il fallait un grand miracle, et, ce miracle, Notre-Dame des Victoires le fit entièrement.

Un dimanche, pendant la neuvaine, Marie sortit

dans le jardin, me laissant avec Léonie qui lisait près de la fenêtre. Au bout de quelques minutes, je me mis à appeler presque tout bas : « Marie ! Marie ! » Léonie étant habituée à m'entendre toujours gémir ainsi n'y fit pas attention ; alors je criai bien haut et Marie revint à moi. Je la vis parfaitement entrer ; mais, hélas ! pour la première fois, je ne la reconnus pas. Je cherchais tout autour de moi, je plongeais dans le jardin un regard anxieux, et je recommençais à appeler : Marie ! Marie ! »

C'était une souffrance indicible que cette lutte forcée, inexplicable, et Marie souffrait peut-être plus encore que sa pauvre Thérèse ! Enfin, après de vains efforts pour se faire reconnaître, elle se tourna vers Léonie, lui dit un mot tout bas, et disparut pâle et tremblante.

Ma petite Léonie me porta bientôt près de la fenêtre ; alors je vis dans le jardin, sans la reconnaître encore, Marie, qui marchait doucement, me tendant les bras, me souriant, et m'appelant de sa voix la plus tendre : « Thérèse ! ma petite Thérèse ! » Cette dernière tentative n'ayant pas réussi davantage, ma sœur chérie s'agenouilla en pleurant au pied de mon lit, et, se tournant vers la Vierge bénie, elle l'implora avec la ferveur d'une mère qui demande, qui *veut* la vie de son enfant. Léonie et Céline l'imitèrent, et ce fut un cri de foi qui força la porte du ciel.

Ne trouvant aucun secours sur la terre et près de mourir de douleur, je m'étais aussi tournée

vers ma Mère du ciel, la priant de tout mon cœur d'avoir enfin pitié de moi.

Tout à coup, la statue s'anima ! la Vierge Marie devint belle, si belle que jamais je ne trouverai d'expression pour rendre cette beauté divine. Son visage respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffable ; mais, ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut son *ravissant sourire* ! Alors toutes mes peines s'évanouirent, deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement...

Ah ! c'étaient des larmes d'une joie céleste et sans mélange ! *La sainte Vierge s'est avancée vers moi ! elle m'a souri... que je suis heureuse !* pensai-je ; mais *je ne le dirai à personne, car mon bonheur disparaîtrait.* Puis, sans aucun effort, je baissai les yeux, et je reconnus ma chère Marie ! elle me regardait avec amour, semblait très émue, et paraissait se douter de la grande faveur que je venais de recevoir.

Ah ! c'était bien à elle, à sa prière touchante, que je devais cette grâce inexprimable *du sourire de la sainte Vierge* ! En voyant mon regard fixé sur la statue, elle s'était dit : « Thérèse est guérie ! » Oui, la *petite fleur* allait renaître à la vie, un rayon lumineux de son *doux soleil* l'avait réchauffée et délivrée pour toujours de son cruel ennemi ! » *Le sombre hiver venait de finir, les pluies avaient cessé*¹ », et la fleur de la Vierge Marie se fortifia

¹ Cant., II, 11.

de telle sorte que, cinq ans après, elle s'épanouissait sur la montagne fertile du Carmel.

Comme je l'ai dit, Marie était persuadée que la sainte Vierge en me rendant la santé m'avait accordé quelque grâce cachée ; aussi, lorsque je fus seule avec elle, je ne pus résister à ses questions si tendres, si pressantes. Etonnée de voir mon secret découvert sans que j'eusse dit un seul mot, je le lui confiai tout entier. Hélas ! je ne m'étais pas trompée, mon bonheur allait disparaître et se changer en amertume. Pendant quatre ans, le souvenir de cette grâce ineffable devint pour moi une vraie peine d'âme ; et je ne devais retrouver mon bonheur qu'aux pieds de Notre-Dame des Victoires, dans son sanctuaire béni. Là, il me fut rendu dans toute sa plénitude ; je parlerai plus tard de cette seconde grâce.

Voici comment ma joie se changea en tristesse :

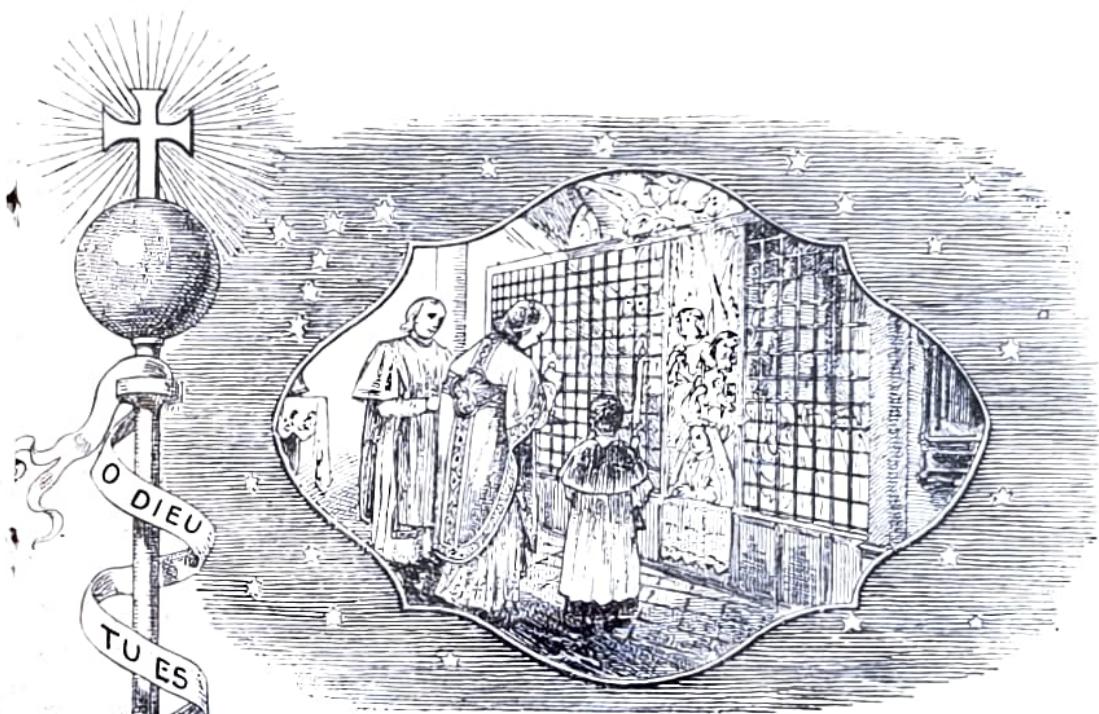
Marie, après avoir entendu le récit naïf et sincère de *ma grâce*, me demanda la permission de tout dire au Carmel ; je ne pouvais refuser. A ma première visite à ce Carmel béni, je fus remplie de joie en voyant ma petite Pauline avec l'habit de la sainte Vierge. Quels doux instants pour nous deux ! Il y avait tant de choses à se dire ! Nous avions tant souffert ! Pour moi, je pouvais à peine parler, mon cœur était trop plein...

Vous étiez là, ma Mère bien-aimée, et de combien de marques d'affection ne m'avez-vous pas comblée ? Je vis encore d'autres religieuses, et

vous devez vous souvenir qu'elles me questionnèrent sur le miracle de ma guérison : les unes me demandèrent si la sainte Vierge portait l'Enfant Jésus ; d'autres, si les anges l'accompagnaient, etc. Toutes ces questions me troublèrent et me firent de la peine ; je ne pouvais répondre qu'une chose : « *La sainte Vierge m'a semblé très belle, je l'ai vue s'avancer vers moi et me sourire.* »

M'apercevant que les carmélites s'imaginaient toute autre chose, je me figurai avoir menti. Ah ! si j'avais gardé mon secret, j'aurais aussi gardé mon bonheur. Mais la Vierge Marie a permis ce tourment pour le bien de mon âme ; sans cela, peut-être, la vanité se serait glissée dans mon cœur ; au lieu que, l'humiliation devenant mon partage, je ne pouvais me regarder sans un sentiment de profonde horreur. Mon Dieu, vous seul savez ce que j'ai souffert !





CHAPITRE IV

Première Communion. — Confirmation. — Lumières et ténèbres. — Nouvelle séparation. — Gracieuse délivrance de ses peines intérieures.



N racontant cette visite au Carmel, je me souviens de la première qui eut lieu après l'entrée de Pauline. Le matin de ce jour heureux, je me demandais quel nom me serait donné plus tard. Je savais qu'il y avait



une sœur Thérèse de Jésus ; cependant mon beau nom de Thérèse ne pouvait m'être enlevé. Tout à coup, je pensai au petit Jésus que j'aimais tant, et je me dis : « Oh ! que je serais heureuse de m'appeler *Thérèse de l'Enfant-Jésus !* » Je me gardai bien toutefois, ma Mère vénérée, de vous exprimer ce désir ; et voilà que vous me dites au milieu de la conversation : « Quand vous viendrez parmi nous, ma chère petite fille, vous vous appellerez *Thérèse de l'Enfant-Jésus.* » Ma joie fut grande ; et cette heureuse rencontre de pensées me sembla une délicatesse de mon bien-aimé petit Jésus.

Je n'ai pas encore parlé de mon amour pour les images et la lecture ; et pourtant, je dois aux belles images que Pauline me montrait, une des plus douces joies et des plus fortes impressions qui m'aient excitée à la pratique de la vertu. J'oubliais les heures en les regardant. Par exemple, « la petite fleur du divin Prisonnier » me disait tant de choses, que j'en restais plongée dans une sorte d'extase ; je m'offrais à Jésus pour être sa petite fleur, je voulais le consoler, m'approcher moi aussi tout près du tabernacle, être regardée, cultivée et cueillie par lui.

Comme je ne savais pas jouer, j'aurais passé ma vie à lire. Heureusement j'avais pour me guider des anges visibles qui me choisissaient des livres à la portée de mon âge, capables de me récréer, tout en nourrissant mon esprit et mon

cœur. Je ne devais prendre pour cette distraction choisie qu'un temps très limité, et c'était là souvent le sujet de grands sacrifices ; parce qu'aussitôt l'heure passée, je me faisais un devoir d'interrompre immédiatement, au milieu même du passage le plus intéressant.

Quant à l'impression produite par ces lectures, je dois avouer qu'en lisant certains récits chevaleresques, je ne comprenais pas toujours le positif de la vie. C'est ainsi qu'en admirant les actions patriotiques des héroïnes françaises, particulièrement de la Vénérable Jeanne d'Arc, je sentais un grand désir de les imiter. Je reçus alors une grâce que j'ai toujours considérée comme l'une des plus grandes de ma vie ; car, à cet âge, je n'étais pas favorisée des lumières d'en haut comme je le suis aujourd'hui.

Jésus me fit comprendre que la vraie, l'unique gloire est celle qui durera toujours ; que, pour y parvenir, il n'est pas nécessaire d'accomplir des œuvres éclatantes, mais plutôt de se cacher aux yeux des autres et à soi-même, en sorte que la main gauche ignore ce que fait la droite. Pensant alors que j'étais née pour la gloire, et cherchant le moyen d'y parvenir, il me fut révélé intérieurement que ma gloire à moi ne paraîtrait jamais aux regards des mortels, mais qu'elle consisterait à devenir une sainte.

Ce désir pourrait sembler téméraire, si l'on considère combien j'étais imparfaite, et combien je le suis encore après tant d'années passées en

religion ; cependant je sens toujours la même confiance audacieuse de devenir une *grande sainte*. Je ne compte pas sur mes mérites, n'en ayant aucun ; mais j'espère en Celui qui est la Vertu, la Sainteté même. C'est lui seul qui se contentant de mes faibles efforts m'élèvera jusqu'à lui, me couvrira de ses mérites et me fera sainte. Je ne pensais pas alors qu'il fallait beaucoup souffrir pour arriver à la sainteté ; le bon Dieu ne tarda pas à me dévoiler ce secret par les épreuves racontées plus haut.

Maintenant je reprends mon récit au point où je l'avais laissé.

Trois mois après ma guérison, mon père me fit faire un agréable voyage ; là, je commençai à connaître le monde. Tout était joie, bonheur autour de moi ; j'étais fêtée, choyée, admirée ; en un mot, ma vie pendant quinze jours ne fut semée que de fleurs. La Sagesse a bien raison de dire que « *l'ensorcellement des bagatelles séduit l'esprit même éloigné du mal¹* ». A dix ans, le cœur se laisse facilement éblouir ; et j'avoue que cette existence eut des charmes pour moi. Hélas ! comme le monde s'entend bien à allier les joies de la terre avec le service de Dieu ! Comme il ne pense guère à la mort !

Et cependant, la mort est venue visiter un grand nombre des personnes que j'ai connues

¹ Sap., IV, 12.

alors, jeunes, riches et heureuses ! J'aime à retourner par la pensée aux lieux enchantateurs où elles ont vécu, à me demander où elles sont, ce qui leur revient aujourd'hui des châteaux et des parcs où je les ai vues jouir des commodités de la vie. Et je pense que « *tout est vanité sur la terre*¹, *hors aimer Dieu et le servir lui seul*² ».

Peut-être, Jésus voulait-il me faire connaître le monde avant sa première visite à mon âme, afin de me laisser choisir plus sûrement la voie que je devais lui promettre de suivre.

Ma première communion me restera toujours comme un souvenir sans nuages. Il me semble que je ne pouvais être mieux disposée. Vous vous rappelez, ma Mère, le ravissant petit livre que vous m'aviez donné trois mois avant le grand jour ? Ce moyen gracieux me prépara d'une façon suivie et rapide. Si, depuis longtemps, je pensais à ma première communion, il fallait néanmoins donner à mon cœur un nouvel élan et le remplir de fleurs nouvelles, comme il était marqué dans le précieux manuscrit. Chaque jour, je faisais donc un grand nombre de sacrifices et d'actes d'amour qui se transformaient en autant de fleurs ; tantôt c'étaient des violettes, une autre fois des roses ; puis des bluets, des pâquerettes, des myosotis ; en un mot, toutes les fleurs de la nature devaient former en moi le berceau de Jésus.

¹ Ecles., 1. 2. — ² Imit., l. I, c. 1. 3.

Enfin, j'avais Marie qui remplaçait Pauline pour moi. Chaque soir, je restais bien longtemps près d'elle, avide d'écouter ses paroles ; que de belles choses elle me disait ! Il me semble que tout son cœur si grand, si généreux, passait en moi. Comme les guerriers antiques apprenaient à leurs enfants le métier des armes, ainsi m'apprenait-elle le combat de la vie, excitant mon ardeur et me montrant la palme glorieuse. Elle me parlait encore des richesses immortelles qu'il est si facile d'amasser chaque jour, du malheur de les fouler aux pieds quand il n'y a, pour ainsi dire, qu'à se baisser pour les recueillir.

Qu'elle était éloquente cette sœur chérie ! J'aurais voulu n'être pas seule à entendre ses profonds enseignements ; je croyais dans ma naïveté que les plus grands pécheurs se seraient convertis en l'écoutant, et que, laissant là leurs richesses périssables, ils n'eussent plus recherché que celles du ciel.

A cette époque, il m'eût été bien doux de faire oraison ; mais Marie, me trouvant assez pieuse, ne me permettait que mes seules prières vocales. Un jour, à l'Abbaye, une de mes maîtresses me demanda quelles étaient mes occupations les jours de congé, quand je restais aux Buissonnets. Je répondis timidement : « Madame, je vais bien souvent me cacher dans un petit espace vide de ma chambre, qu'il m'est facile de fermer avec les rideaux de mon lit, et là, *je pense...* — Mais à quoi pensez-vous ? me dit en riant la bonne reli-

gieuse. — Je pense au bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité ; enfin, *je pense !* » Cette réflexion ne fut pas perdue, et plus tard ma maîtresse aimait à me rappeler le temps où *je pensais*, me demandant *si je pensais encore...* Je comprends aujourd'hui que je faisais alors une véritable oraison; dans laquelle le divin Maître instruisait doucement mon cœur.

Les trois mois de préparation à ma première communion passèrent vite ; bientôt je dus entrer en retraite, et pendant ce temps devenir grande pensionnaire. Ah ! quelle retraite bénie ! Je ne crois pas que l'on puisse goûter une semblable joie ailleurs que dans les communautés religieuses : le nombre des enfants étant petit, il est d'autant plus facile de s'occuper de chacune. Oui, je l'écris avec une reconnaissance filiale : nos maîtresses de l'Abbaye nous prodiguaient alors des soins vraiment maternels. Je ne sais pour quel motif, mais je m'aperceyais bien qu'elles veillaient plus encore sur moi que sur mes compagnes.

Chaque soir, la première maîtresse venait avec sa petite lanterne ouvrir doucement les rideaux de mon lit, et déposait sur mon front un tendre baiser. Elle me témoignait tant d'affection, que, touchée de sa bonté, je lui dis un soir : « O Madame, je vous aime bien, aussi je vais vous confier un grand secret. » Tirant alors mystérieusement le précieux petit livre du Carmel, caché sous mon oreiller, je le lui montrai avec des yeux brillants

de joie. Elle l'ouvrit bien délicatement, le feuilleta avec attention et me fit remarquer combien j'étais privilégiée. Plusieurs fois, en effet, pendant ma retraite, je fis l'expérience que bien peu d'enfants, comme moi privées de leur mère, sont aussi choyées que je l'étais à cet âge.

J'écoutais avec beaucoup d'attention les instructions données par M. l'abbé Domin, et j'en faisais soigneusement le résumé. Pour mes pensées, je ne voulus en écrire aucune, disant que je me les rappellerais bien ; ce qui fut vrai.

Avec quel bonheur je me rendais à tous les offices comme les religieuses ! Je me faisais remarquer au milieu de mes petites compagnes par un grand crucifix donné par ma chère Léonie ; je le passais dans ma ceinture à la façon des missionnaires, et l'on crut que je voulais imiter ainsi ma sœur carmélite. C'était bien vers elle, en effet, que s'envolaient souvent mes pensées et mon cœur ! Je la savais en retraite aussi ; non pas, il est vrai, pour que Jésus se donnât à elle, mais pour se donner elle-même tout entière à Jésus, et cela le jour même de ma première communion. Cette solitude passée dans l'attente me fut donc doublement chère.

Enfin le beau jour entre tous les jours de la vie se leva pour moi ! Quels ineffables souvenirs laissèrent dans mon âme les moindres détails de ces heures du ciel ! Le joyeux réveil de l'aurore, les baisers respectueux et tendres des maîtresses et des grandes compagnes, la chambre de toilette

remplie de *flocons neigeux*, dont chaque enfant se voyait revêtue à son tour ; surtout, l'entrée à la chapelle et le chant du cantique matinal :

O saint autel qu'environnent les anges !

Mais je ne veux pas et ne pourrais pas tout dire... Il est de ces choses qui perdent leur parfum dès qu'elles sont exposées à l'air ; il est des pensées intimes qui ne peuvent se traduire dans le langage de la terre, sans perdre aussitôt leur sens profond et céleste !

Ah ! qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme ! Oui, ce fut un baiser d'amour ! Je me sentais aimée, et je disais aussi : « Je vous aime, je me donne à vous pour toujours ! » Jésus ne me fit aucune demande, il ne réclama aucun sacrifice. Depuis longtemps déjà, lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là, notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais une *fusion*. Nous n'étions plus deux : Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'Océan, Jésus restait seul ; il était le Maître, le Roi ! Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté ? Cette liberté lui faisait peur ; elle se sentait si faible, si fragile, que pour jamais elle voulait s'unir à la Force divine.

Et voici que sa joie devint si grande, si profonde, qu'elle ne put la contenir. Bientôt des larmes délicieuses l'inondèrent, au grand étonnement de ses compagnes qui plus tard se disaient l'une à

l'autre : « Pourquoi donc a-t-elle pleuré ? N'avait-elle pas une inquiétude de conscience ? — Non, c'était plutôt de ne pas avoir près d'elle sa mère ou sa sœur carmélite qu'elle aime tant ! » Et personne ne comprenait que toute la joie du ciel venant dans un cœur, ce cœur exilé, faible et mortel, ne peut la supporter sans répandre des larmes...

Comment l'absence de ma mère m'aurait-elle fait de la peine le jour de ma première communion ? Puisque le ciel habitait dans mon âme : en recevant la visite de Jésus, je recevais aussi celle de ma mère chérie... Je ne pleurais pas davantage l'absence de Pauline ; nous étions plus unies que jamais ! Non, je le répète, la joie seule, ineffable, profonde, remplissait mon cœur.

L'après-midi, je prononçai au nom de mes compagnes l'acte de Consécration à la Sainte Vierge. Mes maîtresses me choisirent sans doute parce que j'avais été privée bien jeune de ma mère de la terre. Ah ! je mis tout mon cœur à me consacrer à la Vierge Marie, à lui demander de veiller sur moi ! Il me semble qu'elle regarda sa *petite fleur* avec amour et lui sourit encore. Je me souvenais de son *visible* sourire qui m'avait autrefois guérie et délivrée ; je savais bien ce que je lui devais ! Elle-même, le matin de ce 8 mai, n'était-elle pas venue déposer dans le calice de mon âme son Jésus, *la Fleur des champs et le Lis des vallées*¹ ?

¹ Cant., II, 1.

Au soir de ce beau jour, papa, prenant la main de sa petite reine, se dirigea vers le Carmel ; et je vis ma Pauline devenue l'épouse de Jésus : je la vis avec son voile blanc comme le mien et sa couronne de roses. Ma joie fut sans amertume ; j'espérais la rejoindre bientôt, et attendre à ses côtés le ciel...

Je ne fus pas insensible à la fête de famille préparée aux Buissonnets. La jolie montre que me donna mon père me fit un grand plaisir ; et cependant mon bonheur était tranquille, rien ne pouvait troubler ma paix intime. Enfin, la nuit termina ce beau soir ; car les jours les plus radieux sont suivis de ténèbres : seul, le jour de la première, de l'éternelle communion de la patrie sera sans couchant !

Le lendemain fut couvert à mes yeux d'un certain voile de mélancolie. Les belles toilettes, les cadeaux que j'avais reçus ne remplissaient pas mon cœur ! Jésus seul désormais pouvait me contenter, et je ne soupirais qu'après le moment bienheureux où je le recevrais une seconde fois. Je fis cette seconde communion le jour de l'Ascension, et j'eus le bonheur de m'agenouiller à la Table sainte entre mon père et ma bien-aimée Marie. Mes larmes coulèrent encore avec une ineffable douceur ; je me rappelais et me répétais sans cesse les paroles de saint Paul : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi*¹ ! »

¹ Galat., II, 20.

Depuis cette seconde visite de Notre-Seigneur, je n'aspirais plus qu'à le recevoir. Hélas ! les fêtes alors me paraissaient bien éloignées !...

La veille de ces heureux jours, Marie me préparait comme elle l'avait fait pour ma première communion. Une fois, je m'en souviens, elle me parla de la souffrance, me disant qu'au lieu de me faire marcher par cette voie, le bon Dieu, sans doute, me porterait toujours comme un petit enfant. Ces paroles me revinrent à l'esprit après ma communion du jour suivant, et mon cœur s'enflamma d'un vif désir de la souffrance, avec la certitude intime qu'il m'était réservé un grand nombre de croix. Alors mon âme fut inondée de telles consolations que je n'en ai point eu de pareilles en toute ma vie. La souffrance devint mon attrait, je lui trouvai des charmes qui me ravirent, sans toutefois les bien connaître encore.

Je sentis un autre grand désir : celui de n'aimer que le bon Dieu, de ne trouver de joie qu'en Lui seul. Souvent, pendant mes actions de grâces, je répétais ce passage de l'*Imitation* : « *O Jésus ! douceur ineffable, changez pour moi en amertume toutes les consolations de la terre*¹. » Ces paroles sortaient de mes lèvres sans effort ; je les prononçais comme un enfant qui répète, sans trop comprendre, ce qu'une personne amie lui inspire. Plus tard je vous dirai, ma Mère, comment Notre-Seigneur s'est plu à réaliser mon désir ; comment

¹ *Imit.*, I. III, c. xxvi. 3.

il fut toujours, lui seul, ma douceur ineffable. Si je vous en parlais maintenant, il faudrait anticiper sur ma vie de jeune fille; et j'ai beaucoup de détails à vous donner encore sur ma vie d'enfant.

Peu de temps après ma première communion, j'entrai de nouveau en retraite pour ma confirmation. Je m'étais préparée avec beaucoup de soin à la visite de l'Esprit-Saint; je ne pouvais comprendre qu'on ne fit pas une grande attention à la réception de ce sacrement d'amour. La cérémonie n'ayant pas eu lieu au jour marqué, j'eus la consolation de voir ma solitude un peu prolongée. Ah! que mon âme était joyeuse! Comme les Apôtres, j'attendais avec bonheur le Consolateur promis, je me réjouissais d'être bientôt parfaite chrétienne, et d'avoir sur le front, éternellement gravée, la croix mystérieuse de ce sacrement ineffable.

Je ne sentis pas le vent impétueux de la première Pentecôte; mais plutôt cette *brise légère* dont le prophète Elie entendit le murmure sur la montagne d'Horeb. En ce jour, je reçus *la force* de souffrir, force qui m'était bien nécessaire, car le martyre de mon âme devait commencer peu après.

Ces délicieuses et inoubliables fêtes passées, je dus reprendre ma vie de pensionnaire. Je réussissais bien dans mes études et retenais facilement le sens des choses; j'avais seulement une peine extrême à apprendre mot à mot. Cependant, pour le catéchisme, mes efforts furent couronnés de

succès. Monsieur l'Aumônier m'appelait son *petit docteur*, sans doute à cause de mon nom de Thérèse.

Pendant les récréations, je m'amusais bien souvent à contempler de loin les joyeux ébats de mes compagnes, me livrant à de sérieuses réflexions. C'était là ma distraction favorite. J'avais aussi inventé un jeu qui me plaisait beaucoup : je recherchais avec soin les pauvres petits oiseaux tombés morts sous les grands arbres, et je les ensevelissais *honorablement*, tous dans le même cimetière, à l'ombre du même gazon. D'autres fois je racontais des histoires, et souvent de grandes élèves se mêlaient à mes auditeurs ; mais bientôt notre sage maîtresse me défendit de continuer mon métier d'orateur, voulant nous voir *courir* et non pas *discourir*.

Je choisis pour amies, en ce temps-là, deux petites filles de mon âge ; mais qu'il est étroit le cœur des créatures ! L'une d'elles fut obligée de rentrer dans sa famille pour quelques mois ; pendant son absence je me gardai bien de l'oublier, et je manifestai une grande joie de la revoir. Hélas ! je n'obtins qu'un regard indifférent ! Mon amitié était incomprise ; je le sentis vivement, et ne mendiai plus désormais une affection si inconstante. Cependant le bon Dieu m'a donné un cœur si fidèle, que, lorsqu'il a aimé, il aime toujours ; aussi je continue de prier pour cette compagne et je l'aime encore.

En voyant plusieurs élèves s'attacher particu-

lièrement à l'une des maîtresses, je voulus les imiter, mais ne pus y réussir. O heureuse impuissance ! qu'elle m'a évité de grands maux ! Combien je remercie le Seigneur de ne m'avoir fait trouver qu'amertume dans les amitiés de la terre ! Avec un cœur comme le mien, je me serais laissé prendre et couper les ailes ; alors comment aurais-je pu « *voler et me reposer*¹ » ? Comment un cœur livré à l'affection humaine peut-il s'unir intimement à Dieu ? Je sens que cela n'est pas possible. J'ai vu tant d'âmes, séduites par cette fausse lumière, s'y précipiter comme de pauvres papillons et se brûler les ailes, puis revenir blessées vers Jésus, le feu divin qui brûle sans consumer !

Ah ! je le sais, Notre-Seigneur me connaissait trop faible pour m'exposer à la tentation ; sans doute, je me serais entièrement brûlée à la trompeuse lumière des créatures : mais elle n'a pas brillé à mes yeux. Là, où des âmes fortes rencontrent la joie et s'en détachent par fidélité, je n'ai rencontré qu'affliction. Où donc est mon mérite de ne m'être pas livrée à ces attaches fragiles, puisque je n'en fus préservée que par un doux effet de la miséricorde de Dieu ? Sans lui, je le reconnais, j'aurais pu tomber aussi bas que sainte Madeleine ; et la profonde parole du divin Maître à Simon le pharisien retentit dans mon âme avec une grande douceur. Oui, je le sais, « *celui à qui on remet moins, aime moins*². » Mais je sais aussi

¹ Ps. LIV, 6. — ² Lucæ, VII, 47.

que Jésus m'a plus remis qu'à sainte Madeleine. Ah ! que je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens ! Voici du moins un exemple qui traduira un peu ma pensée :

Je suppose que le fils d'un habile docteur rencontre sur son chemin une pierre qui le fasse tomber et lui casse un membre. Son père vient promptement, le relève avec amour, soigne ses blessures, employant à cet effet toutes les ressources de l'art ; et bientôt son fils, complètement guéri, lui témoigne sa reconnaissance. Sans doute, cet enfant a bien raison d'aimer un si bon père ; mais voici une autre supposition :

Le père, ayant appris qu'il se trouve sur le chemin de son fils une pierre dangereuse, prend les devants et la retire sans être vu de personne. Certainement ce fils, objet de sa prévoyante tendresse, ne sachant pas le malheur dont il est préservé par la main paternelle, ne lui témoignera aucune reconnaissance, et l'aimera moins que s'il l'eût guéri d'une blessure mortelle. Mais, s'il vient à tout connaître, ne l'aimera-t-il pas davantage ? Eh bien, c'est moi qui suis cet enfant, objet de l'amour prévoyant d'un père « *qui n'a pas envoyé son Verbe pour racheter les justes, mais les pécheurs* ¹. » Il veut que je l'aime, parce qu'il m'a remis, non pas beaucoup, mais tout. Sans attendre que je l'aime beaucoup, comme sainte Madeleine, il m'a fait savoir comment il m'a aimée d'un amour d'inef-

¹ Luca, v, 32.

fable prévoyance, afin que maintenant *je l'aime à la folie !*

J'ai entendu dire bien des fois, pendant les retraites et ailleurs, qu'il ne s'était pas rencontré une âme pure aimant plus qu'une âme repentante. Ah ! que je voudrais faire mentir cette parole !

Mais je suis bien loin de mon sujet, je ne sais plus trop où le reprendre...

Ce fut pendant ma retraite de seconde communion que je me vis assaillie par la terrible maladie des scrupules. Il faut avoir passé par ce martyre pour le bien comprendre. Dire ce que j'ai souffert pendant près de deux ans me serait impossible ! Toutes mes pensées et mes actions les plus simples me devenaient un sujet de trouble et d'angoisse. Je n'avais de repos qu'après avoir tout confié à Marie, ce qui me coûtait beaucoup ; car je me croyais obligée de lui dire absolument toutes mes pensées les plus extravagantes. Aussitôt mon fardeau déposé, je goûtais un instant de paix ; mais cette paix passait comme un éclair, et mon martyre recommençait ! Mon Dieu, quels actes de patience n'ai-je pas fait faire à ma sœur chérie !

Cette année-là, pendant les vacances, nous allâmes passer quinze jours au bord de la mer. Ma tante, toujours si bonne, si maternelle pour ses petites filles des Buissonnets, leur procura tous les plaisirs imaginables : promenades à âne, pêche à l'équille, etc. Elle nous gâtait même pour notre

toilette. Je me souviens qu'un jour elle me donna des rubans bleu ciel. J'étais encore si enfant, malgré mes douze ans et demi, que j'éprouvai de la joie en nouant mes cheveux avec ces jolis rubans. J'en eus tant de scrupule ensuite que je me confessai, à Trouville même, de ce plaisir enfantin qui me semblait être un péché.

Là, je fis une expérience très profitable :

Ma cousine Marie avait bien souvent la migraine ; et ma tante en ces occasions la câlinait, lui prodiguait les noms les plus tendres, sans obtenir jamais autre chose que des larmes, avec l'invariable plainte : « J'ai mal à la tête ! » Moi, qui presque chaque jour avais aussi mal à la tête et ne m'en plaignais pas, je voulus un beau soir imiter Marie. Je me mis donc en devoir de larmoyer sur un fauteuil, dans un coin du salon. Bientôt ma grande cousine Jeanne que j'aimais beaucoup s'empressa autour de moi ; ma tante vint aussi et me demanda quelle était la cause de mes larmes. Je répondis comme Marie : « J'ai mal à la tête ! »

Il paraît que cela ne m'allait pas de me plaindre : jamais je ne pus faire croire que ce mal de tête me fit pleurer. Au lieu de me caresser, ainsi qu'elle le faisait d'habitude, ma tante me parla comme à une grande personne. Jeanne me reprocha même, bien doucement, mais avec un accent de peine, de manquer de confiance et de simplicité envers ma tante, ne lui disant pas la vraie cause de mes larmes, qu'elle pensait être un gros scrupule.

Finalement, j'en fus quitte pour mes frais, bien

résolue à ne plus imiter les autres, et je compris la fable *de l'âne et du petit chien*. J'étais l'âne qui, témoin des caresses prodiguées au petit chien, avait mis son lourd sabot sur la table, pour recevoir aussi sa part de baisers. Si je ne fus pas renvoyée à coups de bâton, comme le pauvre animal, je n'en reçus pas moins pourtant la monnaie de ma pièce, et cette monnaie me guérit pour toujours du désir d'attirer l'attention.

Je reviens à ma grande épreuve des scrupules. Elle finit par me rendre malade, et l'on fut obligé de me faire sortir de pension dès l'âge de treize ans. Pour terminer mon éducation, mon père me conduisait plusieurs fois la semaine chez une respectable dame de laquelle je recevais d'excellentes leçons. Ces leçons avaient le double avantage de m'instruire et de m'approcher du monde.

Dans cette chambre meublée à l'antique, entourée de livres et de cahiers, j'assistais souvent à de nombreuses visites. La mère de mon institutrice faisait, autant que possible, les frais de la conversation ; cependant, ces jours-là, je n'apprenais pas grand'chose. Le nez dans mon livre, j'entendais tout, même ce qu'il eût mieux valu pour moi ne pas entendre. Une dame disait que j'avais de beaux cheveux, une autre en sortant demandait quelle était cette jeune fille si jolie. Et ces paroles, d'autant plus flatteuses qu'on ne les prononçait pas devant moi, me laissaient une impression de plaisir

qui me montrait clairement combien j'étais remplie d'amour-propre.

Que j'ai compassion des âmes qui se perdent ! Il est si facile de s'égarter dans les sentiers fleuris du monde ! Sans doute, pour une âme un peu élevée, la douceur qu'il offre est mélangée d'amertume, et le vide immense des désirs ne saurait être rempli par des louanges d'un instant ; mais, je le répète, si mon cœur n'avait pas été élevé vers Dieu dès son premier éveil, si le monde m'avait souri dès mon entrée dans la vie, que serais-je devenue ? O ma Mère vénérée, avec quelle reconnaissance je chante les miséricordes du Seigneur ! Suivant une parole de la Sagesse, ne m'a-t-il pas « *retirée du monde avant que mon esprit ne fût corrompu par sa malice, et que les apparences trompeuses n'eussent séduit mon âme* ¹ » ?

En attendant, je résolus de me consacrer tout particulièrement à la très sainte Vierge, en sollicitant mon admission parmi les Enfants de Marie ; pour cela, je dus rentrer deux fois par semaine au couvent, ce qui me coûta un peu, je l'avoue, à cause de ma grande timidité. J'aimais beaucoup, sans doute, mes bonnes maîtresses, et je leur garderai toujours une vive reconnaissance ; mais, je l'ai déjà dit, je n'avais pas, comme les anciennes élèves, une maîtresse particulièrement amie, avec laquelle il m'eût été possible de passer plusieurs heures. Alors je travaillais en silence jusqu'à la

¹ Sap., iv, 11.

fin de la leçon d'ouvrage ; et, personne ne faisant attention à moi, je montais ensuite à la tribune de la chapelle jusqu'à l'heure où mon père venait me chercher.

Je trouvais à cette visite silencieuse ma seule consolation. Jésus n'était-il pas mon unique Ami ? Je ne savais parler qu'à lui seul ; les conversations avec les créatures, même les conversations pieuses, me fatiguaient l'âme. Il est vrai, dans ces délaissements, j'avais bien quelques moments de tristesse, et je me rappelle que, souvent alors, je répétais avec consolation cette ligne d'une belle poésie que nous récitait mon père :

Le temps est ton navire et non pas ta demeure.

Toute petite, ces paroles me rendaient le courage. Maintenant encore, malgré les années qui font disparaître tant d'impressions de piété enfantine, l'image du navire charme toujours mon âme et lui aide à supporter l'exil. La Sagesse aussi ne dit-elle pas que « *la vie est comme un vaisseau qui fend les flots agités et ne laisse après lui aucune trace de son passage rapide* ¹ » ?

Quand je pense à ces choses, mon regard se plonge dans l'infini ; il me semble déjà toucher le rivage éternel ! Il me semble recevoir les embrassements de Jésus... Je crois voir la Vierge Marie venant à ma rencontre avec mon père, ma mère, les petits anges mes frères et sœurs ! Je crois

¹ Sap., v, 10.

jouir enfin, pour toujours, de la vraie, de l'éternelle vie de famille !

Mais avant de me voir assise au foyer paternel des cieux, je devais souffrir encore bien des séparations sur la terre. L'année où je fus reçue enfant de la sainte Vierge, elle me ravit ma chère Marie¹, l'unique soutien de mon âme. Depuis le départ de Pauline, elle restait mon seul oracle, et je l'aimais tant que je ne pouvais vivre sans sa douce compagnie.

Aussitôt que j'appris sa détermination, je résolus de ne plus prendre aucun plaisir ici-bas ; je ne puis dire combien de larmes je versai ! D'ailleurs, c'était mon habitude en ce temps-là : je pleurais non seulement dans les grandes occasions, mais dans les moindres. En voici quelques exemples :

J'avais un grand désir de pratiquer la vertu, toutefois je m'y prenais d'une singulière façon : je n'étais pas habituée à me servir ; Céline faisait notre chambre, et moi je ne m'occupais d'aucun travail de ménage. Il m'arrivait quelquefois, *pour faire plaisir au bon Dieu*, de couvrir le lit, ou bien le soir d'aller, en l'absence de ma sœur, rentrer ses boutures et ses pots de fleurs. Comme je l'ai dit, c'était *pour le bon Dieu tout seul* que je faisais ces choses ; ainsi, je n'aurais pas dû attendre le merci des créatures. Hélas ! il en était tout autre-

¹ Elle entra au Carmel de Lisieux, le 15 octobre 1886, et prit le nom de *Sœur Marie du Sacré-Cœur*.

ment ; si Céline avait le malheur de ne pas paraître heureuse et surprise de mes petits services, je n'étais pas contente et le lui prouvais par mes larmes.

S'il m'arrivait de causer involontairement de la peine à quelqu'un, au lieu d'en prendre le dessus, je me désolais à m'en rendre malade, ce qui augmentait ma faute plutôt que de la réparer ; et, lorsque je commençais à me consoler de la faute elle-même, je pleurais d'avoir pleuré.

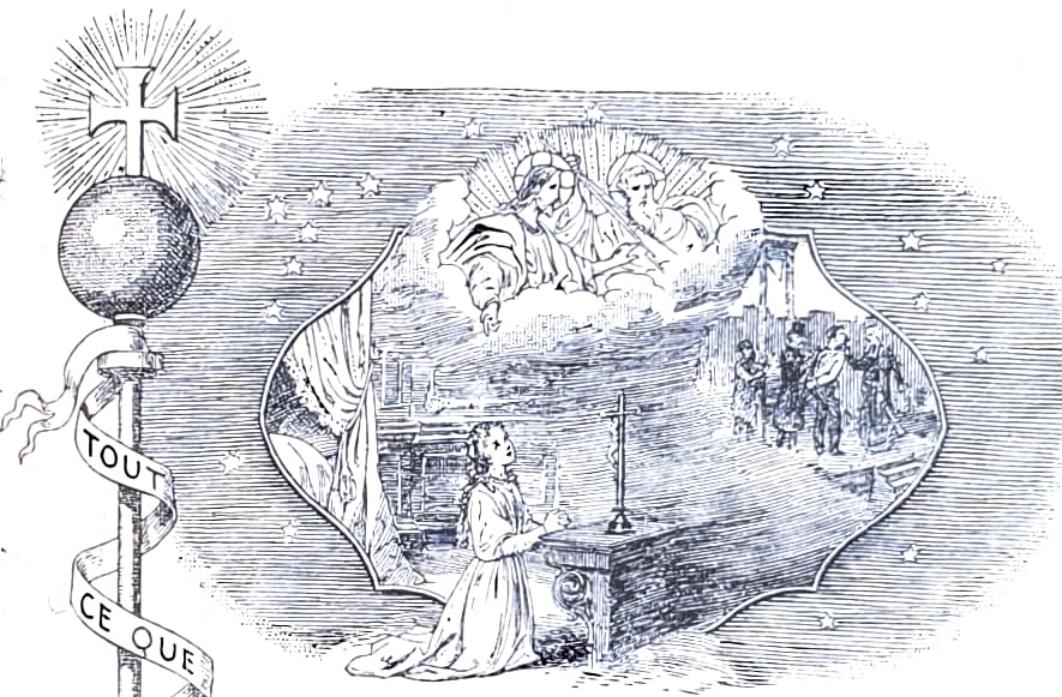
Je me faisais vraiment des peines de tout ! C'est le contraire maintenant ; le bon Dieu me fait la grâce de n'être abattue par aucune chose passagère. Quand je me souviens d'autrefois, mon âme déborde de reconnaissance ; par suite des faveurs que j'ai reçues du ciel, il s'est fait en moi un tel changement que je ne suis pas reconnaissable.

Lorsque Marie entra au Carmel, ne pouvant plus lui confier mes tourments, je me tournai du côté des cieux. Je m'adressai aux quatre petits anges qui m'avaient précédée là-haut, pensant que ces âmes innocentes, n'ayant jamais connu le trouble et la crainte, devaient avoir pitié de leur pauvre petite sœur qui souffrait sur la terre. Je leur parlai avec une simplicité d'enfant, leur faisant remarquer qu'étant la dernière de la famille, j'avais toujours été la plus aimée, la plus comblée de tendresses, de la part de mes parents et de mes sœurs ; que, s'ils étaient restés sur la terre, ils m'eussent donné sans doute les mêmes preuves

d'affection. Leur entrée au ciel ne me paraissait pas être pour eux une raison de m'oublier ; au contraire, se trouvant à même de puiser dans les trésors divins, ils devaient y prendre pour moi *la paix*, et me montrer ainsi que là-haut on sait encore aimer.

La réponse ne se fit pas attendre ; bientôt la paix vint inonder mon âme de ses flots délicieux. J'étais donc aimée, non seulement sur la terre, mais aussi dans le ciel ! Depuis ce moment, ma dévotion grandit pour mes petits frères et sœurs du paradis ; j'aimais à m'entretenir avec eux, à leur parler des tristesses de l'exil et de mon désir d'aller bientôt les rejoindre dans l'éternelle patrie.





CHAPITRE V

La grâce de Noël. — Zèle des âmes. — Première conquête. — Douce intimité avec sa sœur Céline. — Elle obtient de son père la permission d'entrer au Carmel à quinze ans. — Refus du Supérieur. — Elle en réfère à S. G. Mgr Hugonin, évêque de Bayeux.

I le ciel me comblait de grâces, j'étais loin de les mériter. J'avais constamment un vif désir de pratiquer la vertu ; mais quelles imperfections se mêlaient à mes actes ! Mon extrême sensibilité me rendait vraiment insup-

S A MON PÈRE
IL VOUS LE DONNERA.
JOAN.XVI.23

portable ; tous les raisonnements étaient inutiles, je ne pouvais me corriger de ce vilain défaut.

Comment donc osais-je espérer mon entrée prochaine au Carmel ? Un petit miracle était nécessaire pour me faire grandir en un moment ; et, ce miracle tant désiré, le bon Dieu le fit au jour inoubliable du 25 décembre 1886. En cette fête de Noël, en cette nuit bénie, Jésus, le doux Enfant d'une heure, changea la nuit de mon âme en torrents de lumière. En se rendant faible et petit pour mon amour, il me rendit forte et courageuse ; il me revêtit de ses armes, et depuis je marchai de victoire en victoire, commençant pour ainsi dire *une course de géant*. La source de mes larmes fut tarie et ne s'ouvrit plus que rarement et difficilement.

Je vous dirai maintenant, ma Mère, en quelle circonstance je reçus cette grâce inestimable de ma complète conversion :

En arrivant aux Buissonnets, après la Messe de minuit, je savais trouver dans la cheminée, comme aux jours de ma petite enfance, mes souliers remplis de gâteries. — Ce qui prouve que, jusque-là, mes sœurs me traitaient comme un petit bébé. — Mon père lui-même aimait à voir mon bonheur, à entendre mes cris de joie lorsque je tiraïs chaque nouvelle surprise des souliers enchantés, et sa gaieté augmentait encore mon plaisir. Mais l'heure était venue où Jésus voulait me délivrer des défauts de l'enfance et m'en retirer les innocentes joies. Il permit que mon

père, contre son habitude de me gâter en toutes circonstances, éprouvât cette fois de l'ennui. En montant dans ma chambre, je l'entendis prononcer ces paroles qui me percèrent le cœur : « Pour une grande fille comme Thérèse, c'est là une surprise trop enfantine ; je l'espère, ce sera la dernière année. »

Céline connaissant ma sensibilité extrême, me dit tout bas : « Ne descends pas tout de suite, attends un peu ; tu pleurerais trop en regardant les surprises devant papa. » Mais Thérèse n'était plus la même... Jésus avait changé son cœur !

Refoulant mes larmes, je descendis rapidement dans la salle à manger ; et, comprimant les battements de mon cœur, je pris mes souliers, les posai devant mon père, et tirai *joyeusement* tous les objets, ayant l'air heureux comme une reine. Papa riait, il ne paraissait plus sur son visage aucune marque de contrariété, et Céline se croyait au milieu d'un songe ! Heureusement c'était une douce réalité : la petite Thérèse venait de retrouver pour toujours sa force d'âme, autrefois perdue à l'âge de quatre ans et demi.

En cette nuit lumineuse commença donc la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du ciel. En un instant, l'ouvrage que je n'avais pu faire pendant plusieurs années, Jésus l'accomplit, se contentant de ma bonne volonté. Comme les Apôtres, je pouvais dire : « Seigneur, j'ai péché toute la nuit sans rien

*prendre*¹. » Plus miséricordieux encore pour moi qu'il ne le fut pour ses disciples, *Jésus prit lui-même le filet*, le jeta et le retira plein de poissons ; il fit de moi *un pécheur d'âmes...* La charité entra dans mon cœur avec le besoin de m'oublier toujours, et depuis lors je fus heureuse.

Un dimanche, en fermant mon livre à la fin de la Messe, une photographie représentant Notre-Seigneur en croix glissa un peu en dehors des pages, ne me laissant voir qu'une de ses mains divines percée et sanglante. J'éprouvai alors un sentiment nouveau, ineffable. Mon cœur se fendit de douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre sans que personne s'empressât de le recueillir ; et je résolus de me tenir continuellement en esprit au pied de la croix, pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes.

Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : « *J'ai soif !* » retentissait à chaque instant dans mon cœur, pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé ; je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes, et je voulais à tout prix arracher les pécheurs aux flammes éternelles.

Afin d'exciter mon zèle, le bon Maître me montra bientôt que mes désirs lui étaient agréables. J'entendis parler d'un grand criminel — du nom de Pranzini — condamné à mort pour des meurtres

¹ *Lucæ*, v. 5.

épouvantables, et dont l'impénitence faisait craindre une éternelle damnation. Je voulus empêcher ce dernier et irrémédiable malheur. Afin d'y parvenir j'employai tous les moyens spirituels imaginables ; et, sachant que de moi-même je ne pouvais rien, j'offris pour sa rançon les mérites infinis de Notre-Seigneur et les trésors de la sainte Eglise.

Faut-il le dire ? Je sentais au fond de mon cœur la certitude d'être exaucée. Mais afin de me donner du courage pour continuer de courir à la conquête des âmes, je fis cette naïve prière : « Mon Dieu, je suis bien sûre que vous pardonnerez au malheureux Pranzini ; je le croirais même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de contrition, tant j'ai confiance en votre infinie miséricorde. Mais c'est mon premier pécheur ; à cause de cela, je vous demande seulement *un signe* de repentir pour ma simple consolation. »

Ma prière fut exaucée à la lettre ! — Jamais mon père ne nous laissait lire les journaux ; cependant je ne crus pas désobéir en regardant les passages qui concernaient Pranzini. Le lendemain de son exécution, j'ouvre avec empressement le journal « *la Croix* » et que vois-je ?... Ah ! mes larmes trahirent mon émotion et je fus obligée de m'enfuir. Pranzini, sans confession, sans absolution, était monté sur l'échafaud ; déjà les bourreaux l'entraînaient vers la fatale bascule, quand, remué tout à coup par une inspiration subite, il se retourne, saisit un Crucifix que lui présentait le prêtre et *baise par trois fois ses plaies sacrées !...*

J'avais donc obtenu le signe demandé ; et ce signe était bien doux pour moi ! N'était-ce pas devant les plaies de Jésus, en voyant couler son sang divin, que la soif des âmes avait pénétré dans mon cœur ? Je voulais leur donner à boire ce sang immaculé, afin de les purifier de leurs souillures ; et les lèvres « de mon premier enfant » allèrent se coller sur les plaies divines ! Quelle réponse ineffable ! Ah ! depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour ; il me semblait entendre Jésus me dire tout bas comme à la Samaritaine : « *Donne-moi à boire* ¹ ! » C'était un véritable échange d'amour : aux âmes je versais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire ; ainsi je pensais le désaltérer ; mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait, et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense.

En peu de temps, le bon Dieu m'avait conduite au delà du cercle étroit où je vivais. Le grand pas était donc fait ; mais hélas ! il me restait encore un long chemin à parcourir.

Dégagé de ses scrupules, de sa sensibilité excessive, mon esprit se développa. J'avais toujours aimé le grand, le beau ; à cette époque, je fus prise d'un désir extrême de savoir. Ne me contentant pas des leçons de ma maîtresse, je m'appliquais

seule à des sciences spéciales ; et, par ce moyen, j'acquis plus de connaissances en quelques mois seulement que pendant toutes mes années d'études. Ah ! ce zèle n'était-il pas *vanité et affliction d'esprit* ?

Avec ma nature ardente, je me trouvais au moment de la vie le plus dangereux. Mais le Seigneur fit à mon égard ce que rapporte Ezéchiel dans ses prophéties :

« Il a vu que le temps était venu pour moi d'être aimée ; il a fait alliance avec moi, et je suis devenue sienne ; il a étendu sur moi son manteau ; il m'a lavée dans les parfums précieux ; il m'a revêtue de robes étincelantes, me donnant des colliers et des parfums sans prix. Il m'a nourrie de la plus pure farine, de miel et d'huile en abondance. Alors je suis devenue belle à ses yeux, et il a fait de moi une puissante reine¹. »

Oui, Jésus a fait tout cela pour moi ! Je pourrais reprendre chaque mot de cet ineffable passage et montrer qu'il s'est réalisé en ma faveur ; mais les grâces rapportées plus haut en sont déjà une preuve suffisante. Je vais donc seulement parler de la nourriture que le divin Maître m'a prodiguée « en abondance ».

Depuis longtemps je soutenais ma vie spirituelle avec « la plus pure farine » contenue dans l'*Imitation*. C'était le seul livre qui me fit du bien ; car je n'avais pas découvert les trésors cachés dans le saint Evangile. Ce petit livre ne me quittait

¹ Ezech., xvi, 8, 9, 13.

jamais. Dans la famille on s'en amusait beaucoup ; et souvent, ma tante, l'ouvrant au hasard, me faisait réciter le chapitre tombé sous ses yeux.

A quatorze ans, avec mon désir de science, le bon Dieu trouva nécessaire de joindre à « la plus pure farine, du miel et de l'huile en abondance ». Ce miel et cette huile, il me les fit goûter dans les conférences de M. l'abbé Arminjon sur *la fin du monde présent et les mystères de la vie future*. La lecture de cet ouvrage plongea mon âme dans un bonheur qui n'est pas de la terre ; je pressentais déjà ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment ; et, voyant ces récompenses éternelles si disproportionnées avec les légers sacrifices de cette vie, je voulais aimer, aimer Jésus avec passion, lui donner mille marques de tendresse pendant que je le pouvais encore.

Céline était devenue, depuis Noël surtout, la confidente intime de mes pensées. Jésus, qui voulait nous faire avancer ensemble, forma dans nos cœurs des liens plus forts que ceux du sang. Il nous fit devenir *sœurs d'âmes*.

En nous se réalisèrent les paroles de notre Père saint Jean de la Croix, dans son Cantique spirituel :

En suivant vos traces, ô mon Bien-Aimé,
Les jeunes filles parcourent légèrement le chemin.
L'attouchement de l'étincelle,
Le vin épicé,
Leur font produire des aspirations divinement embaumées.

Oui, c'était bien légèrement que nous suivions les traces de Jésus ! Les étincelles brûlantes semées

par lui dans nos âmes, le vin délicieux et fort qu'il nous donnait à boire faisaient disparaître à nos yeux les choses passagères d'ici-bas ; et de nos lèvres sortaient des aspirations toutes d'amour.

Avec quelle douceur je me rappelle nos conversations d'alors ! Chaque soir, au belvédère, nous plongions ensemble nos regards dans l'azur profond semé d'étoiles d'or. Il me semble que nous recevions de bien grandes grâces. Comme le dit l'Imitation : « *Dieu se communique parfois au milieu d'une vive splendeur, ou bien, doucement voilé sous des ombres ou des figures*¹. » Ainsi daignait-il se manifester à nos cœurs ; mais que ce voile était transparent et léger ! Le doute n'eût pas été possible ; déjà la foi et l'espérance quittaient nos âmes : l'amour nous faisant trouver sur la terre Celui que nous cherchions. *L'ayant trouvé seul, il nous avait donné son baiser, afin qu'à l'avenir personne ne pût nous mépriser*².

Ces divines impressions ne devaient pas rester sans fruit ; la pratique de la vertu me devint douce et naturelle. Au début, mon visage trahissait le combat ; mais, peu à peu, le renoncement me sembla facile, même au premier instant. Jésus l'a dit : « *A celui qui possède on donnera encore, et il sera dans l'abondance*³. » Pour une grâce fidèlement reçue, il m'en accordait une multitude d'autres. Il se donnait lui-même à moi dans la

¹ *Imit.*, I. III, c. XLIII, 4. — ² *Cant.*, VIII, 1.

³ *Lucæ*, XIX, 26.

sainte communion, plus souvent que je n'aurais osé l'espérer. J'avais pris pour règle de conduite de faire bien fidèlement toutes les communions permises par mon confesseur, sans lui demander jamais d'en augmenter le nombre. Aujourd'hui, je m'y prendrais d'une autre façon ; car je suis bien sûre qu'une âme doit dire à son directeur l'attrait qu'elle sent à recevoir son Dieu. Ce n'est pas pour rester dans le ciboire d'or qu'il descend chaque jour du ciel, mais afin de trouver un autre ciel : le ciel de notre âme où il prend ses délices.

Jésus, qui voyait mon désir, inspirait donc mon confesseur de me permettre plusieurs communions par semaine ; et ces permissions, venant directement de lui, me comblaient de joie. En ce temps-là, je n'osais rien dire de mes sentiments intérieurs ; la voie par laquelle je marchais était si droite, si lumineuse, que je ne sentais pas le besoin d'un autre guide que Jésus. Je comparais les directeurs à des miroirs fidèles qui reflétaient Notre-Seigneur dans les âmes ; et je pensais que, pour moi, le bon Dieu ne se servait pas d'intermédiaire, mais agissait directement.

Lorsqu'un jardinier entoure de soins un fruit qu'il veut faire mûrir avant la saison, ce n'est jamais pour le laisser suspendu à l'arbre ; c'est afin de le présenter sur une table richement servie. Dans une intention semblable, Jésus prodiguait ses grâces à sa petite fleurette. Il voulait faire

éclater en moi sa miséricorde ; lui qui s'écriait dans un transport de joie, aux jours de sa vie mortelle : « *Mon Père, je vous bénis de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, pour les révéler aux plus petits*¹. » Parce que j'étais petite et faible, il s'abaissait vers moi et m'instruisait doucement des secrets de son amour. Comme le dit saint Jean de la Croix dans son Cantique de l'âme :

Je n'avais ni guide, ni lumière,
Excepté celle qui brillait dans mon cœur.
Cette lumière me guidait,
Plus sûrement que celle du midi,
Au lieu où m'attendait
Celui qui me connaît parfaitement.

Ce lieu, c'était le Carmel ; mais avant de *me reposer à l'ombre de Celui que je désirais*², je devais passer par bien des épreuves. Et toutefois l'appel divin devenait si pressant que, m'eût-il fallu traverser les flammes, je m'y serais élancée pour répondre à Notre-Seigneur.

Seule, ma sœur Agnès de Jésus m'encourageait dans ma vocation ; Marie me trouvait trop jeune, et vous, ma Mère bien-aimée, essayiez aussi, pour m'éprouver sans doute, de ralentir mon ardeur. Dès le début, je ne rencontrais qu'obstacles. D'un autre côté, je n'osais rien dire à Céline, et ce silence me faisait beaucoup souffrir ; il m'était si difficile de lui cacher quelque chose ! Bientôt

¹ Lucæ, x. 21. — ² Cant., ii. 3.

cependant, cette sœur chérie apprit ma détermination, et, loin d'essayer de m'en détourner, elle accepta le sacrifice avec un courage admirable. Puisqu'elle voulait être religieuse, elle aurait dû partir la première ; mais comme autrefois les martyrs donnaient joyeusement le baiser d'adieu à leurs frères, choisis les premiers pour combattre dans l'arène : ainsi me laissa-t-elle m'éloigner, prenant la même part à mes épreuves que s'il se fût agi de sa propre vocation.

Du côté de Céline je n'avais donc rien à craindre ; mais je ne savais quel moyen prendre pour annoncer mes projets à mon père. Comment lui parler de quitter sa reine, lorsqu'il venait de sacrifier ses deux aînées ? De plus, cette année-là, nous l'avions vu malade d'une attaque de paralysie assez sérieuse dont il se remit promptement, il est vrai, mais qui ne laissait pas de nous donner pour l'avenir bien des inquiétudes.

Ah ! que de luttes intimes n'ai-je pas souffertes avant de parler. Cependant il fallait me décider : j'allais avoir quatorze ans et demi, six mois seulement nous séparaient encore de la belle nuit de Noël, et j'étais résolue d'entrer au Carmel à l'heure même où, l'année précédente, j'avais reçu ma grâce de conversion.

Pour faire ma grande confidence je choisis la fête de la Pentecôte. Toute la journée, je demandai les lumières de l'Esprit-Saint, suppliant les Apôtres de prier pour moi, de m'inspirer les paroles que j'allais avoir à dire. N'étaient-ce pas eux, en

effet, qui devaient aider l'enfant timide que Dieu destinait à devenir l'apôtre des apôtres par la prière et le sacrifice ?

L'après-midi, en sortant des Vêpres, je trouvai l'occasion désirée. Mon père était allé s'asseoir dans le jardin ; et là, les mains jointes, il contemplait les merveilles de la nature. Le soleil couchant dorait de ses derniers feux le sommet des grands arbres et les petits oiseaux gazouillaient leur prière du soir.

Son beau visage avait une expression toute céleste, je sentais que la paix inondait son cœur. Sans dire un seul mot, j'allai m'asseoir à ses côtés, les yeux déjà mouillés de larmes. Il me regarda avec une tendresse indéfinissable, appuya ma tête sur son cœur et me dit : « Qu'as-tu, ma petite reine ? Confie-moi cela... » Puis, se levant comme pour dissimuler sa propre émotion, il marcha lentement, me pressant toujours sur son cœur.

A travers mes larmes je parlai du Carmel, de mes désirs d'entrer bientôt ; alors il pleura lui-même ! Toutefois, il ne me dit rien qui pût me détourner de ma vocation ; il me fit simplement remarquer que j'étais bien jeune encore pour prendre une détermination aussi grave ; et, comme j'insistais, défendant bien ma cause, mon incomparable père, avec sa droite et généreuse nature, fut bientôt convaincu. Nous continuâmes long-temps notre promenade ; mon cœur était soulagé, papa ne versait plus de larmes. Il me parla comme un saint. S'approchant d'un mur peu élevé,

cependant, cette sœur chérie apprit ma détermination, et, loin d'essayer de m'en détourner, elle accepta le sacrifice avec un courage admirable. Puisqu'elle voulait être religieuse, elle aurait dû partir la première ; mais comme autrefois les martyrs donnaient joyeusement le baiser d'adieu à leurs frères, choisis les premiers pour combattre dans l'arène : ainsi me laissa-t-elle m'éloigner, prenant la même part à mes épreuves que s'il se fût agi de sa propre vocation.

Du côté de Céline je n'avais donc rien à craindre ; mais je ne savais quel moyen prendre pour annoncer mes projets à mon père. Comment lui parler de quitter sa reine, lorsqu'il venait de sacrifier ses deux aînées ? De plus, cette année-là, nous l'avions vu malade d'une attaque de paralysie assez sérieuse dont il se remit promptement, il est vrai, mais qui ne laissait pas de nous donner pour l'avenir bien des inquiétudes.

Ah ! que de luttes intimes n'ai-je pas souffertes avant de parler. Cependant il fallait me décider : j'allais avoir quatorze ans et demi, six mois seulement nous séparaient encore de la belle nuit de Noël, et j'étais résolue d'entrer au Carmel à l'heure même où, l'année précédente, j'avais reçu ma grâce de conversion.

Pour faire ma grande confidence je choisis la fête de la Pentecôte. Toute la journée, je demandai les lumières de l'Esprit-Saint, suppliant les Apôtres de prier pour moi, de m'inspirer les paroles que j'allais avoir à dire. N'étaient-ce pas eux, en

effet, qui devaient aider l'enfant timide que Dieu destinait à devenir l'apôtre des apôtres par la prière et le sacrifice ?

L'après-midi, en sortant des Vêpres, je trouvai l'occasion désirée. Mon père était allé s'asseoir dans le jardin ; et là, les mains jointes, il contemplait les merveilles de la nature. Le soleil couchant dorait de ses derniers feux le sommet des grands arbres et les petits oiseaux gazouillaient leur prière du soir.

Son beau visage avait une expression toute céleste, je sentais que la paix inondait son cœur. Sans dire un seul mot, j'allai m'asseoir à ses côtés, les yeux déjà mouillés de larmes. Il me regarda avec une tendresse indéfinissable, appuya ma tête sur son cœur et me dit : « Qu'as-tu, ma petite reine ? Confie-moi cela... » Puis, se levant comme pour dissimuler sa propre émotion, il marcha lentement, me pressant toujours sur son cœur.

A travers mes larmes je parlai du Carmel, de mes désirs d'entrer bientôt ; alors il pleura lui-même ! Toutefois, il ne me dit rien qui pût me détourner de ma vocation ; il me fit simplement remarquer que j'étais bien jeune encore pour prendre une détermination aussi grave ; et, comme j'insistais, défendant bien ma cause, mon incomparable père, avec sa droite et généreuse nature, fut bientôt convaincu. Nous continuâmes long-temps notre promenade ; mon cœur était soulagé, papa ne versait plus de larmes. Il me parla comme un saint. S'approchant d'un mur peu élevé,

il me montra de petites fleurs blanches, semblables à des lis en miniature ; et, prenant une de ces fleurs, il me la donna, m'expliquant avec quel soin le Seigneur l'avait fait éclore et conservée jusqu'à ce jour.

Je croyais écouter mon histoire, tant la ressemblance était frappante entre la petite fleur et la petite Thérèse. Je reçus cette fleurette comme une relique ; et je vis qu'en voulant la cueillir, mon père avait enlevé toutes ses racines sans les briser : elle paraissait destinée à vivre encore dans une autre terre plus fertile. Cette même action, papa venait de la faire pour moi, en me permettant de quitter, pour la montagne du Carmel, la douce vallée témoin de mes premiers pas dans la vie.

Je collai ma petite fleur blanche sur une image de Notre-Dame des Victoires : la sainte Vierge lui sourit, et le petit Jésus semble la tenir dans sa main. C'est là qu'elle est encore, seulement la tige s'est brisée tout près de la racine. Le bon Dieu, sans doute, veut me dire par là qu'il brisera bientôt les liens de sa petite fleur et ne la laissera pas se faner sur la terre...

Après avoir obtenu le consentement de mon père, je croyais pouvoir m'envoler sans crainte au Carmel. Hélas ! mon oncle, après avoir entendu à son tour mes confidences, déclara que cette entrée à quinze ans, dans un ordre austère, lui paraissait contre la prudence humaine ; que ce serait faire tort à la religion de laisser une enfant embrasser une pareille vie. Il ajouta qu'il allait y mettre de

son côté toute l'opposition possible, et, qu'à moins d'un miracle, il ne changerait pas d'avis.

Je m'aperçus que tous les raisonnements étaient inutiles, et je me retirai, le cœur plongé dans la plus profonde amertume. Ma seule consolation était la prière ; je suppliai Jésus de faire le miracle demandé, puisqu'à ce prix seulement je pouvais répondre à son appel. Un temps assez long s'écoula ; mon oncle ne semblait plus se souvenir de notre entretien ; mais j'ai su plus tard que, tout au contraire, je le préoccupais beaucoup.

Avant de faire luire sur mon âme un rayon d'espérance, le Seigneur voulut m'envoyer un autre martyre bien douloureux qui dura trois jours. Oh ! jamais je n'ai si bien compris la peine amère de la sainte Vierge et de saint Joseph, cherchant à travers les rues de Jérusalem le divin Enfant Jésus. Je me trouvais dans un désert affreux ; ou plutôt mon âme ressemblait au fragile esquif livré sans pilote à la merci des flots orageux. Je le sais, Jésus était là, dormant sur ma nacelle, mais comment le voir au milieu d'une si sombre nuit ? Si l'orage avait éclaté ouvertement, un éclair eût peut-être sillonné mes nuages. Sans doute, c'est une bien triste lueur que celle des éclairs ; cependant, à leur clarté, j'aurais aperçu un instant le Bien-Aimé de mon cœur.

Mais non... c'était la nuit ! la nuit profonde, le délaissé complet, une véritable mort ! Comme le divin Maître, au Jardin de l'Agonie, je me sentais seule, ne trouvant de consolation ni

du côté de la terre, ni du côté des cieux. La nature semblait prendre part à ma tristesse amère : pendant ces trois jours, le soleil ne montra pas un seul de ses rayons et la pluie tomba par torrents. J'en fis toujours la remarque : dans toutes les circonstances de ma vie la nature était l'image de mon âme. Quand je pleurais, le ciel pleurait avec moi ; quand je jouissais, l'azur du firmament ne se trouvait obscurci d'aucun nuage.

Le quatrième jour, qui se trouvait un samedi, j'allai voir mon oncle. Quelle ne fut pas ma surprise en le trouvant tout changé à mon égard ! D'abord, sans que je lui en eusse témoigné le désir, il me fit entrer dans son cabinet ; puis, commençant par m'adresser de doux reproches sur ma manière d'être, un peu gênée avec lui, il me dit que le miracle exigé n'était plus nécessaire ; qu'ayant prié le bon Dieu de lui donner une simple inclination de cœur, il venait de l'obtenir. Je ne le reconnaissais plus. Il m'embrassa avec la tendresse d'un père, ajoutant d'un ton bien ému : « Va en paix, ma chère enfant, tu es une petite fleur privilégiée que le Seigneur veut cueillir, je ne m'y opposerai pas. »

Avec quelle allégresse je repris le chemin des Buissonnets *sous le beau ciel dont les nuages s'étaient complètement dissipés* ! Dans mon âme aussi la nuit avait cessé. Jésus se réveillant m'avait rendu la joie, je n'entendais plus le bruit des vagues : au lieu du vent de l'épreuve, une brise légère enflait ma voile et je me croyais au port !

Hélas ! plus d'un orage devait encore s'élever, me faisant craindre, à certaines heures, de m'être éloignée sans retour du rivage si ardemment désiré.

Après avoir obtenu le consentement de mon oncle, j'appris par vous, ma Mère vénérée, que M. le Supérieur du Carmel ne me permettrait pas d'entrer avant l'âge de vingt et un ans. Personne n'avait pensé à cette opposition, la plus grave, la plus invincible de toutes. Cependant, sans perdre courage, j'allai moi-même avec mon père lui exposer mes désirs. Il me reçut très froidement, et rien ne put changer ses dispositions. Nous le quittâmes enfin sur un *non* bien arrêté : « Toutefois, ajouta-t-il, je ne suis que le délégué de Monseigneur ; s'il permet cette entrée, je n'aurai plus rien à dire. » En sortant du presbytère, nous nous trouvâmes *sous une pluie torrentielle* : hélas ! de gros nuages aussi chargeaient le firmament de mon âme. Papa ne savait comment me consoler. Il me promit de me conduire à Bayeux si je le désirais ; j'acceptai avec reconnaissance.

Bien des événements se passèrent avant qu'il nous fût possible d'accomplir ce voyage. A l'extérieur, ma vie paraissait la même : j'étudiais, et surtout je grandissais dans l'amour du bon Dieu. J'avais parfois des élans, de véritables transports...

Un soir, ne sachant comment dire à Jésus que je l'aimais et combien je désirais qu'il fût partout servi et glorifié, je pensai avec douleur qu'il ne monterait jamais des abîmes de l'enfer un seul

acte d'amour. Alors je m'écriai que, de bon cœur, je consentirais à me voir plongée dans ce lieu de tourments et de blasphèmes, pour qu'il y fût aimé éternellement. Cela ne pourrait le glorifier, puisqu'il ne désire que notre bonheur ; mais, quand on aime, on éprouve le besoin de dire mille folies. Si je parlais ainsi, ce n'était pas que le ciel n'excitât mon envie ; mais alors, mon ciel à moi n'était autre que *l'amour*, et je sentais, dans mon ardeur, que rien ne pourrait me détacher de l'objet divin qui m'avait ravie...

Vers cette époque, Notre-Seigneur me donna la consolation de voir de près des âmes d'enfants. Voici en quelle circonstance : pendant la maladie d'une pauvre mère de famille, je m'occupai beaucoup de ses deux petites filles dont l'aînée n'avait pas six ans. C'était un vrai plaisir pour moi de voir avec quelle candeur elles ajoutaient foi à tout ce que je leur disais. Il faut que le saint baptême dépose dans les âmes un germe bien profond des vertus théologales puisque, dès l'enfance, l'espoir des biens futurs suffit pour faire accepter des sacrifices. Lorsque je voulais voir mes deux petites filles bien conciliantes entre elles, au lieu de leur promettre des jouets et des bonbons, je leur parlais des récompenses éternelles que le petit Jésus donnera aux enfants sages. L'aînée, dont la raison commençait à se développer, me regardait avec une expression de vive joie, et me faisait mille questions charmantes sur le petit

Jésus et son beau ciel. Elle me promettait ensuite avec enthousiasme de toujours céder à sa sœur, ajoutant que, jamais de sa vie, elle n'oublierait les leçons de « la grande demoiselle » — c'est ainsi qu'elle m'appelait.



Thérèse instruisant les enfants.

Considérant ces âmes innocentes, je les comparaïs à une cire molle sur laquelle on peut graver toute empreinte ; celle du mal, hélas ! comme celle du bien ; et je compris la parole de Jésus : *Qu'il vaudrait mieux être jeté à la mer que de scandaliser un seul de ces petits enfants*¹. Ah ! que d'âmes arriveraient à une haute sainteté si, dès le principe, elles étaient bien dirigées !

Je le sais, Dieu n'a besoin de personne pour

¹ Matt., XVIII, 6.

accomplir son œuvre de sanctification ; mais, comme il permet à un habile jardinier d'élever des plantes rares et délicates, lui donnant à cet effet la science nécessaire, tout en se réservant le soin de féconder ; ainsi veut-il être aidé dans sa divine culture des âmes. Qu'arriverait-il si un horticulteur maladroit ne greffait pas bien ses arbres ? s'il ne savait pas reconnaître la nature de chacun et voulait faire éclore, par exemple, des roses sur un pêcher ?

Cela me fait souvenir qu'autrefois, parmi mes oiseaux, j'avais un serin qui chantait à ravir ; j'avais aussi un petit linot auquel je prodiguais des soins particuliers, l'ayant adopté à sa sortie du nid. Ce pauvre petit prisonnier, privé des leçons de musique de ses parents et n'entendant du matin au soir que les joyeuses roulades du serin, voulut l'imiter un beau jour. — Difficile entreprise pour un linot ! — C'était charmant de voir les efforts de ce pauvre petit, dont la douce voix eut bien du mal à s'accorder avec les notes vibrantes de son maître. Il y arriva cependant, à ma grande surprise, et son chant devint absolument le même que celui du serin.

O ma Mère, vous savez qui m'a appris à chanter dès l'enfance ! Vous savez quelles voix m'ont charmée ! Et maintenant j'espère un jour, malgré ma faiblesse, redire éternellement le cantique d'amour dont j'ai entendu bien des fois moduler ici-bas les notes harmonieuses.

Mais où en suis-je ? Ces réflexions m'ont entraînée trop loin... Je reprends vite le récit de ma vocation.

Le 31 octobre 1887, je partis pour Bayeux, seule avec mon père, le cœur rempli d'espérance, mais aussi bien émue à la pensée de me présenter à l'évêché. Pour la première fois de ma vie, je devais aller faire une visite sans être accompagnée de mes sœurs ; et cette visite était à un Evêque ! Moi qui n'avais jamais besoin de parler que pour répondre aux questions qui m'étaient adressées, je devais expliquer et développer les raisons qui me faisaient solliciter mon entrée au Carmel, afin de donner des preuves de la solidité de ma vocation.

Qu'il m'en a coûté pour surmonter à ce point ma timidité ! Oh ! c'est bien vrai que *jamais l'amour ne trouve d'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis*¹. C'était bien, en effet, le seul amour de Jésus qui pouvait me faire braver ces difficultés et celles qui suivirent ; car je devais acheter mon bonheur par de grandes épreuves. Aujourd'hui, sans doute, je trouve l'avoir payé bien peu cher, et je serais prête à supporter des peines mille fois plus amères pour l'acquérir si je ne l'avais pas encore.

Les cataractes du ciel semblaient ouvertes quand nous arrivâmes à l'évêché. M. l'abbé Révérony, Vicaire général, qui lui-même avait fixé la date du voyage, se montra très aimable, bien qu'un peu

¹ *Imit.*, I. III, c. v, 4.

étonné. Apercevant des larmes dans mes yeux, il me dit : « Ah ! je vois des diamants, il ne faut pas les montrer à Monseigneur ! »

Nous traversâmes alors de grands salons où je me faisais l'effet d'une petite fourmi et me demandais ce que j'allais oser dire ! Monseigneur se promenait en ce moment dans une galerie, avec deux prêtres ; je vis M. le Grand Vicaire échanger avec lui quelques mots, et revenir en sa compagnie dans l'appartement où nous attendions. Là, trois énormes fauteuils étaient placés devant la cheminée où pétillait un feu ardent.

En voyant entrer Monseigneur, mon père se mit à genoux près de moi pour recevoir sa bénédiction, puis Sa Grandeur nous fit asseoir. M. Révérony me présenta le fauteuil du milieu : je m'excusai poliment ; il insista, me disant de montrer si j'étais capable d'obéir. Aussitôt je m'exécutai sans la moindre réflexion, et j'eus la confusion de lui voir prendre une chaise, tandis que je me trouvais enfoncée dans un siège monumental où quatre comme moi auraient été à l'aise — plus à l'aise que moi, car j'étais loin d'y être ! — J'espérais que mon père allait parler ; mais il me dit d'expliquer le but de notre visite. Je le fis le plus éloquemment possible, tout en comprenant très bien qu'un simple mot du Supérieur m'eût plus servi que mes raisons. Hélas ! son opposition ne plaiddait guère en ma faveur.

Monseigneur me demanda s'il y avait longtemps que je désirais le Carmel.

« Oh ! oui, Monseigneur, bien longtemps !

— Voyons, reprit en riant M. Révérony, il ne peut toujours pas y avoir quinze ans de cela !

— C'est vrai, répondis-je, mais il n'y a pas beaucoup d'années à retrancher ; car j'ai désiré me donner au bon Dieu dès l'âge de trois ans. »

Monseigneur, croyant être agréable à mon père, essaya de me faire comprendre que je devais rester quelque temps encore près de lui. Quelles ne furent pas la surprise et l'édification de Sa Grandeur de voir alors papa prendre mon parti ! ajoutant, d'un air plein de bonté, que nous devions aller à Rome avec le pèlerinage diocésain et que je n'hésiterais pas à parler au Saint-Père, si je n'obtenais auparavant la permission sollicitée.

Cependant, un entretien avec le Supérieur fut exigé comme indispensable, avant de nous donner aucune décision. Je ne pouvais rien entendre qui me fit plus de peine ; car je connaissais son opinion formelle et bien arrêtée. Aussi, sans tenir compte de la recommandation de M. l'abbé Révérony, je fis plus que *montrer des diamants* à Monseigneur, *je lui en donnai*. Je vis bien qu'il était touché ; il me fit des caresses comme jamais, paraît-il, aucune enfant n'en avait reçu de lui.

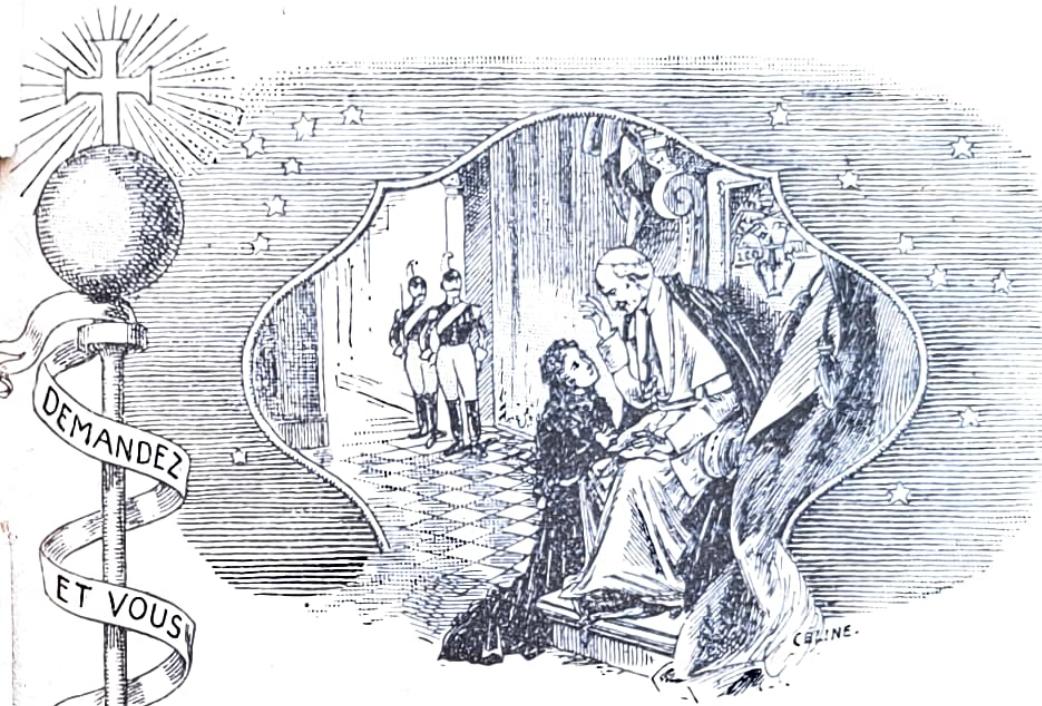
« Tout n'est pas perdu, ma chère petite, me dit-il ; mais je suis bien content que vous fassiez avec votre bon père le voyage de Rome : vous affermirez ainsi votre vocation. Au lieu de pleurer, vous devriez vous réjouir ! D'ailleurs, la semaine prochaine je vais aller à Lisieux ; je parlerai de

vous à M. le Supérieur, et, certainement, vous recevrez ma réponse en Italie. »

Sa Grandeur nous conduisit ensuite jusqu'au jardin ; mon père l'intéressa beaucoup en lui racontant que, ce matin même, afin de paraître plus âgée, je m'étais relevé les cheveux. Ceci ne fut pas perdu ! Aujourd'hui, je le sais, Monseigneur ne parle à personne de *sa petite fille*, sans raconter l'histoire des cheveux. — J'aurais préféré, je l'avoue, que cette révélation ne se fît point. — M. le Grand Vicaire nous accompagna jusqu'à la porte, disant que jamais chose pareille ne s'était vue : un père aussi empressé de donner son enfant à Dieu, que cette enfant de s'offrir elle-même.

Il fallut donc reprendre le chemin de Lisieux, sans aucune réponse favorable. Il me semblait que mon avenir était brisé pour toujours ; plus j'approchais du terme, plus je voyais mes affaires s'embrouiller. Cependant, je ne cessai point d'avoir au fond de l'âme une grande paix, parce que je ne cherchais que la volonté du Seigneur.





CHAPITRE VI

Voyage de Rome. — Audience de S. S. Léon XIII. — Réponse de Monseigneur l'Evêque de Bayeux. — Trois mois d'attente.

ROIS jours après le voyage de Bayeux, je devais en faire un beaucoup plus long : celui de la Ville éternelle. Ce dernier voyage m'a montré le néant de tout ce qui passe. Cependant j'ai vu de splendides monuments, j'ai con-

QUICONQUE DEMANDE
REÇOIT, ET L'ON OUVRE
À CELUI QUI FRAPPE.
LUC. XI. 9. 10.

templé toutes les merveilles de l'art et de la religion ; surtout, j'ai foulé la même terre que les saints Apôtres, la terre arrosée du sang des Martyrs, et mon âme s'est agrandie au contact des choses saintes.

Je suis bien heureuse d'être allée à Rome ; mais je comprends les personnes qui supposaient ce voyage entrepris par mon père dans le but de changer mes idées de vie religieuse. Il y avait certainement de quoi ébranler une vocation mal affermie.

Nous nous trouvâmes d'abord, ma sœur et moi, au milieu du grand monde qui composait presque exclusivement le pèlerinage. Ah ! bien loin de nous éblouir, tous ces titres de noblesse ne nous parurent qu'une vaine fumée. J'ai compris cette parole de l'Imitation : « *Ne poursuivez pas cette ombre que l'on appelle un grand nom* ¹. » J'ai compris que la vraie grandeur ne se trouve point dans le nom, mais dans l'âme.

Le Prophète nous dit que *le Seigneur donnera UN AUTRE NOM à ses élus* ² ; et nous lisons dans saint Jean : « *Le vainqueur recevra une pierre blanche, sur laquelle est écrit un NOM NOUVEAU que nul ne connaît, hors celui qui le reçoit* ³. » C'est donc au ciel que nous saurons nos titres de noblesse. Alors *chacun recevra de Dieu la louange qu'il mérite* ⁴, et celui qui, sur la terre, aura choisi d'être le plus

¹ *Imit.*, I. III, c. xxiv, 2. — ² Is., LXV, 15.

³ Apoc., II. 17. — ⁴ I Cor., IV, 5.

pauvre, le plus inconnu pour l'amour de Notre-Seigneur, celui-là sera le premier, le plus noble et le plus riche.

La seconde expérience que j'ai faite regarde les prêtres. Jusque-là, je ne pouvais comprendre le but principal de la réforme du Carmel ; prier pour les pécheurs me ravissait, mais prier pour les prêtres dont les âmes me semblaient plus pures que le cristal, cela me paraissait étonnant ! Ah ! j'ai compris ma vocation en Italie. Ce n'était pas aller chercher trop loin une aussi utile connaissance.

Pendant un mois, j'ai rencontré beaucoup de saints prêtres ; et j'ai vu que, si leur sublime dignité les élève au-dessus des Anges, ils n'en sont pas moins des hommes faibles et fragiles. Donc, si de saints prêtres, que Jésus appelle dans l'Évangile : *le sel de la terre*, montrent qu'ils ont besoin de prières, que faut-il penser de ceux qui sont tièdes ? Jésus n'a-t-il pas dit encore : « *Si le sel vient à s'affadir, avec quoi l'assaisonnera-t-on*¹ ? »

O ma Mère, qu'elle est belle notre vocation ! C'est à nous, c'est au Carmel de conserver le sel de la terre ! Nous offrons nos prières et nos sacrifices pour les apôtres du Seigneur ; nous devons être nous-mêmes leurs apôtres, tandis que, par leurs paroles et leurs exemples, ils évangélisent les âmes de nos frères. Quelle noble mission est la nôtre ! Mais je dois en rester là, je sens que, sur ce sujet, ma plume ne s'arrêterait jamais...

¹ Matt., v, 13.

Je vais, ma Mère chérie, vous raconter mon voyage avec quelques détails :

Le 4 novembre, à trois heures du matin, nous traversons la ville de Lisieux encore ensevelie dans les ombres de la nuit. Bien des impressions passèrent en mon âme : je me sentais aller vers l'inconnu, je savais que de grandes choses m'attendaient là-bas !

Arrivés à Paris, mon père nous en fit visiter toutes les merveilles ; pour moi, je n'en trouvai qu'une seule : *Notre-Dame des Victoires*. Ce que j'éprouvai dans son sanctuaire, je ne pourrais le dire. Les grâces qu'elle m'accorda ressemblaient à celles de ma première communion : j'étais remplie de paix et de bonheur... C'est là que ma Mère, la Vierge Marie, *me dit clairement que c'était bien elle qui m'avait souri et m'avait guérie...* Avec quelle ferveur je la suppliai de me garder toujours et de réaliser mon rêve, en me cachant à l'ombre de son manteau virginal ! Je lui demandai encore d'éloigner de moi toutes les occasions de péché.

Je n'ignorais pas que, pendant mon voyage, il se rencontrerait bien des choses capables de me troubler ; n'ayant aucune connaissance du mal, je craignais de le découvrir. Je n'avais pas expérimenté que *tout est pur pour les purs*¹, que l'âme simple et droite ne voit de mal à rien, puisque le mal n'existe que dans les coeurs impurs, et non dans les objets insensibles. Je priaï encore saint

¹ Tit., I, 15.

Joseph de veiller sur moi ; depuis mon enfance, ma dévotion pour lui se confondait avec mon amour pour la très sainte Vierge. Chaque jour, je récitaient la prière : « *O saint Joseph, père et protecteur des vierges.....* » Il me semblait donc être bien protégée et tout à fait à l'abri du danger.

Après notre consécration au Sacré-Cœur, dans la basilique de Montmartre, nous partîmes de Paris, le 7 novembre. Comme il s'agissait de mettre chaque compartiment de wagon sous le vocable d'un saint, il était convenu de décerner cet honneur à l'un des prêtres qui habitaient ce compartiment : soit en adoptant son patron ou celui de sa paroisse.

Et voici qu'en présence de tous les pèlerins, nous entendîmes appeler le nôtre : *Saint Martin*. Mon père, très sensible à cette délicatesse, alla remercier immédiatement Mgr Legoux, grand Vicaire de Coutances et directeur du pèlerinage. Depuis, plusieurs personnes ne l'appelaient pas autrement que *monsieur Saint Martin*.

M. l'abbé Révérony examinait soigneusement toutes mes actions ; je l'apercevais de loin qui m'observait. A table, lorsque je n'étais pas en face de lui, il trouvait moyen de se pencher pour me voir et m'entendre. Je pense qu'il dut être satisfait de son examen ; car, à la fin du voyage, il parut bien disposé en ma faveur. Je dis, *à la fin*, parce qu'à Rome il fut loin de me servir d'avocat, comme je le dirai bientôt. — Néanmoins, je ne voudrais pas faire croire qu'il voulût me tromper

en n'agissant plus d'après les bonnes intentions manifestées à Bayeux. Je suis persuadée, au contraire, qu'il resta toujours pour moi rempli de bienveillance ; s'il contraria mes désirs, ce fut uniquement pour m'éprouver.

Avant d'atteindre le but de notre pèlerinage, nous traversâmes la Suisse avec ses hautes montagnes dont le sommet neigeux se perd dans les nuages, ses cascades, ses vallées profondes remplies de fougères gigantesques et de bruyères roses.

Ma Mère bien-aimée, que ces beautés de la nature, répandues ainsi à profusion, ont fait de bien à mon âme ! Comme elles l'ont élevée vers Celui qui s'est plu à jeter de pareils chefs-d'œuvre sur une terre d'exil qui ne doit durer qu'un jour !

Parfois nous étions emportés jusqu'au sommet des montagnes : à nos pieds, des précipices dont le regard ne pouvait sonder la profondeur, semblaient vouloir nous engloutir. Plus loin, nous traversons un village charmant avec ses chalets et son gracieux clocher, au-dessus duquel se balançaient mollement de légers nuages. Ici, c'était un vaste lac aux flots calmes et purs, dont la teinte azurée se mêlait aux feux du couchant.

Comment dire mes impressions devant ce spectacle si poétique et si grandiose ? Je pressentais les merveilles du ciel... La vie religieuse m'apparaissait telle qu'elle est, avec ses assujettissements, ses petits sacrifices quotidiens accomplis dans l'ombre. Je comprenais combien alors il devient

facile de se replier sur soi-même, d'oublier le but sublime de sa vocation ; et je me disais : « Plus tard, à l'heure de l'épreuve, lorsque, prisonnière au Carmel, je ne pourrai voir qu'un petit coin du ciel, je me souviendrai d'aujourd'hui ; ce tableau me donnera du courage. Je ne ferai plus cas de mes petits intérêts en pensant à la grandeur, à la puissance de Dieu ; je l'aimerai uniquement et n'aurai pas le malheur de m'attacher à des pailles, maintenant que mon cœur entrevoit ce qu'il réserve à ceux qui l'aiment. »

Après avoir contemplé les œuvres de Dieu, je pus admirer aussi celles de ses créatures. La première ville d'Italie que nous visitâmes fut Milan. Sa cathédrale en marbre blanc, avec ses statues assez nombreuses pour former un peuple, devint pour nous l'objet d'une étude particulière.

Laissant les dames timides se cacher le visage dans leurs mains après avoir gravi les premiers degrés de l'édifice, nous suivîmes, Céline et moi, les pèlerins les plus hardis, et atteignîmes le dernier clocheton, ayant ensuite le plaisir de voir à nos pieds la ville de Milan tout entière, dont les habitants ressemblaient à de petites fourmis. Descendues de notre piédestal, nous commençâmes nos promenades en voiture qui devaient durer un mois, et me rassasier pour toujours du désir de rouler sans fatigue.

Le Campo Santo nous ravit. Ses statues de marbre blanc, qu'un ciseau de génie semble avoir

animées, sont semées sur le vaste champ des morts, avec une sorte de négligence qui ne manque point de charme. On serait presque tenté de consoler les personnages allégoriques qui vous entourent. Leur expression est si vraie de douleur calme et chrétienne ! Et quels chefs-d'œuvre ! Ici, c'est un enfant qui jette des fleurs sur la tombe de son père ; on oublie la pesanteur du marbre : les pétales délicats semblent glisser entre ses doigts. Ailleurs, le voile léger des veuves et les rubans dont sont ornés les cheveux des jeunes filles paraissent flotter au gré du vent.

Nous ne trouvions pas de paroles pour exprimer notre admiration ; lorsqu'un vieux monsieur *français* qui nous suivait partout, regrettant sans doute de ne pouvoir partager nos sentiments, dit avec mauvaise humeur : « Ah ! que les Français sont donc enthousiastes ! » Je crois que ce pauvre monsieur aurait mieux fait de rester chez lui. Loin d'être heureux de son voyage, toujours des plaintes sortaient de sa bouche : il était mécontent des villes, des hôtels, des personnes, de tout.

Souvent, mon père qui se trouvait bien n'importe où, — étant d'un caractère diamétralement opposé à celui de son désobligant voisin — essayait de le réjouir, lui offrait sa place en voiture et ailleurs, lui montrait, avec sa grandeur d'âme habituelle, le bon côté des choses ; rien ne le déridait ! Que nous avons vu de personnages différents ! Quelle intéressante étude que celle du monde, quand on est à la veille de le quitter !

A Venise, la scène changea complètement. Au lieu du tumulte des grandes cités, on n'entend, au milieu du silence, que les cris des gondoliers et le murmure de l'onde agitée par les rames. Cette ville a bien ses charmes, mais elle est triste. Le palais des doges avec toutes ses splendeurs est triste lui-même. Depuis longtemps, l'écho de ses voûtes sonores ne répète plus la voix des gouverneurs, prononçant des arrêts de vie ou de mort dans les salles que nous avons traversées. Ils ont cessé de souffrir les malheureux condamnés, enterrés vivants dans les oubliettes obscures.

En visitant ces affreuses prisons, je me croyais au temps des martyrs. Cet asile ténébreux, je l'aurais choisi avec joie pour demeure, s'il se fût agi de confesser ma foi ; mais bientôt la voix du guide me tira de ma rêverie, et je passai sur *le pont des soupirs*, ainsi appelé à cause des soupirs de soulagement des pauvres prisonniers en se voyant délivrés de l'horreur des souterrains auxquels ils préféraient la mort.

Après avoir dit adieu à Venise, nous vénérâmes à Padoue la langue de saint Antoine ; puis, à Bologne, le corps de sainte Catherine, dont le visage conserve l'empreinte du baiser de l'Enfant Jésus.

Je me vis avec bonheur sur la route de Lorette. Que la sainte Vierge a bien choisi cet endroit pour y déposer sa Maison bénie ! Là, tout est pauvre, simple et primitif : les femmes ont conservé le

gracieux costume italien, et n'ont pas, comme celles des autres villes, adopté la mode de Paris. Enfin, Lorette m'a charmée.

| Que dirai-je de la sainte Maison ? Mon émotion fut bien profonde en me trouvant sous le même toit que la sainte Famille, en contemplant les murs sur lesquels Notre-Seigneur avait fixé ses yeux divins, en foulant la terre que saint Joseph avait arrosée de ses sueurs, où Marie avait porté Jésus dans ses bras, après l'avoir porté dans son sein virginal. J'ai vu la petite chambre de l'Annonciation. J'ai déposé mon chapelet dans l'écuelle de l'Enfant Jésus. Que ces souvenirs sont ravissants !

Mais notre plus grande consolation fut de recevoir Jésus *dans sa maison* et de devenir ainsi son temple vivant, au lieu même qu'il avait honoré de sa divine présence. Suivant l'usage romain, la Sainte Eucharistie ne se conserve dans chaque église que sur un autel ; et, là seulement, les prêtres la distribuent aux fidèles. A Lorette, cet autel se trouve dans la basilique où la sainte Maison est renfermée, comme un diamant précieux en un écrin de marbre blanc. Cela ne fit pas notre affaire. C'était dans le *diamant*, et non dans l'écrin, que nous voulions recevoir le Pain des Anges. Mon père, avec sa douceur ordinaire, suivit les pèlerins, tandis que ses filles moins soumises se dirigeaient vers la *santa Casa*.

Par un privilège spécial, un prêtre se disposait à y célébrer sa messe ; nous lui confîmes notre désir. Immédiatement, ce prêtre dévoué demanda

deux petites hosties qu'il plaça sur sa patène, et vous devinez, ma Mère, le bonheur ineffable de cette communion ! Les paroles sont impuissantes à le traduire. Que sera-ce donc quand nous communierons éternellement dans la demeure du Roi des cieux ? Alors nous ne verrons plus finir notre joie, il n'y aura plus pour l'assombrir la tristesse du départ, il ne sera pas nécessaire de gratter furtivement, comme nous l'avons fait, les murs sanctifiés par la présence divine ; puisque sa maison sera la nôtre pendant tous les siècles.

Il ne veut pas nous donner celle de la terre, il se contente de nous la montrer pour nous faire aimer la pauvreté et la vie cachée ; celle qu'il nous réserve est son palais de gloire, où nous ne le verrons plus voilé sous l'apparence d'un enfant ou d'un peu de pain, mais tel qu'il est dans l'éclat de sa splendeur infinie !

Maintenant, c'est de Rome que je vais parler : de Rome, où je croyais rencontrer la consolation ; où, hélas ! je trouvai la croix ! A notre arrivée, il faisait nuit ; et, m'étant endormie dans le wagon, je fus réveillée au cri des employés de la gare, répété avec enthousiasme par les pèlerins : *Roma ! Roma !* Ce n'était pas un rêve, j'étais à Rome !

Notre première journée, peut-être la plus délicieuse, se passa hors les murs. Là, tous les monuments ont conservé leur antique cachet ; tandis qu'au centre de Rome, devant les hôtels et les magasins, on pourrait se croire à Paris.

Cette promenade dans les campagnes romaines m'a laissé un souvenir particulièrement embaumé. Comment pourrais-je traduire l'impression qui me fit tressaillir devant le Colysée ? Je la voyais donc enfin cette arène, où tant de martyrs avaient versé leur sang pour Jésus ! Déjà je m'apprêtais à baisser la terre sanctifiée par leurs combats glorieux. Mais quelle déception ! Le sol ayant été exhaussé, la véritable arène est ensevelie à huit mètres environ de profondeur. Par suite des fouilles, le centre n'est qu'un amas de décombres ; une barrière infranchissable en défend l'entrée. D'ailleurs, personne n'ose pénétrer au sein de ces ruines dangereuses.

Fallait-il être venue à Rome sans descendre au Colysée ? — Non, c'était impossible ! Je n'écoutais plus déjà les explications du guide ; une seule pensée m'occupait : descendre dans l'arène !

Il est dit dans le saint Evangile, que Madeleine restant toujours auprès du Tombeau, et se baissant à plusieurs reprises pour regarder à l'intérieur, finit par voir deux anges. Comme elle, continuant de me baisser, je vis, non pas deux anges, mais ce que je cherchais ; et, poussant un cri de joie, je dis à ma sœur : « Viens ! suis-moi, nous allons pouvoir passer ! » Aussitôt nous nous élançons, escaladant les ruines qui croulaient sous nos pas ; tandis que mon père, étonné de notre audace, nous appelait de loin. Mais nous n'entendions plus rien.

De même que les guerriers sentent leur courage

augmenter au milieu du péril, ainsi notre joie grandissait en proportion de notre fatigue et du danger que nous affrontions pour atteindre le but de nos désirs.

Céline, plus prévoyante que moi, avait écouté le guide. Se rappelant qu'il venait de signaler un certain petit pavé croisé, comme étant l'endroit où combattaient les martyrs, elle se mit à le chercher. L'ayant trouvé bientôt, et nous étant agenouillées sur cette terre bénie, nos âmes se confondirent en une même prière..... Mon cœur battait bien fort lorsque j'approchai mes lèvres de la poussière empourprée du sang des premiers chrétiens. Je demandai la grâce d'être aussi martyre pour Jésus, et je sentis au fond de mon âme que j'étais exaucée.

Tout ceci dura très peu de temps. Après avoir ramassé quelques pierres, nous nous dirigeâmes vers les murs pour recommencer notre périlleuse entreprise. Mon père nous voyant si heureuses ne put nous gronder ; je m'aperçus même qu'il était fier de notre courage.

Après le Colysée, nous visitâmes les Catacombes. Là, Céline et Thérèse trouvèrent le moyen de se coucher ensemble jusqu'au fond de l'ancien tombeau de sainte Cécile, et prirent de la terre sanctifiée par ses reliques bénies.

Avant ce voyage, je n'avais pour cette sainte aucune dévotion particulière ; mais en visitant sa maison, le lieu de son martyre, en l'entendant proclamer « reine de l'harmonie », à cause du chant

virginal qu'elle fit entendre au fond de son cœur à son Epoux céleste, je sentis pour elle plus que de la dévotion : une véritable tendresse d'amie. Elle devint ma sainte de prédilection, ma confidente intime. Ce qui surtout me ravissait en elle, c'était son abandon, sa confiance illimitée, qui l'ont rendue capable de *virginiser* des âmes n'ayant jamais désiré que les joies de la vie présente. Sainte Cécile est semblable à l'épouse des Cantiques. En elle, je vois *un chœur dans un camp d'armée*¹. Sa vie n'a été qu'un chant mélodieux au milieu même des plus grandes épreuves ; et cela ne m'étonne pas, puisque *l'Evangile sacré reposait sur son cœur*², et que dans son cœur reposait l'Epoux des vierges.

La visite à l'église Sainte-Agnès me fut aussi bien douce. Là, je retrouvais une amie d'enfance. J'essayai, mais sans succès, d'obtenir une de ses reliques afin de la rapporter à ma petite mère Agnès de Jésus. Les hommes me refusant, le bon Dieu se mit de la partie : une petite pierre de marbre rouge, se détachant d'une riche mosaïque dont l'origine remonte au temps de la douce martyre, vint tomber à mes pieds. N'était-ce pas charmant ? Sainte Agnès me donnait elle-même un souvenir de sa maison !

Six jours se passèrent à contempler les principales merveilles de Rome ; et le septième, je vis la plus grande de toutes : LÉON XIII. Ce jour,

¹ Cant., VII, 1. — ² Office de sainte Cécile.

je le désirais et le redoutais à la fois, de lui dépendait ma vocation ; car je n'avais reçu aucune réponse de Monseigneur, et la permission du Saint-Père devenait mon unique planche de salut. Mais, pour obtenir cette permission, il fallait la demander ! Il fallait, devant plusieurs cardinaux, archevêques et évêques, *osier parler au Pape !* Cette seule pensée me faisait trembler.

Ce fut le dimanche matin, 20 novembre, que nous entrâmes au Vatican dans la chapelle du Souverain Pontife. A huit heures nous assistions à sa messe ; et, pendant le saint Sacrifice, il nous montra par son ardente piété, digne du Vicaire de Jésus-Christ, qu'il était véritablement le *saint Père*.

L'Evangile de ce jour contenait ces ravissantes paroles : « *Ne craignez rien, petit troupeau ; car il a plu à mon Père de vous donner son royaume*¹. » Et mon cœur s'abandonnait à la confiance la plus vive. Non, je ne craignais pas, j'espérais que le royaume du Carmel m'appartiendrait bientôt. Je ne pensais pas alors à ces autres paroles de Jésus : « *Je vous prépare mon royaume comme mon Père me l'a préparé*². » — C'est-à-dire, je vous réserve des croix et des épreuves ; ainsi vous deviendrez digne de posséder mon royaume. — « *Il a été nécessaire que le Christ souffrît avant d'entrer dans sa gloire*³. Si vous désirez prendre place à ses côtés, buvez le calice qu'il a bu lui-même⁴. »

¹ Lucæ, XII, 32. — ² Lucæ, XXII, 29.

³ Lucæ, XXIV, 26. — ⁴ Matt., XX, 22.

Après la messe d'action de grâces qui suivit celle de Sa Sainteté, l'audience commença.

Léon XIII était assis sur un fauteuil élevé, vêtu simplement d'une soutane blanche et d'un camail de même couleur. Près de lui se tenaient des prélats et autres grands dignitaires ecclésiastiques. Suivant le cérémonial, chaque pèlerin s'agenouillait à son tour, baisait d'abord le pied, puis la main de l'auguste Pontife, et recevait sa bénédiction ; ensuite deux gardes-nobles le touchant du doigt, lui indiquaient par là de se lever pour passer dans une autre salle et donner sa place au suivant.

Personne ne disait mot ; mais j'étais bien résolue à parler quand, tout à coup, M. l'abbé Révérony, qui se tenait à la droite de Sa Sainteté, nous fit avertir bien haut *qu'il défendait absolument de parler au Saint-Père*. Je me tournai vers Céline, l'interrogeant du regard ; mon cœur battait à se rompre... — « *Parle !* » me dit-elle.

Un instant après, j'étais aux genoux du Pape. Ayant baisé sa mule, il me présenta la main. Alors, levant vers lui mes yeux baignés de larmes, je le suppliai en ces termes :

« Très Saint-Père, j'ai une grande grâce à vous demander ! »

Aussitôt, baissant la tête jusqu'à moi, son visage toucha presque le mien ; on eût dit que ses yeux noirs et profonds voulaient me pénétrer jusqu'à l'intime de l'âme.

« Très Saint-Père, répétaï-je, en l'honneur de

votre Jubilé, *permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans !* »

M. le grand Vicaire de Bayeux, étonné et mécontent, reprit bientôt :

« Très Saint-Père, c'est une enfant qui désire la vie du Carmel ; mais les supérieurs examinent la question en ce moment.

— *Eh bien, mon enfant, me dit Sa Sainteté, faites ce que les supérieurs décideront.* »

Joignant alors les mains et les appuyant sur ses genoux, je tentai un dernier effort :

« — O Très Saint-Père, si vous disiez *oui*, tout le monde voudrait bien ! »

Il me regarda fixement, et prononça ces mots en appuyant sur chaque syllabe d'un ton pénétrant :

« — *Allons... Allons... vous entrerez si le bon Dieu le veut.* »

J'allais parler encore, quand deux gardes-nobles m'invitèrent à me lever. Voyant que cela ne suffisait pas, ils me prirent par les bras et M. Révérony leur aida à me soulever, car je restais encore les mains jointes appuyées sur les genoux du Pape. Au moment où j'étais ainsi enlevée, le bon Saint-Père posa doucement sa main sur mes lèvres, puis, la levant pour me bénir, il me suivit longtemps des yeux.

Mon père eut bien de la peine en me trouvant tout en pleurs au sortir de l'audience : ayant passé avant moi, il ne savait rien de ma démarche. Pour lui, M. le grand Vicaire s'était montré on ne

peut plus aimable, le présentant à Léon XIII comme le père de deux carmélites. Le Souverain Pontife, en signe de particulière bienveillance, avait posé sa main sur sa tête vénérable, semblant ainsi le marquer d'un sceau mystérieux au nom du Christ lui-même.

Ah ! maintenant qu'il est au ciel, ce père de *quatre* carmélites, ce n'est plus la main du représentant de Jésus qui repose sur son front, lui prophétisant le martyre, c'est la main de l'Epoux des vierges, du Roi des cieux ; et plus jamais cette main divine ne se retirera du front qu'elle a glorifié.

Mon épreuve était grande ; mais, ayant fait absolument tout ce qui dépendait de moi pour répondre à l'appel du bon Dieu, je dois avouer que, malgré mes larmes, je ressentais au fond du cœur une grande paix. Toutefois cette paix résidait dans l'intime, et l'amertume remplissait mon âme jusqu'aux bords... Et Jésus se taisait... Il semblait absent, rien ne me révélait sa présence.

Ce jour-là encore, *le soleil n'osa pas briller* ; et le beau ciel bleu d'Italie, chargé de nuages sombres, ne cessa de pleurer avec moi. Ah ! c'était fini ! Mon voyage n'avait plus aucun charme à mes yeux, puisque le but venait d'en être manqué. Cependant les dernières paroles du Saint-Père auraient dû me consoler comme une véritable prophétie. En effet, malgré tous les obstacles, *ce que le bon Dieu a voulu s'est accompli* ; il n'a pas permis aux créatures de faire ce qu'elles voulaient, mais sa volonté à lui.

Depuis quelque temps, je m'étais offerte à l'Enfant Jésus pour être *son petit jouet*. Je lui avais dit de ne pas se servir de moi comme d'un jouet de prix que les enfants se contentent de regarder sans oser y toucher ; mais comme d'une petite balle de nulle valeur, qu'il pouvait jeter à terre, pousser du pied, *percer*, laisser dans un coin, ou bien presser sur son cœur si cela lui faisait plaisir. En un mot, *je voulais amuser le petit Jésus et me livrer à ses caprices enfantins.*

Il venait d'exaucer ma prière ! A Rome, Jésus *perça* son petit jouet... *il voulait voir sans doute ce qu'il y avait dedans...* et puis, content de sa découverte, il laissa tomber sa petite balle et s'endormit. Que fit-il pendant son doux sommeil, et que devint la balle abandonnée ? — Jésus rêva qu'il s'amusait encore ; qu'il la prenait, la laissait tour à tour ; qu'il l'envoyait bien loin rouler et finalement la pressait sur son Cœur, sans plus jamais permettre qu'elle s'éloignât de sa petite main.

Vous comprenez, ma Mère, la tristesse de la petite balle en se voyant par terre ! Cependant elle ne cessait d'espérer contre toute espérance.

Quelques jours après le 20 novembre, mon père étant allé rendre visite au vénéré Frère Siméon, — directeur et fondateur du Collège Saint-Joseph — rencontra dans l'établissement M. l'abbé Révérony, et lui reprocha aimablement de ne m'avoir pas aidée dans ma difficile entreprise ; puis il raconta

l'histoire au Cher Frère Siméon. Le bon vieillard écouta ce récit avec beaucoup d'intérêt, en prit même des notes et dit avec émotion : « On ne voit pas cela en Italie ! »

Au lendemain de la mémorable journée de l'audience, il nous fallut partir pour Naples et Pompéi. Le Vésuve, en notre honneur, fit entendre de nombreux coups de canon, laissant échapper de son cratère une épaisse colonne de fumée. Ses traces sur Pompéi sont effrayantes ! Elles montrent la puissance de Dieu *qui regarde la terre et la fait trembler, qui touche les montagnes et les réduit en cendres*¹. J'aurais désiré me promener seule au milieu des ruines, méditant sur la fragilité des choses humaines ; mais il ne fallut pas songer à cette solitude.

A Naples, nous fîmes une magnifique promenade au monastère de San Martino, situé sur une haute colline dominant la ville entière. Mais, au retour, nos chevaux prirent le mors aux dents, et je n'attribue qu'à la protection de nos anges gardiens d'être arrivés sains et saufs à notre splendide hôtel. Ce mot *splendide* n'est pas de trop ; pendant tout le cours de notre voyage, nous sommes descendus dans des hôtels princiers. Jamais je n'avais été entourée de tant de luxe. C'est bien le cas de le dire : la richesse ne fait pas le bonheur. Je me serais trouvée plus heureuse mille fois sous un toit de chaume, avec l'espérance du Carmel, qu'au-

¹ Ps. cIII, 33.

près des lambris dorés, des escaliers de marbre, des tapis de soie, avec l'amertume dans le cœur.

Ah ! je l'ai bien senti, la joie ne se trouve pas dans les objets qui nous entourent, elle réside au plus intime de l'âme. On peut aussi bien la posséder au fond d'une obscure prison que dans un palais royal. Ainsi je suis plus heureuse au Carmel, même au milieu des épreuves intérieures et extérieures, que dans le monde où rien ne me manquait, surtout les douceurs du foyer paternel.

Bien que mon âme fût plongée dans la tristesse, au dehors j'étais la même ; car je croyais cachée ma demande au Saint-Père. Bientôt je pus me convaincre du contraire. Restée seule un jour dans le wagon avec ma sœur, tandis que les pèlerins descendaient au buffet, je vis Mgr Legoux se présenter à la portière. Après m'avoir bien regardée, il me dit en souriant : « Eh bien, comment va notre petite carmélite ? » Je compris alors que tout le pèlerinage connaissait mon secret.; d'ailleurs je m'en aperçus à certains regards sympathiques, mais heureusement personne ne m'en parla.

A Assise il m'arriva une petite aventure. Après avoir visité les lieux embaumés par les vertus de saint François et de sainte Claire, j'égarai dans le monastère la boucle de ma ceinture. Le temps de la chercher et de l'ajuster au ruban me fit perdre l'heure du départ. Lorsque je me présentai à la porte, toutes les voitures avaient disparu, à l'exception d'une seule : celle de M. le grand Vicaire de Bayeux ! Fallait-il courir après les voi-

tures que je ne voyais plus, m'exposer à manquer le train, ou demander une place dans la calèche de M. Révérony ? Je me décidai à ce parti le plus sage.

Essayant de paraître très peu embarrassée, malgré mon extrême embarras, je lui exposai ma situation critique et le mis dans l'embarras lui-même ; car sa voiture était absolument au complet. Mais un de ces messieurs se hâta de descendre et, me faisant monter à sa place, alla s'asseoir modestement près du cocher. Je ressemblais à un écureuil pris dans un piège ! J'étais loin de me sentir à l'aise, entourée de tous ces grands personnages, juste vis-à-vis *du plus redoutable* ! Il fut cependant très aimable pour moi, interrompant de temps à autre la conversation pour me parler du Carmel, et me promettant de faire tout ce qui dépendrait de lui pour réaliser mon désir d'entrer à quinze ans.

Cette rencontre mit du baume sur ma plaie, sans toutefois m'empêcher de souffrir. J'avais perdu confiance en la créature, et ne pouvais plus m'appuyer que sur Dieu seul.

Cependant ma tristesse ne m'empêcha pas de prendre un vif intérêt aux saints lieux que nous visitions. A Florence, je fus heureuse de contempler sainte Madeleine de Pazzi au milieu du chœur des Carmélites. Tous les pèlerins voulaient faire toucher leurs chapelets au tombeau de la sainte ; mais ma main se trouva seule assez petite pour passer dans les trous de la grille. Ainsi je me vis chargée de ce noble office qui dura longtemps et me rendit bien fière.

Ce n'était pas la première fois que j'obtenais des priviléges. A Rome, dans l'église Sainte-Croix de Jérusalem, nous vénérâmes plusieurs fragments de la vraie Croix, deux épines et l'un des clous sacrés. Afin de les considérer à mon aise, je fis en sorte de rester la dernière ; et comme le religieux chargé de ces précieux trésors s'apprêtait à les remettre sur l'autel, je lui demandai si je pouvais y toucher. Il me répondit affirmativement, paraissant douter que je réussisse ; je passai alors mon petit doigt dans une ouverture du reliquaire, et pus toucher ainsi au clou précieux qui fut baigné du sang de Jésus. On le voit, j'agissais avec lui comme une enfant qui se croit tout permis et regarde les trésors de son père comme les siens.

Après avoir passé par Pise et Gênes, nous revîmes en France sur un parcours des plus splendides. Tantôt nous longions la mer ; et, par suite d'une tempête, le chemin de fer, un jour, s'en trouva si près, que les vagues semblaient arriver jusqu'à nous. Plus loin, nous travisions des plaines couvertes d'orangers, d'oliviers, de palmiers gracieux. Le soir, les nombreux ports de mer s'éclairaient de lumières éclatantes, tandis qu'au firmament d'azur scintillaient les premières étoiles. Ce féerique tableau, c'était sans regret que je le voyais s'évanouir ; mon cœur aspirait à d'autres merveilles !

Cependant, mon père me proposait encore un voyage à Jérusalem ; mais, malgré l'attrait naturel qui me portait à visiter les lieux sanctifiés par le

passage de Notre-Seigneur, j'étais lasse des pèlerinages de la terre, je ne désirais plus que les beautés du ciel ; et, pour les donner aux âmes, je voulais au plus tôt devenir prisonnière.

Hélas ! avant de voir s'ouvrir les portes de ma prison bénie, je le sentais, il me fallait encore lutter et souffrir ; toutefois ma confiance ne diminuait pas, et j'espérais entrer le 25 décembre, jour de Noël.

A peine de retour à Lisieux, notre première visite fut pour le Carmel. Quelle entrevue ! Vous vous en souvenez, ma Mère ! Je m'abandonnai complètement à vous, ayant de mon côté épuisé toutes les ressources. Vous me dîtes d'écrire à Monseigneur et de lui rappeler sa promesse : j'obéis aussitôt. La lettre jetée à la poste, je croyais recevoir sans aucun retard la permission de m'en-voler. Chaque jour, hélas ! nouvelle déception ! La belle fête de Noël arriva, et Jésus dormait encore. Il laissa par terre sa petite balle sans même jeter sur elle un regard !

Cette épreuve fut bien grande ; mais Celui dont le Cœur veille toujours m'enseigna que, pour une âme dont la foi égale seulement un petit grain^{de} sénevé, il accorde des miracles, dans le but d'affermir cette foi si petite ; mais que, pour ses intimes, pour sa Mère, il ne fit pas de miracles avant d'avoir éprouvé leur foi. Ne laissa-t-il pas mourir Lazare, bien que Marthe et Marie lui eussent envoyé dire qu'il était malade ? Aux noces de Cana, la sainte

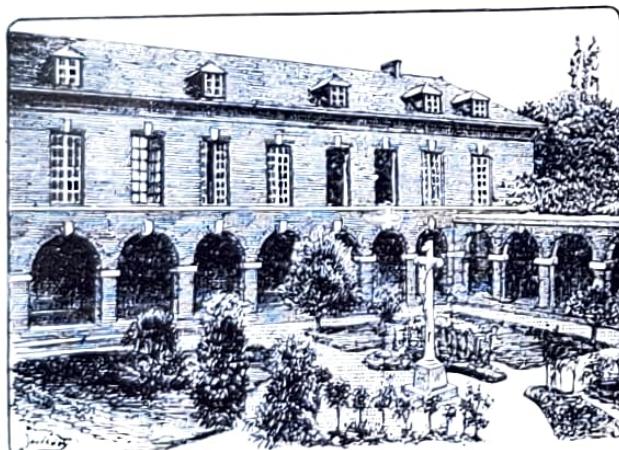
Vierge ayant demandé à Jésus de secourir le maître de la maison, ne lui répondit-il pas que son heure n'était point venue ? Mais après l'épreuve, quelle récompense ! L'eau se change en vin, Lazare ressuscite... Ainsi le Bien-Aimé agit-il avec sa petite Thérèse : après l'avoir longtemps éprouvée, il combla tous ses désirs.

Pour mes étrennes du 1^{er} janvier 1888, Jésus me fit encore présent de sa croix. Vous me dîtes, ma Mère vénérée, que vous aviez en main la réponse de Monseigneur depuis le 28 décembre. *fête des saints Innocents*; que cette réponse autorisait mon entrée immédiate, cependant que vous étiez décidée à ne m'ouvrir qu'après le carême ! Je ne pus retenir mes larmes à la pensée d'un si long délai. Cette épreuve eut pour moi un caractère tout spécial : je voyais mes liens rompus du côté du monde, et maintenant l'Arche sainte à son tour refusait de recueillir la pauvre petite colombe !

Comment se passèrent ces trois mois, si riches pour mon âme en souffrances, mais plus encore en grâces de toutes sortes ? D'abord il me vint à l'esprit de ne pas me gêner, de mener une vie moins réglée que d'habitude ; puis le bon Dieu me fit comprendre le bienfait du temps qui m'était offert, et je résolus de me livrer plus que jamais à une vie sérieuse et mortifiée.

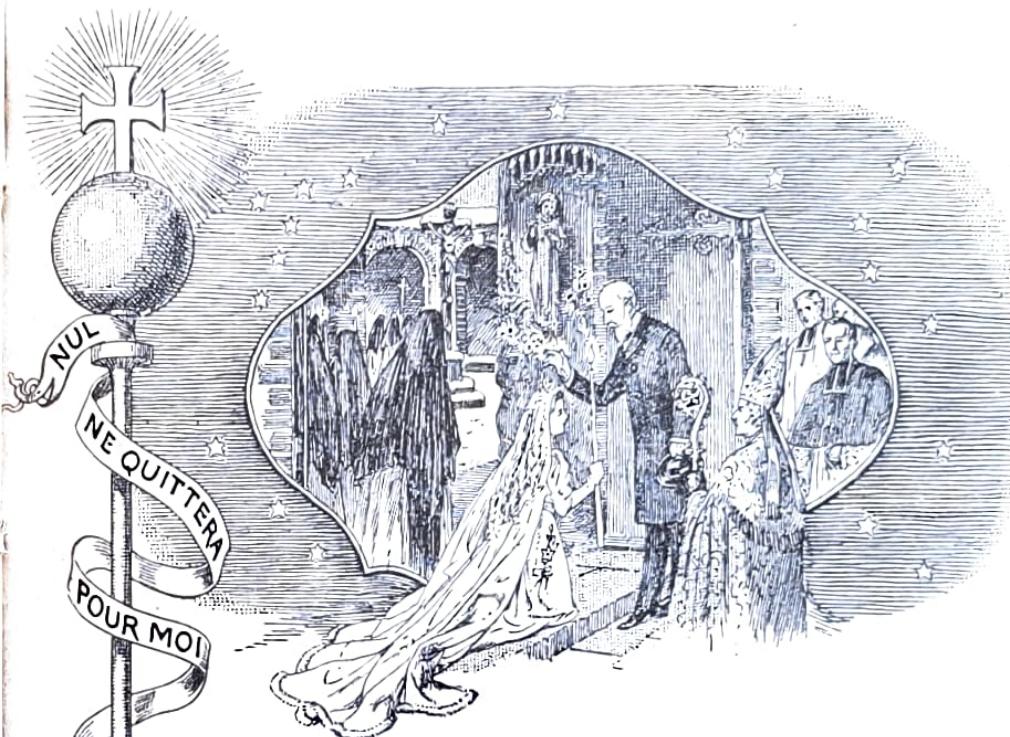
Lorsque je dis mortifiée, je n'entends pas les pénitences des saints. Loin de ressembler aux belles âmes qui, dès leur enfance, pratiquent toute

espèce de macérations, je faisais uniquement consister les miennes à briser ma volonté, à retenir une parole de réplique, à rendre de petits services autour de moi sans les faire valoir, et mille autres choses de ce genre. Par la pratique de ces riens, je me préparais à devenir la fiancée de Jésus, et je ne puis dire combien cette attente me fit grandir dans l'abandon, l'humilité et les autres vertus.



Le Préau du Carmel de Lisieux.
(Un côté du Monastère.)

La fenêtre marquée d'une croix est celle de la cellule que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus habita pendant les dernières années de sa vie. A gauche la salle du Chapitre.



CHAPITRE VII

Entrée de Thérèse dans l'Arche bénie. — Premières épreuves. — Les fiançailles divines. — De la neige. — Une grande douleur.

Le lundi, 9 avril 1888, fut choisi pour mon entrée. — C'était le jour où l'on célébrait au Carmel la fête de l'Annonciation, remise à cause du Carême. — La veille, nous nous trouvions tous réunis autour de cette table de famille

LE CENTUPLE EN CE TEMPS PRÉSENT
ET DANS LE SIÈCLE À VENIR LA VIE ÉTERNELLE
MARC.X.XX
J. J. J.

où je devais m'asseoir une dernière fois. Que ces adieux sont déchirants ! Alors que l'on voudrait se voir oublié, les paroles les plus tendres s'échappent de toutes les lèvres, comme pour faire sentir davantage le sacrifice de la séparation.

Le matin, après avoir jeté un dernier regard sur les Buissonnets, ce nid gracieux de mon enfance, je partis pour le Carmel. J'assistai à la sainte Messe, entourée comme la veille de mes parents chérirs. Au moment de la communion, quand Jésus fut descendu dans leur cœur, je n'entendis que des sanglots. Pour moi, je ne versai pas de larmes ; mais en marchant la première pour me rendre à la porte de clôture, mon cœur battait si violement que je me demandais si je n'allais pas mourir. Ah ! quel instant ! quelle agonie ! Il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre.

J'embrassai tous les miens et je me mis à genoux devant mon père pour recevoir sa bénédiction. Il s'agenouilla lui-même et me bénit en pleurant. C'était un spectacle qui dut faire sourire les anges que celui de ce vieillard présentant au Seigneur son enfant, encore au printemps de la vie. Enfin, les portes du Carmel se fermèrent sur moi... Je tombai dans vos bras, ma Mère bien-aimée ; et là, je reçus les embrassements d'une nouvelle famille dont on ne soupçonne pas dans le monde le dévouement et la tendresse.

Mes désirs étaient donc enfin réalisés ; mon âme ressentait une paix si douce et si profonde qu'il me serait impossible de l'exprimer. Et, depuis

huit ans et demi, cette paix intime est restée mon partage ; elle ne m'a pas abandonnée, même au milieu des plus grandes épreuves.

Tout dans le monastère me parut ravissant ; je me croyais transportée dans un désert ; notre petite cellule surtout me charmait. Cependant, je le répète, mon bonheur était calme, le plus léger zéphyr ne faisait pas onduler les eaux tranquilles sur lesquelles voguait ma petite nacelle. Aucun nuage n'obscurcissait mon ciel d'azur. Ah ! je me trouvais pleinement récompensée de toutes mes épreuves ! Avec quelle joie profonde je répétais : « Maintenant je suis ici pour toujours ! »

Ce bonheur n'était pas éphémère, il ne devait pas s'envoler avec les illusions des premiers jours. Les illusions ! le bon Dieu m'en a préservée dans sa miséricorde. J'ai trouvé la vie religieuse telle que je me l'étais figurée, aucun sacrifice ne m'étonna ; et pourtant, vous le savez, ma Mère, mes premiers pas ont rencontré plus d'épines que de roses.

D'abord je n'avais pour mon âme que le pain quotidien d'une sécheresse amère. Puis le Seigneur permit, ma Mère vénérée, que, même à votre insu, je fusse traitée par vous très sévèrement. Je ne pouvais vous rencontrer sans recevoir quelque reproche. Une fois, je me rappelle qu'ayant laissé dans le cloître une toile d'araignée, vous me dîtes devant toute la communauté : « On voit bien que nos cloîtres sont balayés par une enfant de quinze ans ! c'est une pitié ! Allez donc ôter cette toile d'araignée, et devenez plus soigneuse à l'avenir. »

Dans les rares directions où je restais près de vous pendant une heure, j'étais encore grondée presque tout le temps ; et ce qui me faisait le plus de peine, c'était de ne pas comprendre la manière de me corriger de mes défauts : par exemple, de ma lenteur, de mon peu de dévouement dans les offices ; défauts que vous me signaliez, ma Mère, dans votre sollicitude et votre bonté pour moi.

Un jour, je me dis que sans doute vous désiriez me voir employer au travail les heures de temps libre, ordinairement consacrées à la prière, et je fis marcher ma petite aiguille sans lever les yeux ; mais, comme je voulais être fidèle et n'agir que sous le regard de Jésus, personne n'en eut jamais connaissance.

Pendant ce temps de mon postulat, notre Maîtresse m'envoyait le soir, à quatre heures et demie, arracher de l'herbe dans le jardin : cela me coûtait beaucoup ; d'autant plus, ma Mère, que j'étais presque sûre de vous rencontrer en chemin. Vous dîtes en l'une de ces circonstances : « Mais enfin, cette enfant ne fait absolument rien ! Qu'est-ce donc qu'une novice qu'il faut envoyer tous les jours à la promenade ? » Et pour toutes choses, vous agissiez ainsi à mon égard.

O ma Mère bien-aimée, que je vous remercie de m'avoir donné une éducation si forte et si précieuse ! Quelle grâce inappréciable ! Que serais-je devenue si, comme le croyaient les personnes du monde, j'avais été *le joujou* de la communauté ? Peut-être, au lieu de voir Notre-Seigneur en mes

supérieures, n'aurais-je considéré que la créature, et mon cœur si bien gardé dans le monde se serait attaché humainement dans le cloître. Heureusement, par votre sagesse maternelle, je fus préservée de ce véritable malheur.

Oui, je puis le dire, non seulement pour ce que je viens d'écrire, mais pour d'autres épreuves plus sensibles encore, la souffrance m'a tendu les bras dès mon entrée et je l'ai embrassée avec amour. Ce que je venais faire au Carmel, je l'ai déclaré dans l'examen solennel qui précéda ma profession : *Je suis venue pour sauver les âmes et surtout afin de prier pour les prêtres.* Lorsqu'on veut atteindre un but, il faut en prendre les moyens ; et Jésus m'ayant fait comprendre qu'il me donnerait des âmes par la croix, plus je rencontrais de croix, plus mon attrait pour la souffrance augmentait. Pendant cinq années, cette voie fut la mienne ; mais j'étais seule à la connaître. Voilà justement la fleur ignorée que je voulais offrir à Jésus, cette fleur dont le parfum ne s'exhale que du côté des cieux.

Le Révérend Père Pichon¹, deux mois après mon entrée, fut surpris lui-même de l'action de Dieu sur mon âme ; il croyait ma ferveur tout enfantine et ma voie bien douce. Mon entretien avec ce bon Père m'eût apporté de grandes consolations, sans la difficulté extrême que j'éprouvais à m'épancher. Je lui fis cependant une confession

¹ Religieux de la Compagnie de Jésus.

générale, après laquelle il prononça ces paroles : « En présence de Dieu, de la sainte Vierge, des Anges et de tous les Saints, je déclare que jamais vous n'avez commis un seul péché mortel ; remerciez le Seigneur de ce qu'il a fait pour vous gratuitement, sans aucun mérite de votre part. »

Sans aucun mérite de ma part ! Ah ! je n'avais pas de peine à le croire ! Je sentais combien j'étais faible, imparfaite : seule, la reconnaissance remplissait mon cœur. La crainte d'avoir terni la robe blanche de mon baptême me faisait beaucoup souffrir, et cette assurance, sortie de la bouche d'un directeur comme le désirait notre Mère sainte Thérèse, c'est-à-dire « unissant la science à la vertu », me paraissait venir de Dieu lui-même. Le bon Père me dit encore : « Mon enfant, que Notre-Seigneur soit toujours votre Supérieur et votre Maître des novices. » Il le fut en effet, et aussi mon *Directeur*. Par là, je ne veux pas dire que mon âme ait été fermée à mes supérieurs ; bien loin de leur cacher mes dispositions, j'ai toujours essayé d'être pour eux un livre ouvert.

Notre Maîtresse était une vraie sainte, le type achevé des premières carmélites ; je ne la quittais pas un instant, car elle m'apprenait à travailler. Sa bonté pour moi ne peut se dire, je l'aimais beaucoup, je l'appréciais ; et cependant mon âme ne se dilatait pas. Je ne savais comment exprimer ce qui se passait en moi, les termes me manquaient, mes directions devenaient un supplice, un vrai martyre.

Une de nos anciennes Mères sembla comprendre un jour ce que je ressentais. Elle me dit à la récréation : « Ma petite fille, il me semble que vous ne devez pas avoir grand'chose à dire à vos supérieurs.

— Pourquoi pensez-vous cela, ma Mère ?

— Parce que votre âme est extrêmement simple ; mais, quand vous serez parfaite, vous deviendrez plus simple encore, plus on s'approche de Dieu, plus on se simplifie. »

La bonne Mère avait raison. Cependant la difficulté extrême que j'éprouvais à m'ouvrir, tout en venant de ma simplicité, était une véritable épreuve. Aujourd'hui, sans cesser d'être simple, j'exprime mes pensées avec une très grande facilité.

J'ai dit que Jésus m'avait servi de directeur. A peine le Révérend Père Pichon se chargeait-il de mon âme, que ses supérieurs l'envoyèrent au Canada. Réduite à ne recevoir qu'une lettre par an, la petite fleur transplantée sur la montagne du Carmel se tourna bien vite vers le Directeur des directeurs, et s'épanouit à l'ombre de sa croix, ayant pour rosée bienfaisante ses larmes, son sang divin, et pour soleil radieux sa Face adorable.

Jusqu'alors je n'avais pas sondé la profondeur des trésors renfermés dans la sainte Face ; ce fut ma petite Mère Agnès de Jésus qui m'apprit à les connaître. De même qu'autrefois elle avait précédé ses trois sœurs au Carmel ; de même elle avait pénétré la première les mystères d'amour cachés dans le Visage de notre Epoux ; alors, elle me les

a découverts, et j'ai compris... J'ai compris mieux que jamais ce qu'est la véritable gloire. Celui dont *le royaume n'est pas de ce monde*¹, me montra que la royauté seule enviable consiste à *vouloir être ignorée et comptée pour rien*², à mettre sa joie dans le mépris de soi-même. Ah ! comme celui de Jésus, je voulais que *mon visage fût caché à tous les yeux, que sur la terre personne ne me reconnût*³; j'avais soif de souffrir et d'être oubliée.

Qu'elle est miséricordieuse la voie par laquelle le divin Maître m'a toujours conduite ! Jamais il ne m'a fait désirer quelque chose sans me le donner ; c'est pourquoi son calice amer me parut délicieux.

A la fin de mai 1888, après la belle fête de la Profession de Marie, notre *ainée*, que Thérèse, *le Benjamin*, eut la faveur de couronner de roses au jour de ses noces mystiques, l'épreuve vint de nouveau visiter ma famille. Depuis sa première attaque de paralysie, nous constations que mon bon père se fatiguait très facilement. Pendant notre voyage de Rome, je remarquais souvent que son visage trahissait l'épuisement et la souffrance. Mais surtout ce qui me frappait, c'étaient ses progrès admirables dans la voie de la sainteté ; il était parvenu à se rendre maître de sa vivacité naturelle et les choses de la terre semblaient à peine l'effleurer.

¹ Joan., xviii, 36. — ² Imit., l. I. c. II, 3. — ³ Is., LIII, 3.

Permettez-moi, ma Mère, de vous citer à ce propos un exemple de sa vertu :

Pendant le pèlerinage, les jours et les nuits en wagon paraissaient longs aux voyageurs, et nous les voyions entreprendre des parties de cartes qui parfois devenaient orageuses. Un jour, les joueurs nous demandèrent notre concours : nous refusâmes, alléguant notre peu de science en cette matière ; nous ne trouvions pas comme eux le temps long, mais trop court pour contempler à loisir les magnifiques panoramas qui s'offraient à nos yeux. Le mécontentement perça bientôt ; notre cher petit père prenant la parole avec calme nous défendit, laissant à entendre qu'étant en pèlerinage la prière ne tenait pas une assez large place.

Un des joueurs, oubliant alors le respect dû aux cheveux blancs, s'écria sans réflexion : « Heureusement les pharisiens sont rares ! » Mon père ne répondit pas un mot, il parut même saintement joyeux et trouva le moyen, un peu plus tard, de serrer la main de ce monsieur, accompagnant cette belle action d'une parole aimable qui pouvait faire croire que l'invective n'avait pas été entendue ou du moins qu'elle était oubliée.

D'ailleurs, cette habitude de pardonner ne datait pas de ce jour. Au témoignage de ma mère et de tous ceux qui l'ont connu, jamais il ne prononça une parole contre la charité.

Sa foi et sa générosité étaient également à toute épreuve. Voici en quels termes il annonça mon départ à l'un de ses amis : « Thérèse, ma petite

reine, est entrée hier au Carmel. Dieu seul peut exiger un tel sacrifice ; mais il m'aide si puissamment, qu'au milieu de mes larmes mon cœur surabonde de joie. »

A ce fidèle serviteur, il fallait une récompense digne de ses vertus, et cette récompense il la demanda lui-même à Dieu. O ma mère, vous souvient-il de ce jour, de ce parloir, où mon père nous dit : « Mes enfants, je reviens d'Alençon, où j'ai reçu dans l'église Notre-Dame de si grandes grâces, de telles consolations, que j'ai fait cette prière : « Mon Dieu, c'en est trop ! oui, je suis trop heureux, il n'est pas possible d'aller au ciel comme cela, je veux souffrir quelque chose pour vous ! Et je me suis offert... » Le mot *victime* expira sur ses lèvres, il n'osa pas le prononcer devant nous, mais nous avions compris !

Vous connaissez, ma Mère, toutes nos amertumes ! Ces souvenirs déchirants, je n'ai pas besoin d'en écrire les détails...

Cependant l'époque de ma prise d'habit arriva. Contre toute espérance, mon père s'étant remis d'une seconde attaque, Monseigneur fixa la cérémonie au 10 janvier. L'attente avait été longue ; mais aussi, quelle belle fête ! Rien n'y manquait, pas même la *neige*.

Vous ai-je parlé, ma Mère, de ma prédilection pour la neige ? Toute petite, sa blancheur me ravissait. D'où me venait ce goût pour la neige ? Peut-être de ce qu'étant une petite fleur d'hiver,

la première parure dont mes yeux d'enfant virent la terre embellie fut son blanc manteau. Je voulais donc voir, le jour de ma prise d'habit, la nature comme moi parée de blanc. Mais la veille, la température était si douce qu'on aurait pu se croire au printemps et je n'espérais plus la neige. Le 10, au matin, pas de changement ! Je laissai donc là mon désir d'enfant, irréalisable, et je sortis du monastère.

Mon père m'attendait à la porte de clôture. S'avançant vers moi, les yeux pleins de larmes, et me pressant sur son cœur : « *Ah !* s'écria-t-il, *la voilà donc ma petite reine* ¹ ! » Puis, m'offrant son bras, nous fîmes solennellement notre entrée à la chapelle. Ce jour fut son triomphe, sa dernière fête ici-bas ! Toutes ses offrandes étaient faites ², sa famille appartenait à Dieu. Céline lui ayant confié que plus tard elle abandonnerait aussi le monde pour le Carmel, ce père incomparable avait répondu dans un transport de joie : « Viens, allons ensemble devant le Saint Sacrement remercier le Seigneur des grâces qu'il accorde à notre famille, et de l'honneur qu'il me fait de se choisir des

¹ Pour honorer Jésus, le divin Roi dont sa *petite reine* allait devenir la fiancée, M Martin avait voulu que, ce jour-là, elle fût vêtue d'une robe de velours blanc, garnie de cygne et de point d'Alençon. Ses grandes boucles de cheveux blonds flottaient sur ses épaules et des lis comptaient sa parure virginal.

² Léonie étant entrée dans un Ordre trop austère pour sa santé délicate, dut revenir chez son père. Plus tard, elle fut reçue à la Visitation de Caen, où elle prononça ses vœux sous le nom de Sœur Françoise-Thérèse.

épouses dans ma maison. Oui, le bon Dieu me fait un grand honneur en me demandant mes enfants. Si je possédais quelque chose de mieux, je m'exprimerais de le lui offrir. » *Ce mieux, c'était lui-même ! Et le Seigneur le reçut comme une hostie d'holocauste, il l'éprouva comme l'or dans la fournaise et le trouva digne de lui*¹.

Après la cérémonie extérieure, quand je rentrai au monastère, Monseigneur entonna le *Te Deum*. Un prêtre lui fit remarquer que ce cantique ne se chantait qu'aux professions, mais l'élan était donné et l'hymne d'action de grâces se continua jusqu'à la fin. Ne fallait-il pas que cette fête fût complète, puisqu'en elle se réunissaient toutes les autres ?

Au moment où je mettais le pied dans la clôture, mon regard se porta d'abord sur mon joli petit Jésus² qui me souriait au milieu des fleurs et des lumières ; puis, me tournant vers le préau, *je le vis tout couvert de neige !* Quelle délicatesse de Jésus ! Comblant les désirs de sa petite fiancée, il lui donnait de la neige ! Quel est donc le mortel, si puissant soit-il, qui puisse en faire tomber du ciel un seul flocon pour charmer sa bien-aimée ?

Tout le monde s'étonna de cette neige comme d'un véritable événement, à cause de la température contraire ; et depuis, bien des personnes instruites de mon désir parlèrent souvent, je le

¹ Sap., III, 6.

² Elle fut chargée jusqu'à sa mort d'orner cette statue de l'Enfant-Jésus.

sais, « du petit miracle » de ma prise d'habit, trouvant que j'avais un singulier goût d'aimer la neige... Tant mieux ! cela fait ressortir davantage encore l'incompréhensible condescendance de l'Epoux des vierges, de Celui qui chérit les lis blancs comme la neige.

Monseigneur entra après la cérémonie et me combla de toutes sortes de bontés paternelles : il me rappela, devant tous les prêtres qui l'entourraient, ma visite à Bayeux, mon voyage à Rome, sans oublier *les cheveux relevés* ; puis, me prenant la tête dans ses mains, Sa Grandeur me caressa longtemps. Notre-Seigneur me fit alors penser avec une ineffable douceur aux caresses qu'il me prodiguera bientôt devant l'assemblée des Saints, et cette consolation me devint comme un avant-goût de la gloire céleste.

Je viens de le dire, la journée du 10 janvier fut le triomphe de mon bon père ; je compare cette fête à l'entrée de Jésus à Jérusalem, le dimanche des Rameaux. Comme celle de notre divin Maître, sa gloire d'un jour fut suivie d'une passion douloreuse ; et de même que les souffrances de Jésus percèrent le cœur de sa divine Mère, de même nos cœurs ressentirent bien profondément les blessures et les humiliations de celui que nous chérissions le plus sur la terre...

Je me rappelle qu'au mois de juin 1888, — au moment où nous craignions pour lui une paralysie cérébrale — je surpris notre Maîtresse en lui disant :

« Je souffre beaucoup, ma Mère, mais je le sens, je puis souffrir davantage encore. » Je ne pensais pas alors à l'épreuve qui nous attendait. Je ne savais pas que, le 12 février, un mois après ma prise d'habit, notre père vénéré s'abreuverait à un calice aussi amer !... Ah ! je n'ai pas dit alors pouvoir souffrir davantage ! Les paroles ne peuvent exprimer mes angoisses et celles de mes sœurs ; je n'essaierai pas de les écrire...

Plus tard, dans les cieux, nous aimerons à nous entretenir de ces jours sombres de l'exil. Oui, les trois années du martyre de mon père me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de notre vie, je ne les échangerais pas pour les plus sublimes extases ; et mon cœur, en présence de ce trésor inestimable, s'écrie dans sa reconnaissance : « *Soyez bénis, mon Dieu, pour ces années de grâces que nous avons passées dans les maux* ¹. »

O ma Mère bien-aimée, qu'elle fut précieuse et douce notre croix si amère, puisque de tous nos cœurs ne se sont échappés que des soupirs d'amour et de reconnaissance ! Nous ne marchions plus, nous courrions, nous volions dans les sentiers de la perfection.

Léonie et Céline n'étaient plus du monde, tout en vivant au milieu du monde. Les lettres qu'elles nous écrivaient à cette époque sont empreintes d'une résignation admirable. Et quels parloirs je passais avec ma Céline ! Ah ! loin de nous séparer,

¹ Ps. LXXXIX, 15.

les grilles du Carmel nous unissaient plus fortement : les mêmes pensées, les mêmes désirs, le même amour de Jésus et des âmes nous faisait vivre. Jamais un mot des choses de la terre ne se mêlait à nos conversations. Comme autrefois aux Buissonnets, nous plongions, non plus nos regards, mais nos cœurs jusque par delà les espaces et le temps ; et, pour jouir bientôt d'un bonheur éternel, nous choisissions ici-bas la souffrance et le mépris.

Mon désir de souffrances était comblé. Toutefois mon attrait pour elles ne diminuait pas, aussi mon âme partagea-t-elle bientôt l'épreuve du cœur. La sécheresse augmenta ; je ne trouvais de consolation ni du côté du ciel, ni du côté de la terre ; et cependant, au milieu de ces eaux de la tribulation que j'avais appelées de tous mes vœux, j'étais la plus heureuse des créatures.

Ainsi s'écoula le temps de mes fiançailles, hélas ! trop long pour mes désirs. A la fin de mon année, vous me dîtes, ma Mère, de ne pas songer à faire profession, que M. le Supérieur s'y opposait formellement ; et je dus attendre encore huit mois ! Au premier moment, il me fut difficile d'accepter un pareil sacrifice ; mais bientôt la lumière divine pénétra dans mon âme.

Je méditais alors les *Fondements de la vie spirituelle* par le P. Surin. Un jour, pendant l'oraison, je compris que mon si vif désir de prononcer mes vœux était mélangé d'un grand amour-propre ; puisque j'appartenais à Jésus comme son petit

jouet, pour le consoler et le réjouir, je ne devais pas l'obliger à faire ma volonté au lieu de la sienne. Je compris de plus que, le jour de ses noces, une fiancée ne serait pas agréable à son époux si elle n'était parée de magnifiques ornements, et moi, je n'avais pas encore travaillé dans ce but. Alors je dis à Notre-Seigneur : « Je ne vous demande plus de faire profession, j'attendrai autant que vous le voudrez ; seulement je ne pourrai souffrir que, par ma faute, mon union avec vous soit différée ; je vais donc mettre tous mes soins à me faire une robe enrichie de diamants et de pierre-ries de toutes sortes ; quand vous la trouverez assez riche, je suis sûre que rien ne vous empêchera de me prendre pour épouse. »

Je me mis à l'œuvre avec un courage nouveau. Depuis ma prise d'habit, j'avais reçu déjà des lumières abondantes sur la perfection religieuse, principalement au sujet du vœu de pauvreté. Pendant mon postulat, j'étais contente d'avoir à mon usage des choses soignées et de trouver sous ma main ce qui m'était nécessaire. Jésus souffrait cela patiemment ; car il n'aime pas à tout montrer aux âmes en même temps, il ne donne ordinairement sa lumière que petit à petit.

Au commencement de ma vie spirituelle, vers l'âge de treize à quatorze ans, je me demandais ce que je gagnerais plus tard, je croyais alors impossible de mieux comprendre la perfection ; mais j'ai reconnu bien vite que plus on avance

dans ce chemin, plus on se croit éloigné du terme. Maintenant je me résigne à me voir toujours imparfaite, et même j'y trouve ma joie.

Je reviens aux leçons que me donna Notre-Seigneur. Un soir, après complies, je cherchai vainement notre lampe sur les planches destinées à cet usage ; c'était grand silence, impossible de la réclamer. Je me dis avec raison qu'une sœur croyant prendre sa lanterne avait emporté la nôtre. Mais fallait-il passer une heure entière dans les ténèbres, à cause de cette méprise ? Justement ce soir-là je comptais beaucoup travailler. Sans la lumière intérieure de la grâce, je me serais plainte assurément ; avec elle, au lieu de ressentir du chagrin, je fus heureuse, pensant que la pauvreté consiste à se voir privée, non seulement des choses agréables, mais indispensables. Et dans les ténèbres extérieures, je trouvai mon âme illuminée d'une clarté divine.

Je fus prise à cette époque d'un véritable amour pour les objets les plus laids et les moins commodes : ainsi j'éprouvai de la joie lorsque je me vis enlever la jolie petite cruche de notre cellule, pour recevoir à sa place une grosse cruche tout ébréchée. Je faisais aussi bien des efforts pour ne pas m'excuser, ce qui m'était très difficile surtout avec notre Maîtresse à laquelle je n'aurais rien voulu cacher.

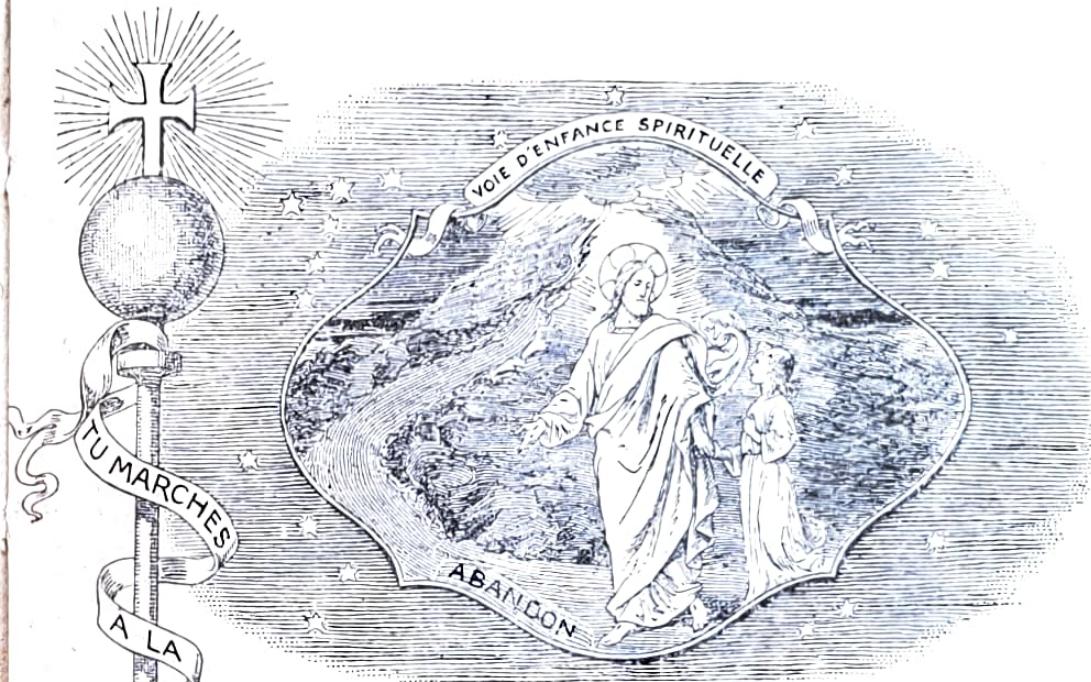
Ma première victoire n'est pas grande, mais elle m'a bien coûté. Un petit vase, laissé par je ne sais qui derrière une fenêtre, se trouva brisé.

Notre Maîtresse, me croyant coupable de l'avoir laissé traîner, me dit de faire plus attention une autre fois, que je manquais totalement d'ordre ; enfin elle parut mécontente. Sans rien dire, je baisai la terre, ensuite je promis d'avoir plus d'ordre à l'avenir. A cause de mon peu de vertu, ces petites pratiques, je l'ai dit, me coûtaient beaucoup, et j'avais besoin de penser qu'au jour du Jugement tout serait révélé.

Je m'appliquais surtout aux petits actes de vertu bien cachés ; ainsi j'aimais à plier les manteaux oubliés par les sœurs, et je cherchais mille occasions de leur rendre service. L'attrait pour la pénitence me fut aussi donné ; mais rien ne m'était permis pour le satisfaire. Les seules mortifications que l'on m'accordait consistaient à mortifier mon amour-propre ; ce qui me faisait beaucoup plus de bien que les pénitences corporelles.

Cependant la Sainte Vierge m'a aidait à préparer la robe de mon âme ; aussitôt qu'elle fut achevée, les obstacles s'évanouirent, et ma profession se trouva fixée au 8 septembre 1890. Tout ce que je viens de dire en si peu de mots demanderait bien des pages ; mais ces pages ne se liront jamais sur la terre...





CHAPITRE VIII

Les Noces divines. — Une retraite de grâces. — La dernière larme d'une sainte. — Mort de son père. — Comment Notre-Seigneur comble tous ses désirs. — Une victime d'amour.

AUT-IL vous parler, ma Mère, de ma retraite de profession ? Bien loin d'être consolée, l'aridité la plus absolue, presque l'abandon, furent mon partage. Jésus dormait comme toujours dans ma petite nacelle. Ah ! je vois que



bien rarement les âmes le laissent dormir tranquillement en elles. Ce bon Maître est si fatigué de faire continuellement des frais et des avances, qu'il s'empresse de profiter du repos que je lui offre. Il ne se réveillera pas sans doute avant ma grande retraite de l'éternité ; mais au lieu d'en avoir de la peine, cela me fait un extrême plaisir.

Vraiment, je suis loin d'être sainte ; rien que cette disposition en est la preuve. Je devrais, non pas me réjouir de ma sécheresse, mais l'attribuer à mon peu de ferveur et de fidélité, je devrais me désoler de dormir bien souvent pendant mes oraisons et mes actions de grâces. Eh bien, je ne me désole pas ! Je pense que les petits enfants plaisent autant à leurs parents lorsqu'ils dorment que lorsqu'ils sont éveillés ; je pense que, pour faire des opérations, les médecins endorment leurs malades ; enfin je pense que *le Seigneur voit notre fragilité, qu'il se souvient que nous ne sommes que poussière*¹.

Ma retraite de profession fut donc, comme celles qui suivirent, une retraite de grande aridité. Cependant, sans même que je m'en aperçusse, les moyens de plaire à Dieu et de pratiquer la vertu m'étaient alors clairement dévoilés. J'ai remarqué bien des fois que Jésus ne veut pas me donner de provisions. Il me nourrit à chaque instant d'une

¹ Ps. cii. 14.

nourriture toute nouvelle ; je la trouve en moi, sans savoir comment elle y est. Je crois tout simplement que c'est Jésus lui-même, caché au fond de mon pauvre petit cœur, qui agit en moi d'une façon mystérieuse et m'inspire tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent.

Quelques heures avant ma profession, je reçus de Rome, par le vénéré Frère Siméon, la bénédiction du Saint-Père, bénédiction bien précieuse qui m'aida certainement à traverser la plus furieuse tempête de toute ma vie.

Pendant la pieuse veille, ordinairement si douce, qui précède l'aurore du grand jour, ma vocation m'apparut tout à coup comme un rêve, une chimère ; le démon — car c'était lui — m'inspirait l'assurance que la vie du Carmel ne me convenait aucunement, que je trompais les supérieurs en avançant dans une voie où je n'étais pas appelée. Mes ténèbres devinrent si épaisse que je ne compris plus qu'une seule chose : n'ayant pas la vocation religieuse, je devais retourner dans le monde.

Ah ! comment dépeindre mes angoisses ? Que faire dans une semblable perplexité ? Je me décidai au meilleur parti : découvrir sans retard cette tentation à notre Maîtresse. Je la fis donc sortir du chœur ; et, remplie de confusion, je lui avouai l'état de mon âme. Heureusement elle vit plus clair que moi, se contenta de rire de ma confidence et me rassura complètement. D'ailleurs, l'acte d'humilité que je venais de faire avait mis en

fuite le démon comme par enchantement. Ce qu'il voulait, c'était m'empêcher de confesser mon trouble et, par là, m'entraîner dans ses pièges. Mais je l'attrapai à mon tour : pour rendre mon humiliation plus complète, je voulus aussi tout vous dire, ma Mère bien-aimée, et votre réponse consolante acheva de dissiper mes doutes.

Dès le matin du 8 septembre, je fus inondée d'un fleuve de paix et, dans cette paix *qui surpasse tout sentiment*¹, je prononçai mes saints vœux. Que de grâces n'ai-je pas demandées ! Je me sentais vraiment la « reine », et je profitai de mon titre pour obtenir toutes les faveurs du Roi envers ses sujets ingrats. Je n'oubliai personne : je voulais que ce jour-là tous les pécheurs de la terre se convertissent, que le purgatoire ne renfermât plus un seul captif. Je portais aussi sur mon cœur ce petit billet contenant ce que je désirais pour moi :

O Jésus, mon divin Epoux, faites que la robe de mon baptême ne soit jamais ternie ! Prenez-moi, plutôt que de me laisser ici-bas souiller mon âme en commettant la plus petite faute volontaire. Que je ne cherche et ne trouve jamais que vous seul ! Que les créatures ne soient rien pour moi, et moi, rien pour elles ! Qu'aucune des choses de la terre ne trouble ma paix.

« O Jésus, je ne vous demande que la paix !... La paix, et surtout l'AMOUR sans bornes, sans limites !

¹ Philip., iv. 7.

Jésus ! que pour vous je meure martyre ; donnez-moi le martyre du cœur ou celui du corps. Ah ! plutôt donnez-moi tous deux !

« Faites que je remplisse mes engagements dans toute leur perfection, que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable. Je m'offre à vous, mon Bien-Aimé, afin que vous accomplissiez parfaitement en moi votre volonté sainte, sans que jamais les créatures y puissent mettre obstacle. »

A la fin de ce beau jour, ce fut sans tristesse que je déposai, selon l'usage, ma couronne de roses aux pieds de la sainte Vierge ; je sentais que le temps n'emporterait pas mon bonheur...

La Nativité de Marie ! quelle belle fête pour devenir l'épouse de Jésus ! C'était la *petite* sainte Vierge d'un jour qui présentait sa *petite* fleur au *petit* Jésus. Ce jour-là, tout était *petit* ; excepté les grâces que j'ai reçues, excepté ma paix et ma joie en contemplant le soir les belles étoiles du firmament, en pensant que *bientôt* je m'envolerais au ciel pour m'unir à mon divin Epoux, au sein d'une allégresse éternelle.

Le 24 eut lieu la cérémonie de ma Prise de Voile. Cette fête fut tout entière *voilée* de larmes. Papa était trop malade pour venir bénir sa reine ; au dernier moment, Mgr Hugonin qui devait présider en fut empêché lui-même ; enfin, à cause de plusieurs autres circonstances encore, tout fut tristesse et amertume... Cependant la paix, toujours

la paix se trouvait pour moi au fond du calice. Ce jour-là, Jésus permit que je ne pusse retenir mes larmes... et mes larmes ne furent pas comprises. En effet, j'avais supporté sans pleurer des épreuves beaucoup plus grandes ; mais alors, j'étais aidée d'une grâce puissante ; tandis que, le 24, Jésus me laissa à mes propres forces, et je montrai combien elles étaient petites.

Huit jours après ma Prise de Voile, ma cousine Jeanne Guérin épousa le Dr La Néele. Au parloir suivant, l'entendant parler des prévenances dont elle entourait son mari, je sentis mon cœur tressaillir : « Il ne sera pas dit, pensai-je, qu'une femme du monde fera plus pour son époux, simple mortel, que moi pour Jésus, mon Bien-Aimé. » Et, remplie d'une ardeur nouvelle, je m'efforçai plus que jamais de plaire en toutes mes actions à l'Epoux céleste, au Roi des rois qui avait bien voulu m'élever jusqu'à son alliance divine.

Ayant vu la lettre de faire-part du mariage, je m'amusai à composer l'invitation suivante que je lus aux novices, pour leur faire remarquer ce qui m'avait tant frappée moi-même : combien la gloire des unions de la terre est peu de chose, comparée aux titres d'une épouse de Jésus :

LE DIEU TOUT-PUISANT, Créateur du Ciel et de la terre, souverain dominateur du monde et la TRÈS GLORIEUSE VIERGE MARIE, Reine de la cour céleste, veulent bien vous faire part du mariage spirituel de

leur auguste Fils, JÉSUS, Roi des rois et Seigneur des Seigneurs, avec la petite THÉRÈSE Martin, maintenant Dame et Princesse des royaumes apportés en dot par son divin Epoux : l'Enfance de JÉSUS et sa Passion, d'où lui viennent ses titres de noblesse : DE L'ENFANT-JÉSUS ET DE LA SAINTE-FACE.

N'ayant pu vous inviter à la fête des Noces qui a été célébrée sur la Montagne du Carmel, le 8 septembre 1890 — la cour céleste y étant seule admise, — vous êtes néanmoins priés de vous rendre au Retour de Noces qui aura lieu Demain, jour de l'Eternité, auquel jour, JÉSUS, Fils de Dieu, viendra sur les nuées du ciel, dans l'éclat de sa majesté, pour juger les vivants et les morts.

L'heure étant encore incertaine, vous êtes invités à vous tenir prêts et à veiller.

Et maintenant, ma Mère, que vous dirai-je ? C'est entre vos mains que je me suis donnée à Jésus, vous me connaissez depuis mon enfance, ai-je besoin de vous écrire mes secrets ? Ah ! je vous en prie, pardonnez-moi si j'abrège beaucoup l'histoire de ma vie religieuse.

L'année qui suivit ma profession, je reçus de grandes grâces pendant la retraite générale. Ordinairement les retraites prêchées me sont très pénibles ; mais cette fois il en fut autrement. Je m'y étais préparée par une neuaine fervente, il me semblait que j'allais tant souffrir ! Le Révérend Père, disait-on, s'entendait plutôt à convertir les pécheurs qu'à faire avancer les âmes religieuses. Eh bien, je suis donc une grande pécheresse, car

le bon Dieu se servit de ce saint religieux pour me consoler.

J'avais alors des peines intérieures de toutes sortes que je me sentais incapable de dire ; et voilà que mon âme se dilata parfaitement, je fus comprise d'une façon merveilleuse et même devinée. Le Père me lança à pleines voiles sur les flots de la confiance et de l'amour qui m'attiraient si fort, mais sur lesquels je n'osais avancer. Il me dit que mes fautes ne faisaient pas de peine au bon Dieu : « En ce moment, ajouta-t-il, je tiens sa place auprès de vous ; eh bien, je vous affirme de sa part qu'il est très content de votre âme. »

Oh ! que je fus heureuse en entendant ces consolantes paroles ! Jamais je n'avais entendu dire que les fautes pouvaient ne pas faire de peine au bon Dieu. Cette assurance me combla de joie ; elle me fit supporter patiemment l'exil de la vie. C'était bien là, d'ailleurs, l'écho de mes pensées intimes. Oui, je croyais depuis longtemps que le Seigneur est plus tendre qu'une mère ! et je connais à fond plus d'un cœur de mère ! Je sais qu'une mère est toujours prête à pardonner les petites indélicatesses involontaires de son enfant. Que de fois n'en ai-je pas fait la douce expérience ? Nul reproche ne m'aurait autant touchée qu'une seule des caresses maternelles ; je suis d'une nature telle que la crainte me fait reculer : avec l'amour, non seulement j'avance, mais je vole !

Deux mois après cette retraite bénie, notre vénérée Fondatrice, Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, quitta notre petit Carmel pour entrer au Carmel des cieux.

Mais, avant de vous parler de mes impressions au moment de sa mort, je veux, ma Mère, vous dire mon bonheur d'avoir vécu plusieurs années avec une sainte non point inimitable, mais sanctifiée par des vertus cachées et ordinaires. Plus d'une fois j'ai reçu d'elle de grandes consolations.

Un dimanche, en entrant à l'infirmerie pour lui faire ma petite visite, je trouvai près d'elle deux sœurs anciennes ; je me retirais discrètement, lorsqu'elle m'appela et me dit d'un air inspiré : « Attendez, ma petite fille, j'ai seulement un mot à vous dire : vous me demandez toujours un bouquet spirituel, eh bien, aujourd'hui, je vous donne celui-ci : « *Servez Dieu avec paix et joie ; rappelez-vous, mon enfant, que notre Dieu est le Dieu de la paix.* »

Après l'avoir simplement remerciée, je sortis, émue jusqu'aux larmes et convaincue que le bon Dieu lui avait révélé l'état de mon âme. Ce jour-là, j'étais extrêmement éprouvée, presque triste, dans une nuit telle que je ne savais plus si j'étais aimée de Dieu. Mais la joie et la consolation qui remplacèrent ces ténèbres, vous les devinez, ma Mère chérie...

Le dimanche suivant, je voulus savoir quelle révélation Mère Geneviève avait eue ; elle m'assura n'en avoir reçu aucune. Alors mon admiration

fut plus grande encore, voyant à quel degré éminent Jésus vivait en son âme et la faisait agir et parler. Ah ! cette sainteté-là me paraît la plus vraie, la plus *sainte* ; c'est elle que je désire, car il ne s'y rencontre aucune illusion.

Le jour où cette vénérée Mère quitta l'exil pour la patrie, je reçus une grâce toute particulière. C'était la première fois que j'assistais à une mort ; vraiment ce spectacle était ravissant ! Mais pendant les deux heures que je passai au pied du lit de la sainte mourante, une espèce d'insensibilité s'était emparée de moi ; j'en éprouvais de la peine, lorsqu'au moment même de la naissance au ciel de notre Mère, ma disposition intérieure changea complètement. En un clin d'œil, je me sentis remplie d'une joie et d'une ferveur indicibles, comme si l'âme bienheureuse de notre sainte Mère m'eût donné, à cet instant, une partie de la félicité dont elle jouissait déjà ; car je suis bien persuadée qu'elle est allée droit au ciel.

Pendant sa vie, je lui dis un jour : « O ma Mère, vous n'irez pas en purgatoire. » — « Je l'espère ! » me répondit-elle avec douceur. Certainement le bon Dieu n'a pu tromper une espérance si remplie d'humilité ; toutes les faveurs que nous avons reçues en sont la preuve.

Chaque sœur s'empressa de réclamer quelque relique de notre Mère vénérée ; et vous savez, ma Mère, celle que je conserve précieusement. Pendant son agonie, je remarquai une larme qui scintillait à sa paupière comme un beau diamant. Cette

larme, la dernière de toutes celles qu'elle répandit sur la terre, ne tomba pas ; je la vis encore briller lorsque la dépouille mortelle de notre Mère fut exposée au chœur. Alors, prenant un petit linge fin, j'osai m'approcher le soir, sans être vue de personne, et j'ai maintenant le bonheur de posséder la dernière larme d'une sainte.

Je n'attache pas d'importance à mes rêves, d'ailleurs j'en ai rarement de symboliques, et je me demande même comment il se fait que, pensant toute la journée au bon Dieu, je ne m'en occupe pas davantage pendant mon sommeil. Ordinairement je rêve les bois, les fleurs, les ruisseaux et la mer. Presque toujours je vois de jolis petits enfants, j'attrape des papillons et des oiseaux comme jamais je n'en ai vu. Si mes rêves ont une apparence poétique, vous voyez, ma Mère, qu'ils sont loin d'être mystiques.

Une nuit, après la mort de Mère Geneviève, j'en fis un plus consolant. Cette sainte Mère donnait à chacune de nous quelque chose qui lui avait appartenu. Quand vint mon tour, je croyais ne rien recevoir, car ses mains étaient vides. Me regardant alors avec tendresse, elle me dit par trois fois : « *A vous, je laisse mon cœur.* »

Un mois après cette mort précieuse devant Dieu, c'est-à-dire dans les derniers jours de l'année 1891, l'épidémie de l'influenza sévit dans la communauté ; je ne fus que légèrement atteinte et restai debout avec deux autres sœurs. Il est impossible

de se figurer l'état navrant de notre Carmel en ces jours de deuil. Les plus malades étaient soignées par celles qui se traînaient à peine ; la mort régnait partout ; et lorsqu'une de nos sœurs avait rendu le dernier soupir, il fallait, hélas ! l'abandonner aussitôt.

Le jour de mes 19 ans fut attristé par la mort de notre vénérée Mère Sous-Prieure ; je l'assisstai avec l'infirmière pendant son agonie. Cette mort fut bientôt suivie de deux autres. Je me trouvais seule alors à la sacristie et je me demande comment j'ai pu suffire à tout.

Un matin, au signal du réveil, j'eus le pressentiment que sœur Madeleine n'était plus. Le dortoir se trouvait dans une obscurité complète ; personne ne sortait des cellules. Je me décidai pourtant à pénétrer dans celle de sœur Madeleine que je vis, en effet, habillée et couchée sur sa paillasse dans l'immobilité de la mort. Je n'eus pas la moindre frayeur ; et, courant à la sacristie, j'apportai bien vite un cierge, et lui mis sur la tête une couronne de roses. Au milieu de cet abandon, je sentais la main du bon Dieu, son Cœur qui veillait sur nous ! C'était sans effort que nos chères sœurs passaient à une vie meilleure ; une expression de joie céleste se répandait sur leur visage, elles semblaient reposer dans un doux sommeil.

Pendant ces longues semaines d'épreuves, je pus avoir l'ineffable consolation de faire tous les jours la sainte communion. Ah ! que c'était doux !

Jésus me gâta longtemps, plus longtemps que ses fidèles épouses. Après l'influenza, il voulut venir à moi quelques mois encore, sans que la communauté partageât mon bonheur. Je n'avais pas demandé cette exception, mais j'étais bien heureuse de m'unir chaque jour à mon Bien-Aimé.

Je l'étais aussi de pouvoir toucher aux vases sacrés, de préparer les petits langes destinés à recevoir Jésus. Je sentais qu'il me fallait être bien fervente, et je me rappelais souvent cette parole adressée à un saint diacre : « *Soyez saint, vous qui touchez les vases du Seigneur*¹. »

Que vous dirai-je, ma Mère, de mes actions de grâces en ce temps-là et toujours ? Il n'y a pas d'instants où je sois moins consolée ! Et n'est-ce pas bien naturel puisque je ne désire pas recevoir la visite de Notre-Seigneur pour ma satisfaction, mais uniquement pour son plaisir à lui ?

Je me représente mon âme comme un terrain libre, et je demande à la sainte Vierge d'en ôter les décombres, qui sont les imperfections ; ensuite je la supplie de dresser elle-même une vaste tente digne du ciel, et de l'orner de ses propres parures. Puis j'invite tous les Anges et les Saints à venir chanter des cantiques d'amour. Il me semble alors que Jésus est content de se voir si magnifiquement reçu ; et moi, je partage sa joie. Tout cela n'em-

¹ Is., LII, 11.

pêche pas les distractions et le sommeil de venir m'importuner ; aussi n'est-il pas rare que je prenne la résolution de continuer mon action de grâces la journée entière, puisque je l'ai si mal faite au chœur.

Vous voyez, ma Mère vénérée, que je suis loin de marcher par la voie de la crainte ; je sais toujours trouver le moyen d'être heureuse et de profiter de mes misères. Notre-Seigneur lui-même m'encourage dans ce chemin. Une fois, contrairement à mon habitude, je me sentais troublée en me rendant à la sainte Table. Depuis plusieurs jours le nombre des hosties n'étant pas suffisant, je n'en recevais qu'une parcelle ; et, ce matin-là, je fis cette réflexion bien peu fondée : « Si je ne reçois aujourd'hui que la moitié d'une hostie, je vais croire que Jésus vient comme à regret dans mon cœur ! » Je m'approche... O bonheur ! le prêtre, s'arrêtant, me donna *deux hosties bien séparées* ! N'était-ce pas une douce réponse ?

O ma Mère, que j'ai de sujets d'être reconnaissante envers Dieu ! Je vais vous faire encore une naïve confidence : Le Seigneur m'a montré la même miséricorde qu'au roi Salomon. Tous mes désirs ont été satisfaits ; non seulement mes désirs de perfection, mais encore ceux dont je comprenais la vanité sans l'avoir expérimentée. Ayant toujours regardé Mère Agnès de Jésus comme mon *idéal*, je voulais lui ressembler en tout. La voyant peindre de charmantes miniatures et composer de belles poésies, je pensais que je serais heureuse de

savoir peindre aussi¹, de pouvoir exprimer mes pensées en vers et de faire du bien autour de moi. Cependant je n'aurais pas voulu demander ces dons naturels, et mes désirs restaient cachés au fond de mon cœur.

Jésus, caché lui aussi dans ce pauvre petit cœur, se plut à lui montrer une fois de plus le néant de ce qui passe. Au grand étonnement de la communauté, je réussis plusieurs travaux de peinture, je composai des poésies, il me fut donné de faire du bien à quelques âmes. Et de même que *Salomon se tournant vers les ouvrages de ses mains, où il avait pris une peine si inutile, vit que tout est vanité et affliction d'esprit sous le soleil*², je reconnus, par expérience, que le seul bonheur de la terre consiste à se cacher, à rester dans une totale ignorance des choses créées. Je compris que, sans l'amour, toutes les œuvres ne sont que néant, même les plus éclatantes. Au lieu de me faire du mal, de blesser mon âme, les dons que le Seigneur

¹ Ce désir, Thérèse le gardait dans son cœur depuis son enfance. Voici ce qu'elle nous confia plus tard : « J'avais dix ans le jour où mon père apprit à Céline qu'il allait lui faire donner des leçons de peinture ; j'étais là et j'enviais son bonheur. Papa me dit : « Et toi, ma petite reine, cela te ferait-il plaisir aussi d'apprendre le dessin ? » J'allais répondre un oui bien joyeux, quand Marie fit remarquer que je n'avais pas les mêmes dispositions que Céline. Elle eut vite gain de cause : et moi, pensant que c'était là une bonne occasion d'offrir un grand sacrifice à Jésus, je gardai le silence. Je désirais avec tant d'ardeur apprendre le dessin que je me demande encore aujourd'hui comment j'eus la force de me taire. »

² Eccles., II, 11.

m'a prodigués me portent vers lui, je vois qu'il est seul immuable, seul capable de combler mes immenses désirs.

Mais, puisque je suis sur le chapitre de mes désirs, il en est d'un autre genre que le divin Maître s'est plu à combler encore : désirs enfantins, semblables à celui *de la neige* de ma prise d'habit. Vous savez, ma Mère, combien j'aime les fleurs. En me faisant prisonnière à quinze ans, je renonçai pour toujours au bonheur de courir dans les campagnes émaillées des trésors du printemps. Eh bien, jamais je n'ai possédé plus de fleurs que depuis mon entrée au Carmel !

Il est d'usage dans le monde que les fiancés offrent de jolis bouquets à leurs fiancées ; Jésus ne l'oublia pas... Je reçus à foison pour son autel des bluets, des coquelicots, de grandes pâquerettes, toutes les fleurs qui me ravissent le plus. Une petite fleurette de mes amies, la nielle des blés, avait seule manqué au rendez-vous ; je souhaitais beaucoup la revoir, et voilà que dernièrement elle vint me sourire et me montrer que, dans les moindres choses comme dans les grandes, le bon Dieu donne le centuple dès cette vie aux âmes qui pour son amour ont tout quitté.

Un seul désir, le plus intime de tous et le plus irréalisable pour bien des motifs, me restait encore. Ce désir était l'entrée de Céline au Carmel de Lisieux. Cependant j'en avais fait l'entier sacrifice, confiant à Dieu seul l'avenir de ma sœur chérie. J'acceptais qu'elle partît au bout du monde, s'il

le fallait, mais je voulais la voir comme moi l'épouse de Jésus. Ah ! que j'ai souffert en la sachant exposée dans le monde à des dangers qui m'avaient été inconnus ! Je puis dire que mon affection fraternelle ressemblait plutôt à un amour de mère, j'étais remplie de dévouement et de sollicitude pour son âme.

Un certain jour, elle dut aller avec ma tante et mes cousines à une réunion mondaine. Je ne sais pourquoi j'en éprouvai plus de peine que jamais, et je versai un torrent de larmes, suppliant Notre-Seigneur *de l'empêcher de danser...* Ce qui arriva justement ! Il ne permit pas que sa petite fiancée pût danser ce soir-là — bien que d'habitude elle ne fût pas embarrassée pour le faire gracieusement. — Son cavalier s'en trouva lui-même incapable, il ne put faire autre chose que *marcher très religieusement avec mademoiselle*, au grand étonnement de toute l'assistance. Après quoi, ce pauvre monsieur s'esquiva tout honteux sans oser reparaître un seul instant de la soirée. Cette aventure, unique en son genre, me fit grandir en confiance et me montra clairement que le signe de Jésus était aussi posé sur le front de ma sœur bien-aimée.

Le 29 juillet 1894, le Seigneur rappela à lui mon bon père si éprouvé et si saint ! Pendant les deux années qui précédèrent sa mort, la paralysie étant devenue générale, mon oncle le gardait près de lui, comblant sa douloureuse vieillesse de toutes sortes d'égards. Mais à cause de son état d'infir-

mité et d'impuissance, nous ne le vîmes qu'une seule fois au parloir pendant tout le cours de sa maladie. Ah ! quelle entrevue ! Au moment de nous séparer, comme nous lui disions au revoir, il leva les yeux, et, nous montrant du doigt le ciel, il resta ainsi bien longtemps, n'ayant pour traduire sa pensée que cette seule parole prononcée d'une voix pleine de larmes : « *Au ciel !!!* »

Ce beau ciel étant devenu son partage, les liens qui retenaient dans le monde *son ange consolateur* se trouvaient rompus. Mais les anges ne restent pas sur la terre : lorsqu'ils ont accompli leur mission ils retournent aussitôt vers Dieu, c'est pour cela qu'ils ont des ailes ! Céline essaya donc de voler au Carmel. Hélas ! les difficultés semblaient insurmontables. Un jour, ses affaires s'embrouillant de plus en plus, je dis à Notre-Seigneur après la sainte communion : « Vous savez, mon Jésus, combien j'ai désiré que l'épreuve de mon père lui servît de purgatoire. Oh ! que je voudrais savoir si mes vœux sont exaucés ! Je ne vous demande pas de me parler, je vous demande seulement un signe : Vous connaissez l'opposition de Sœur*** à l'entrée de Céline ; eh bien, si désormais elle n'y met plus d'obstacles, ce sera votre réponse, vous me direz par là que mon père est allé droit au ciel. »

O miséricorde infinie ! condescendance ineffable ! Le bon Dieu, qui tient en sa main le cœur des créatures et l'incline comme il veut, changea les

dispositions de cette sœur. La première personne que je rencontrais aussitôt après l'action de grâces, ce fut elle-même qui, m'appelant, les larmes aux yeux, me parla de l'entrée de Céline, ne me témoignant plus qu'un vif désir de la voir parmi nous ! Et bientôt Monseigneur, tranchant les dernières difficultés, vous permettait, ma Mère, sans la moindre hésitation, d'ouvrir nos portes à la petite colombe exilée¹.

Maintenant je n'ai plus aucun désir, si ce n'est d'aimer Jésus à la folie ! Oui, c'est l'AMOUR seul qui m'attire. Je ne désire plus ni la souffrance, ni la mort, et cependant je les chéris toutes deux ! Longtemps je les ai appelées comme des messagères de joie... J'ai possédé la souffrance et j'ai cru toucher le rivage du ciel ! J'ai cru, dès ma plus tendre jeunesse, que *la petite fleur* serait cueillie en son printemps ; aujourd'hui, c'est l'abandon seul qui me guide, je n'ai point d'autre boussole. Je ne sais plus rien demander avec ardeur, excepté l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu sur mon âme. Je puis dire ces paroles du cantique de notre Père saint Jean de la Croix :

Dans le cellier intérieur
De mon Bien-Aimé, j'ai bu... et quand je suis sortie,
 Dans toute cette plaine
 Je ne connaissais plus rien,
Et je perdis le troupeau que je suivais auparavant.

¹ Ce fut le 14 septembre 1894. Céline devint Sœur Geneviève de Sainte-Thérèse.

Mon âme s'est employée
 Avec toutes ses ressources à son service ;
 Je ne garde plus de troupeau.
 Je n'ai plus d'autre office.
 Car maintenant *tout mon exercice est d'aimer.*

Ou bien encore :

Depuis que j'en ai l'expérience.
L'amour est si puissant en œuvres
 Qu'il sait tirer profit de tout,
 Du bien et du mal qu'il trouve en moi,
 Et transformer mon âme en soi.

O ma Mère, qu'elle est douce la voie de *l'amour* ! Sans doute on peut tomber, on peut commettre des infidélités ; mais l'amour, sachant *tirer profit de tout*, a bien vite consumé *tout* ce qui peut déplaire à Jésus, ne laissant plus au fond du cœur qu'une humble et profonde paix.

Ah ! que de lumières n'ai-je pas puisées dans les œuvres de saint Jean de la Croix ! A l'âge de dix-sept et dix-huit ans je n'avais pas d'autre nourriture. Mais plus tard, les auteurs spirituels me laissèrent tous dans l'aridité ; et je suis encore dans cette disposition. Si j'ouvre un livre, même le plus beau, le plus touchant, mon cœur se serre aussitôt et je lis sans pouvoir comprendre ; ou, si je comprends, mon esprit s'arrête sans pouvoir méditer.

Dans cette impuissance, l'Ecriture sainte et l'Imitation viennent à mon secours, en elles je trouve une manne cachée, solide et pure. Mais c'est par-dessus tout l'Evangile qui m'entretient pendant mes oraisons ; là je puise tout ce qui est

nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux. Je comprends et je sais par expérience *que le royaume de Dieu est au dedans de nous*¹. Jésus n'a pas besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes ; lui, le Docteur des docteurs, enseigne sans bruit de paroles. Jamais je ne l'ai entendu parler ; mais je sais qu'il est en moi. A chaque instant, il me guide et m'inspire ; j'aperçois, juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque-là. Ce n'est pas le plus souvent aux heures de prière qu'elles brillent à mes yeux, mais au milieu des occupations de la journée.

Parfois cependant, une parole comme celle-ci — que j'ai tirée ce soir, à la fin d'une oraison passée dans la sécheresse — vient me consoler : « Voici le Maître que je te donne, il t'apprendra tout ce que tu dois faire. Je veux te faire lire dans le Livre de vie où est contenue *la science d'amour*². La science d'amour ! Ah ! cette parole résonne doucement à l'oreille de mon âme. Je ne désire que cette science-là ! Pour elle, *ayant donné toutes mes richesses, comme l'épouse des cantiques, j'estime n'avoir rien donné*³.

O ma Mère, après tant de grâces, ne puis-je pas chanter avec le Psalmiste, *que le Seigneur est bon, que sa miséricorde est éternelle*⁴ ! Il me semble que,

¹ Lucæ, xvii, 21.

² Notre-Seigneur à la B^e Marguerite-Marie.

³ Cant., viii, 7. — ⁴ Ps. cxii, 1.

si toutes les créatures recevaient les mêmes faveurs, Dieu ne serait craint de personne, mais *aimé* jusqu'à l'excès ; par amour, et non pas en tremblant, jamais aucune âme ne commettrait la moindre faute volontaire.

Mais enfin, je comprends que toutes les âmes ne peuvent pas se ressembler ; il faut qu'il y en ait de différentes familles, afin d'honorer spécialement chacune des perfections divines. A moi, il a donné sa MISÉRICORDE INFINIE, et c'est à travers ce miroir ineffable que je contemple ses autres attributs. Alors tous m'apparaissent rayonnants d'AMOUR : *la justice* même, plus que les autres peut-être, me semble revêtue *d'amour*. Quelle douce joie de penser que le Seigneur est juste, c'est-à-dire qu'il tient compte de nos faiblesses, qu'il connaît parfaitement la fragilité de notre nature ! De quoi donc aurais-je peur ? Le bon Dieu infiniment juste, qui daigne pardonner avec tant de miséricorde les fautes de l'enfant prodigue, ne doit-il pas être *juste* aussi envers moi *qui suis toujours avec lui*¹ ?

En l'année 1895, j'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé. Pensant un jour aux âmes qui s'offrent comme victimes à la justice de Dieu, afin de détourner, en les attirant sur elles, les châtiments réservés aux pécheurs, je trouvai cette offrande grande

¹ Lucæ, xv, 31.

et généreuse, mais j'étais loin de me sentir portée à la faire.

« O mon divin Maître ! m'écriai-je du fond de mon cœur, n'y aura-t-il que votre justice à recevoir des hosties d'holocauste ? *Votre amour miséricordieux* n'en a-t-il pas besoin lui aussi ? De toutes parts il est méconnu, rejeté..., les cœurs auxquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures, leur demandant le bonheur avec une misérable affection d'un instant, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter la délicieuse fournaise de votre amour infini.

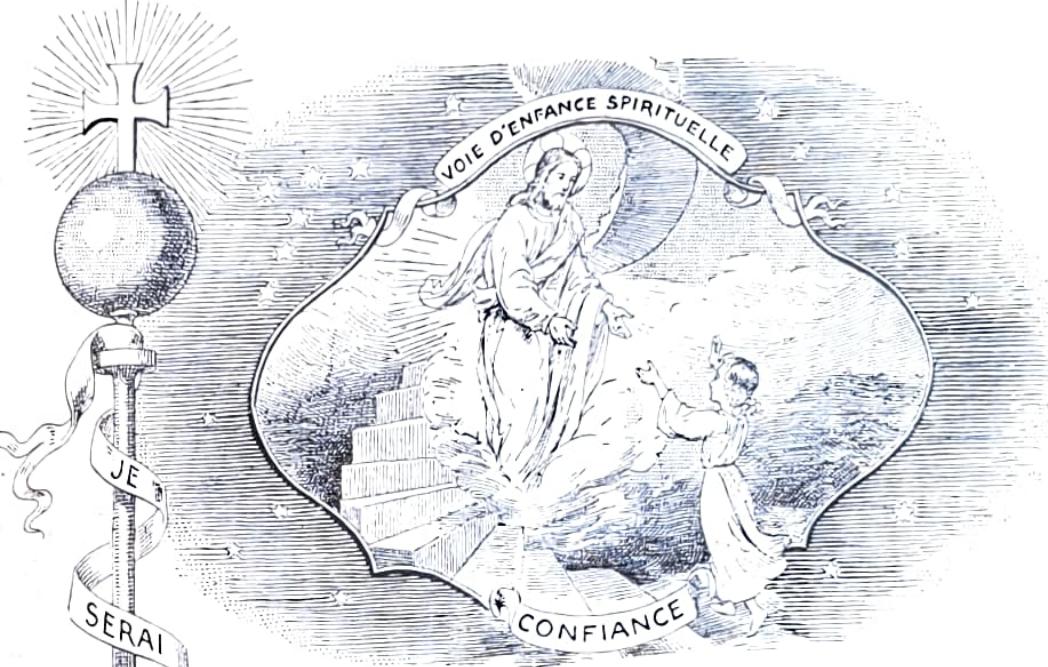
« O mon Dieu, votre amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant comme VICTIMES D'HOLCAUSTE A VOTRE AMOUR, vous les consumeriez rapidement, que vous seriez heureux de ne point comprimer les flammes de tendresse infinie qui sont renfermées en vous.

« Si votre justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre amour miséricordieux désire-t-il embraser les âmes, puisque *votre miséricorde s'élève jusqu'aux cieux*¹ ! O Jésus, que ce soit moi cette heureuse victime, consumez votre petite hostie par le feu du divin amour. »

Ma Mère, vous savez les flammes, ou plutôt les océans de grâces qui vinrent inonder mon âme,

aussitôt après ma donation du 9 juin 1895. Ah ! depuis ce jour, l'amour me pénètre et m'environne ; à chaque instant, cet *amour miséricordieux* me renouvelle, me purifie et ne laisse en mon cœur aucune trace de péché. Non, je ne puis craindre le purgatoire ; je sais que je ne mériterais même pas d'entrer avec les âmes saintes dans ce lieu d'expiation ; mais je sais aussi que le feu de l'amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire, je sais que Jésus ne peut vouloir pour nous des souffrances inutiles, et qu'il ne m'inspirerait pas les désirs que je ressens s'il ne voulait les combler.

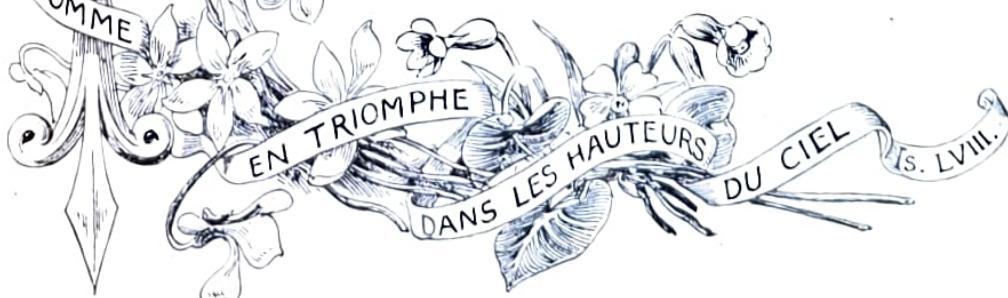




CHAPITRE IX

L'Ascenseur divin. — Première invitation aux joies éternelles. — La nuit obscure. — La table des pécheurs. — Comment cet ange de la terre comprend la charité fraternelle. — Une grande victoire. — Un soldat déserteur.

MÈRE bien-aimée, je croyais avoir fini, et vous me demandez plus de détails sur ma vie religieuse. Je ne veux pas raisonner, mais je ne puis m'empêcher de rire en prenant de nouveau la plume pour



vous raconter des choses que vous savez aussi bien que moi : enfin j'obéis, Je ne veux pas chercher quelle utilité peut avoir ce manuscrit ; je vous l'avoue, ma Mère, si vous le brûliez sous mes yeux avant même de l'avoir lu, je n'en éprouverais aucune peine.

Dans la communauté, on croit généralement que vous m'avez gâtée de toute façon depuis mon entrée au Carmel ; mais *l'homme ne voit que l'apparence, c'est Dieu qui lit au fond des cœurs*¹. O ma Mère, je vous remercie une fois encore de ne m'avoir pas ménagée ; Jésus savait bien qu'il fallait à sa petite fleur l'eau vivifiante de l'humiliation, elle était trop faible pour prendre racine sans ce moyen, et c'est à vous qu'elle doit cet inestimable bienfait.

Depuis quelques mois, le divin Maître a changé complètement sa manière de faire pousser sa petite fleur : la trouvant sans doute assez arrosée, il la laisse maintenant grandir sous les rayons bien chauds d'un soleil éclatant. Il ne veut plus pour elle que son sourire, qu'il lui donne encore par vous, ma Mère vénérée. Ce doux soleil, loin de flétrir la petite fleur, la fait croître merveilleusement. Au fond de son calice, elle conserve les précieuses gouttes de rosée qu'elle a reçues autrefois ; et ces gouttes lui rappelleront toujours qu'elle est petite et faible. Toutes les créatures pourraient se pencher vers elle, l'admirer, l'accabler de leurs

¹ I Reg., XVI, 7

louanges ; cela n'ajouterait jamais une ombre de vaine satisfaction à la véritable joie qu'elle savoure en son cœur, se voyant aux yeux de Dieu un pauvre petit néant, rien de plus.

En disant que tous les compliments me laisseraient insensible, je ne veux pas parler, ma Mère, de l'amour et de la confiance que vous me témoignez ; j'en suis au contraire bien touchée, mais je sens que je n'ai rien à craindre, je puis en jouir maintenant à mon aise, rapportant au Seigneur ce qu'il a bien voulu mettre de bon en moi. S'il lui plaît de me faire paraître meilleure que je ne suis, cela ne me regarde pas, il est libre d'agir comme il veut.

Mon Dieu, que les voies par lesquelles vous conduisez les âmes sont différentes ! Dans la vie des Saints, nous en voyons un grand nombre qui n'ont rien laissé d'eux après leur mort : pas le moindre souvenir, pas le moindre écrit. Il en est d'autres, au contraire, comme notre Mère sainte Thérèse, qui ont enrichi l'Eglise de leur doctrine sublime, ne craignant pas *de révéler les secrets du Roi*¹, afin qu'il soit plus connu, plus aimé des âmes. Laquelle de ces deux manières plaît le mieux à Notre-Seigneur ? Il me semble qu'elles lui sont également agréables.

Tous les bien-aimés de Dieu ont suivi le mouvement de l'Esprit-Saint qui a fait écrire au prophète : « *Dites au juste que tout est bien*². » Oui, tout est bien lorsqu'on ne cherche que la volonté

¹ Tob., XII, 7. — ² Is., III, 10.

divine ; c'est pour cela que moi, pauvre petite fleur, j'obéis à Jésus en essayant de faire plaisir à celle qui me le représente ici-bas.

Vous le savez, ma Mère, mon désir a toujours été de devenir sainte ; mais hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il existe entre eux et moi la même différence que nous voyons dans la nature entre une montagne dont le sommet se perd dans les nuages et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants.

Au lieu de me décourager, je me suis dit : « Le bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables ; je puis donc, malgré ma petitesse, aspirer à la sainteté. Me grandir, c'est impossible ! Je dois me supporter telle que je suis, avec mes imperfections sans nombre ; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions : maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier ; chez les riches, un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi trouver *un ascenseur* pour m'élever jusqu'à Jésus ; car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection. »

Alors j'ai demandé aux Livres saints l'indication de l'*ascenseur*, objet de mon désir ; et j'ai lu ces mots sortis de la bouche même de la Sagesse éternelle : « *Si quelqu'un est TOUT PETIT, qu'il vienne*

à moi¹. » Je me suis donc approchée de Dieu, devinant bien que j'avais découvert ce que je cherchais ; voulant savoir encore ce qu'il ferait au tout petit, j'ai continué mes recherches et voici ce que j'ai trouvé : « *Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein, et je vous balancerai sur mes genoux*². »

Ah ! jamais paroles plus tendres, plus mélo-dieuses ne sont venues réjouir mon âme. *L'ascenseur* qui doit m'élever jusqu'au ciel, *ce sont vos bras, ô Jésus !* Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente, et moi je veux chanter vos miséricordes ! *Vous m'avez instruite dès ma jeunesse, et jusqu'à présent j'ai annoncé vos merveilles ; je continuerai de les publier dans l'âge le plus avancé*³.

Quel sera-t-il pour moi cet âge avancé ? Il me semble que ce pourrait être aussi bien maintenant que plus tard : deux mille ans ne sont pas plus aux yeux du Seigneur que vingt ans... qu'un seul jour !

Mais ne croyez pas, ma Mère, que votre enfant désire vous quitter, estimant comme une plus grande grâce de mourir à l'aurore plutôt qu'au déclin du jour ; ce qu'elle estime, ce qu'elle désire uniquement, c'est de faire plaisir à Jésus. Mainte-

¹ Prov., ix, 4. — ² Is., LXIV, 13. — ³ Ps. LXX, 18.

nant qu'il semble s'approcher d'elle pour l'attirer au séjour de la gloire, son cœur se réjouit ; elle le sait, elle l'a compris, le bon Dieu n'a besoin de personne, encore moins d'elle que des autres, pour faire du bien sur la terre.

En attendant, ma Mère vénérée, je connais votre volonté : vous désirez que j'accomplisse près de vous une mission bien douce, bien facile¹ ; et cette mission je l'achèverai du haut des cieux. Vous m'avez dit, comme Jésus à saint Pierre : « *Pais mes agneaux* » ; et moi, je me suis étonnée, je me suis trouvée trop petite, je vous ai suppliée de faire paître vous-même vos petits agneaux et de me garder par grâce avec eux. Répondant un peu à mon juste désir, vous m'avez plutôt nommée leur première compagne que leur maîtresse, me commandant toutefois de les conduire dans les pâturages fertiles et ombragés, de leur indiquer les herbes les meilleures et les plus fortifiantes, de leur désigner avec soin les fleurs brillantes, mais empoisonnées, auxquelles ils ne doivent jamais toucher, sinon pour les écraser sous leurs pas.

Ma Mère, comment se fait-il que ma jeunesse, mon inexpérience ne vous aient point effrayée ? Comment ne craignez-vous pas que je laisse égarer vos agneaux ? En agissant ainsi, peut-être vous êtes-vous rappelé que souvent le Seigneur se plaît à donner la sagesse aux petits...

¹ Elle exerçait la charge de maîtresse des novices sans en porter le titre.

Sur la terre, elles sont bien rares les âmes qui ne mesurent pas la puissance divine à leurs courtes pensées ! Le monde veut bien que, partout ici-bas, il y ait des exceptions ; seul, le bon Dieu n'a pas le droit d'en faire. Depuis longtemps, je le sais, cette manière de mesurer l'expérience aux années se pratique parmi les humains ; car, en son adolescence, le saint roi David chantait au Seigneur : « *Je suis jeune et méprisé.* » Dans le même psaume cependant il ne craint pas de dire : « *Je suis devenu plus prudent que les vieillards, parce que j'ai recherché votre volonté. Votre parole est la lampe qui éclaire mes pas ; je suis prêt à accomplir vos ordonnances, et je ne suis troublé de rien* ¹. »

Vous n'avez pas même jugé imprudent, ma Mère, de me dire un jour que le divin Maître illuminait mon âme et me donnait l'expérience des années. Je suis trop petite maintenant pour avoir de la vanité, je suis trop petite encore pour savoir tourner de belles phrases afin de laisser croire que j'ai beaucoup d'humilité ; j'aime mieux convenir simplement que *le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses* ² ; et la plus grande, c'est de m'avoir montré ma petitesse, mon impuissance à tout bien.

Mon âme a connu bien des genres d'épreuves, j'ai beaucoup souffert ici-bas ! Dans mon enfance, je souffrais avec tristesse ; aujourd'hui, c'est dans

¹ Ps. cxviii, 141, 100, 105, 106. — ² Lucæ, 1, 49.

la paix et la joie que je savoure tous les fruits amers. Pour ne pas sourire en lisant ces pages, il faut, je l'avoue, que vous me connaissiez à fond, ma Mère chérie ; car est-il une âme apparemment moins éprouvée que la mienne ? Ah ! si le martyre que je souffre depuis un an apparaissait aux regards, quel étonnement ! Puisque vous le voulez, je vais essayer de l'écrire ; mais il n'y a pas de terme pour expliquer ces choses, et je serai toujours au-dessous de la réalité.

Au carême de l'année dernière, je me trouvai plus forte que jamais, et cette force, malgré le jeûne que j'observais dans toute sa rigueur, se maintint parfaitement jusqu'à Pâques ; lorsque le jour du Vendredi-Saint, à la première heure, Jésus me donna l'espoir d'aller bientôt le rejoindre dans son beau ciel. Oh ! qu'il m'est doux ce souvenir !

Le jeudi soir, n'ayant pas obtenu la permission de rester au Tombeau la nuit entière, je rentrai à minuit dans notre cellule. A peine ma tête se posait-elle sur l'oreiller, que je sentis un flot monter en bouillonnant jusqu'à mes lèvres ; je crus que j'allais mourir et mon cœur se fendit de joie. Cependant, comme je venais d'éteindre notre petite lampe, je mortifiai ma curiosité jusqu'au matin et m'endormis paisiblement.

A cinq heures, le signal du réveil étant donné, je pensai tout de suite que j'avais quelque chose d'heureux à apprendre ; et, m'approchant de la fenêtre, je le constatai bientôt en trouvant notre

mouchoir rempli de sang. O ma Mère, quelle espérance ! J'étais intimement persuadée que mon Bien-Aimé, en ce jour anniversaire de sa mort, me faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure qui m'annonçait son heureuse arrivée.

Ce fut avec une grande ferveur que j'assistai à Prime, puis au Chapitre. J'avais hâte d'être aux genoux de ma Mère pour lui confier mon bonheur. Je ne ressentais pas la moindre fatigue, la moindre souffrance, aussi j'obtins facilement la permission de finir mon carême comme je l'avais commencé ; et, ce jour du Vendredi-Saint, je partageai toutes les austérités du Carmel, sans aucun soulagement. Ah ! jamais ces austérités ne m'avaient semblé aussi délicieuses... l'espoir d'aller au ciel me transportait d'allégresse.

Le soir de cet heureux jour je rentrai pleine de joie dans notre cellule, et j'allais encore m'en-dormir doucement, lorsque mon bon Jésus me donna, comme la nuit précédente, le même signe de mon entrée prochaine dans l'éternelle vie. Je jouissais alors d'une foi si vive, si claire, que la pensée du ciel faisait tout mon bonheur, je ne pouvais croire qu'il y eût des impies n'ayant pas la foi, et me persuadais que, certainement, ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence d'un autre monde.

Aux jours si lumineux du temps pascal, Jésus me fit comprendre qu'il y a réellement des âmes sans foi et sans espérance qui, par l'abus des

grâces, perdent ces précieux trésors, source des seules joies pures et véritables. Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du ciel, si douce pour moi depuis ma petite enfance, me devînt un sujet de combat et de tourment. La durée de cette épreuve n'était pas limitée à quelques jours, à quelques semaines ; voilà des mois que je la souffre, et j'attends encore l'heure de ma délivrance. Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens ; mais c'est impossible ! Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. Cependant je vais essayer de l'expliquer par une comparaison :

Je suppose que je suis née dans un pays environné d'épais brouillards ; jamais je n'ai contemplé le riant aspect de la nature, jamais je n'ai vu un seul rayon de soleil. Dès mon enfance, il est vrai, j'entends parler de ces merveilles, je sais que le pays où j'habite n'est pas ma patrie, qu'il en est un autre vers lequel je dois sans cesse aspirer. Ce n'est pas une histoire inventée par un habitant des brouillards, c'est une vérité indiscutable ; car le Roi de la patrie au brillant soleil est venu trente-trois ans dans le pays des ténèbres... Hélas ! *et les ténèbres n'ont point compris qu'il était la lumière du monde*¹.

Mais, Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière ! elle vous demande pardon pour ses frères incrédules, elle accepte de manger aussi

¹ Joan., 1. 5.

longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur, elle s'assied pour votre amour à cette table remplie d'amertume, où les pauvres pécheurs prennent leur nourriture et dont elle ne veut point se lever avant le signe de votre main. Mais ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères coupables : « *Ayez pitié de nous, Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs*¹ ? » Renvoyez-nous justifiés ! Que tous ceux qui ne sont point éclairés du flambeau de la foi le voient luire enfin ! O mon Dieu, s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain des larmes, jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume ; la seule grâce que je vous demande, c'est de ne jamais vous offenser !

Je vous disais, ma Mère, que la certitude d'aller un jour loin de mon pays ténébreux m'avait été donnée dès mon enfance ; non seulement je croyais d'après ce que j'entendais dire, mais encore je sentais dans mon cœur, par des aspirations intimes et profondes, qu'une autre terre, qu'une région plus belle, me servirait un jour de demeure stable, de même que le génie de Christophe Colomb lui faisait pressentir un nouveau monde. Quand, tout à coup, les brouillards qui m'environnent pénètrent dans mon âme et m'enveloppent de telle sorte, qu'il ne m'est plus possible même de retrou-

¹ Lucae, xviii, 13.

ver en moi l'image si douce de ma patrie... Tout a disparu !

Lorsque je veux reposer mon cœur, fatigué des ténèbres qui l'entourent, par le souvenir fortifiant d'une vie future et éternelle, mon tourment redouble. Il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des impies, me disent en se moquant de moi : « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée, tu rêves la possession éternelle du Créateur de ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards où tu languis ; avance !... avance !... réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant !... »

Mère bien-aimée, cette image de mon épreuve est aussi imparfaite que l'ébauche comparée au modèle ; cependant je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer... j'ai peur même d'en avoir trop dit. Ah ! que Dieu me pardonne ! Il sait bien que, tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je m'efforce d'en faire les œuvres. J'ai prononcé plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie.

A chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mon ennemi veut me provoquer, je me conduis en brave : sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mon adversaire sans jamais le regarder en face ; puis je cours vers mon Jésus, je lui dis être prête à verser tout mon sang pour confesser qu'il y a un ciel, je lui dis être

heureuse de ne pouvoir contempler sur la terre, avec les yeux de l'âme, ce beau ciel qui m'attend, afin qu'il daigne l'ouvrir pour l'éternité aux pauvres incrédules.

Aussi, malgré cette épreuve, qui m'enlève tout sentiment de jouissance, je puis m'écrier encore : « *Seigneur, vous me comblez de joie par tout ce que vous faites*¹. » Car est-il une joie plus grande que celle de souffrir pour votre amour ? Plus la souffrance est intense, moins elle paraît aux yeux des créatures, plus elle vous fait sourire, ô mon Dieu ! Et si, par impossible, vous deviez l'ignorer vous-même, je serais encore heureuse de souffrir, dans l'espérance que, par mes larmes, je pourrais empêcher ou réparer peut-être une seule faute commise contre la foi.

Vous allez croire sans doute, ma Mère vénérée, que j'exagère un peu la nuit de mon âme. Si vous en jugez par les poésies que j'ai composées cette année, je dois vous paraître inondée de consolations, une enfant pour laquelle le voile de la foi s'est presque déchiré ! Et cependant... ce n'est plus un voile, c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et couvre le firmament étoilé !

Lorsque je chante le bonheur du ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie ; car je chante simplement *ce que je veux croire*. Parfois, je l'avoue, un tout petit rayon de soleil éclaire ma sombre nuit, alors l'épreuve cesse un

¹ Ps. xcI, 4.

instant ; mais ensuite, le souvenir de ce rayon, au lieu de me consoler, rend mes ténèbres plus épaisses encore.

Ah ! jamais je n'ai si bien senti que le Seigneur est doux et miséricordieux ; il ne m'a envoyé cette lourde croix qu'au moment où je pouvais la porter ; autrefois je crois qu'elle m'aurait jetée dans le découragement. Maintenant elle ne produit qu'une chose : enlever tout sentiment de satisfaction naturelle dans mon aspiration vers la patrie céleste.

Ma Mère, il me semble qu'à présent rien ne m'empêche de m'envoler : car je n'ai plus de grands désirs, si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour... Je suis libre, je n'ai aucune crainte, même celle que je redoutais le plus, je veux dire la crainte de rester longtemps malade et par suite d'être à charge à la communauté. Si cela fait plaisir au bon Dieu, je consens volontiers à voir ma vie de souffrances, du corps et de l'âme, se prolonger des années. Oh ! non, je ne crains pas une longue vie, je ne refuse pas le combat : « *Le Seigneur est la roche où je suis élevée, qui dresse mes mains au combat et mes doigts à la guerre ; il est mon bouclier, j'espère en lui* ¹. » Jamais je n'ai demandé à Dieu de mourir jeune ; il est vrai, je n'ai pas cessé de croire qu'il en serait ainsi, mais sans rien faire pour l'obtenir.

¹ Ps. cxliii, 1, 2.

Souvent le Seigneur se contente du désir de travailler pour sa gloire ; et mes désirs, vous le savez, ma Mère, ont été bien grands ! Vous savez aussi que Jésus m'a présenté plus d'un calice amer par rapport à mes sœurs chéries. Ah ! le saint roi David avait raison quand il chantait : « *Qu'il est bon, qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble dans une parfaite union* ¹ ! » Mais c'est au sein des sacrifices que cette union doit s'accomplir sur la terre. Non, ce n'est pas pour vivre avec mes sœurs que je suis venue dans ce Carmel béni ; je pressentais bien, au contraire, que ce devait être un sujet de grandes souffrances lorsqu'on ne veut rien accorder à la nature.

Comment peut-on dire qu'il est plus parfait de s'éloigner des siens ? A-t-on jamais reproché à des frères de combattre sur le même champ de bataille, de voler ensemble pour cueillir la palme du martyre ? Sans doute on a jugé avec raison qu'ils s'encouragent mutuellement ; mais aussi que le martyre de chacun devient celui de tous.

Ainsi en est-il dans la vie religieuse que les théologiens appellent un martyre. En se donnant à Dieu, le cœur ne perd pas sa tendresse naturelle ; cette tendresse, au contraire, grandit en devenant plus pure et plus divine. C'est de cette tendresse que je vous aime, ma Mère, et que j'aime mes sœurs. Oui, je suis heureuse de combattre en famille pour la gloire du Roi des cieux ; mais je

serais prête aussi à voler sur un autre champ de bataille, si le divin Général m'en exprimait le désir : un commandement ne serait pas nécessaire, mais un simple regard, un signe suffirait !

Depuis mon entrée au Carmel, j'ai toujours pensé que, si Jésus ne m'emportait bien vite au ciel, le sort de la petite colombe de Noé serait le mien : qu'un jour le Seigneur, ouvrant la fenêtre de l'arche, me dirait de voler bien loin vers des rivages infidèles, portant avec moi la branche d'olivier. Cette pensée m'a fait planer plus haut que tout le créé.

Comprenant que, même au Carmel, il pouvait y avoir des séparations, j'ai voulu par avance habiter dans les cieux ; j'ai accepté, non seulement de m'exiler au milieu d'un peuple inconnu, mais, ce qui m'était bien plus amer, j'ai accepté l'exil pour mes sœurs. Deux d'entre elles, en effet, furent demandées pour le Carmel de Saïgon, que notre monastère avait fondé. Pendant quelque temps, il fut sérieusement question de les y envoyer. Ah ! je n'aurais pas voulu dire une parole pour les retenir, bien que mon cœur fût brisé à la pensée des épreuves qui les attendaient...

Maintenant tout est passé, les supérieurs ont mis des obstacles insurmontables à leur départ ; à ce calice, je n'ai fait que tremper mes lèvres ; juste le temps d'en goûter l'amertume.

Laissez-moi vous dire, ma Mère, pourquoi, si la sainte Vierge me guérit, je désire répondre à l'appel de nos Mères d'Hanoï. Il paraît que pour

vivre dans les Carmels étrangers il faut une vocation toute spéciale ; beaucoup d'âmes s'y croient appelées sans l'être en effet. Vous m'avez dit, ma Mère, que j'avais cette vocation, et que ma santé seule mettait obstacle à son accomplissement.

Ah ! s'il me fallait un jour quitter mon berceau religieux, ce ne serait pas sans blessure. Je n'ai pas un cœur insensible ; et c'est justement parce qu'il est capable de souffrir beaucoup, que je désire donner à Jésus tous les genres de souffrances qu'il pourrait supporter. Ici, je suis aimée de vous, ma Mère, de toutes mes sœurs, et cette affection m'est bien douce : voilà pourquoi je rêve un monastère où je serais inconnue, où j'aurais à souffrir l'exil du cœur. Non, ce n'est pas dans l'intention de rendre service au Carmel d'Hanoï que je quitterais tout ce qui m'est cher, je connais trop mon incapacité ; mon seul but serait d'accomplir la volonté du bon Dieu et de me sacrifier pour lui au gré de ses désirs. Je sens bien que je n'aurais aucune déception ; car, lorsqu'on s'attend à une souffrance pure, on est plutôt surpris de la moindre joie ; et puis, la souffrance elle-même devient la plus grande des joies, quand on la recherche comme un précieux trésor.

Mais je suis malade maintenant, et je ne guérirai pas. Toutefois je reste dans la paix ; depuis longtemps je ne m'appartiens plus, je suis livrée totalement à Jésus... Il est donc libre de faire de moi tout ce qui lui plaira. Il m'a donné l'attrait d'un

exil complet, il m'a demandé si je consentais à boire ce calice : aussitôt je l'ai voulu saisir, mais lui, retirant sa main, me montra que l'acceptation seule le contentait.

Mon Dieu, de quelles inquiétudes on se délivre en faisant le vœu d'obéissance ! Que les simples religieuses sont heureuses ! Leur unique boussole étant la volonté des supérieurs, elles sont toujours assurées d'être dans le droit chemin, n'ayant pas à craindre de se tromper, même s'il leur paraît certain que les supérieurs se trompent. Mais, lorsqu'on cesse de consulter la boussole infaillible, aussitôt l'âme s'égare dans des chemins arides où l'eau de la grâce lui manque bientôt.

Ma Mère, vous êtes la boussole que Jésus m'a donnée pour me conduire sûrement au rivage éternel. Qu'il m'est doux de fixer sur vous mon regard et d'accomplir ensuite la volonté du Seigneur ! En permettant que je souffre des tentations contre la foi, le divin Maître a beaucoup augmenté dans mon cœur *l'esprit de foi* qui me le fait voir vivant en votre âme et me communiquant par vous ses ordres bénis. Je sais bien, ma Mère, que vous me rendez doux et léger le fardeau de l'obéissance ; mais il me semble, d'après mes sentiments intimes, que je ne changerais pas de conduite et que ma tendresse filiale ne souffrirait aucune diminution, s'il vous plaisait de me traiter sévèrement, parce que je verrais encore la volonté de mon Dieu se manifestant d'une autre façon pour le plus grand bien de mon âme.

Parmi les grâces sans nombre que j'ai reçues cette année, je n'estime pas la moindre celle qui m'a donné de comprendre dans toute son étendue le précepte de la charité. Je n'avais jamais approfondi cette parole de Notre-Seigneur : « *Le second commandement est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même*¹. » Je m'appliquais surtout à aimer Dieu, et c'est en l'aimant que j'ai découvert le secret de ces autres paroles : « *Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur ! bni entreront dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père*². »

Cette volonté, Jésus me l'a fait connaître, lorsqu'à la dernière Cène il donna son *commandement nouveau*, quand il dit à ses Apôtres : *de s'entr'aimer comme il les a aimés lui-même*³... Et je me suis mise à rechercher comment Jésus avait aimé ses disciples ; j'ai vu que ce n'était pas pour leurs qualités naturelles, j'ai constaté qu'ils étaient ignorants et remplis de pensées terrestres. Cependant il les appelle ses amis, ses frères, il désire les voir près de lui dans le royaume de son Père, et, pour leur ouvrir ce royaume, il veut mourir sur la croix, disant *qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime*⁴.

En méditant ces paroles divines, j'ai vu combien mon amour pour mes sœurs était imparfait, j'ai compris que je ne les aimais pas comme Jésus les

¹ Matt., xxii, 39. — ² Matt., vii, 21. — ³ Joan., xiii, 34. —
⁴ Joan., xv, 13.

aime. Ah ! je devine maintenant que la vraie charité consiste à supporter tous les défauts du prochain, à ne pas s'étonner de ses faiblesses, à s'édifier de ses moindres vertus ; mais surtout, j'ai appris que la charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur, car *personne n'allume un flambeau pour le mettre sous le bosome, mais on le met sur le chandelier afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison*¹. Il me semble, ma Mère, que ce flambeau représente la charité qui doit éclairer, réjouir, non seulement ceux qui me sont le plus chers, mais *tous ceux qui sont dans la maison*.

Lorsque le Seigneur, dans l'ancienne loi, ordonnait à son peuple d'aimer son prochain comme soi-même, il n'était pas encore descendu sur la terre ; et, sachant bien à quel degré l'on aime sa propre personne, il ne pouvait demander davantage. Mais lorsque Jésus fait à ses Apôtres un commandement nouveau, *son commandement à lui*², il n'exige plus seulement d'aimer son prochain comme soi-même, mais comme il l'aime lui-même, comme il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles.

O mon Jésus ! je sais que vous ne commandez rien d'impossible ; vous connaissez mieux que moi ma faiblesse et mon imperfection, vous savez bien que jamais je n'arriverai à aimer mes sœurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon divin Sauveur,

¹ Lucæ, xi, 33. — ² Joan., xv, 12.

ne les aimez encore *en moi*. C'est parce que vous voulez m'accorder cette grâce que vous avez fait un commandement *nouveau*. Oh ! que je l'aime ! puisqu'il me donne l'assurance que votre volonté est *d'aimer en moi* tous ceux que vous me commandez d'aimer.

Oui, je le sens, lorsque je suis charitable c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs. Si je veux augmenter en mon cœur cet amour et que le démon essaie de me mettre devant les yeux les défauts de telle ou telle sœur, je m'empresse de rechercher ses vertus, ses bons désirs ; je me dis que, si je l'ai vue tomber une fois, elle peut bien avoir remporté un grand nombre de victoires qu'elle cache par humilité ; et que, même ce qui me paraît une faute peut très bien être, à cause de l'intention, un acte de vertu. J'ai d'autant moins de peine à me le persuader que j'en fis l'expérience par moi-même.

Un jour, pendant la récréation, la portière vint demander une sœur pour une besogne qu'elle désigna. J'avais un désir d'enfant de m'employer à ce travail, et justement le choix tomba sur moi. Aussitôt je commence à plier notre ouvrage, mais assez doucement pour que ma voisine ait plié le sien avant moi, car je savais la réjouir en lui laissant prendre ma place. La sœur qui demandait de l'aide, me voyant si peu pressée, dit en riant : « Ah ! je pensais bien que vous ne mettriez pas cette perle à votre couronne, vous alliez trop

lentement ! » Et toute la communauté crut que j'avais agi par nature.

Je ne saurais dire combien ce petit événement me fut profitable et me rendit indulgente. Il m'empêche encore d'avoir de la vanité quand je suis jugée favorablement, car je me dis : Puisque mes petits actes de vertu peuvent être pris pour des imperfections, on peut tout aussi bien se tromper en appelant vertu ce qui n'est qu'imperfection ; et je répète alors avec saint Paul : « *Je me mets fort peu en peine d'être jugée par aucun tribunal humain. Je ne me juge pas moi-même. Celui qui me juge, c'est le Seigneur* ¹. »

Oui, c'est le Seigneur, c'est Jésus qui me juge ! Et pour me rendre son jugement favorable, ou plutôt pour ne pas être jugée du tout, puisqu'il a dit : « *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés* ² », je veux toujours avoir des pensées charitables.

Je reviens au saint Evangile où le Seigneur m'explique bien clairement en quoi consiste son *commandement nouveau*.

Je lis en saint Matthieu : « *Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre ami et vous hâirez votre ennemi. Pour moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent* ³. »

Sans doute, au Carmel, on ne rencontre pas d'ennemis, mais enfin, il y a des sympathies ; on

¹ I Cor., iv, 3, 4. — ² Lucæ, vi, 37. — ³ Matt., v, 43, 44.

se sent attiré vers telle sœur, au lieu que telle autre vous ferait faire un long détour pour éviter sa rencontre. Eh bien, Jésus me dit que cette sœur il faut l'aimer, qu'il faut prier pour elle, quand même sa conduite me porterait à croire qu'elle ne m'aime pas : « *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? car les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment* ¹. » Et ce n'est pas assez d'aimer, il faut le prouver. On est naturellement heureux de faire plaisir à un ami ; mais cela n'est point de la charité, car les pécheurs le font aussi.

Voici ce que Jésus m'enseigne encore : « *Donnez à quiconque vous demande ; et si l'on prend ce qui vous appartient, ne le redemandez pas* ². » Donner à toutes celles qui demandent c'est moins doux que d'offrir soi-même par le mouvement de son cœur ; encore, lorsqu'on vous demande avec affabilité, cela ne coûte pas de donner ; mais si, par malheur, on use de paroles peu délicates, aussitôt l'âme se révolte quand elle n'est pas affermie dans la charité parfaite ; elle trouve alors mille raisons pour refuser ce qui lui est demandé, et ce n'est qu'après avoir convaincu la solliciteuse de son indelicatesse qu'elle lui donne *par grâce* ce qu'elle réclame, ou qu'elle lui rend un léger service qui lui prend vingt fois moins de temps qu'il n'en a fallu pour faire valoir des obstacles et des droits imaginaires.

S'il est difficile de donner à quiconque demande,

¹ Lucæ, vi, 32. — ² Lucæ, vi, 30.

il l'est encore bien plus de *laisser prendre ce qui appartient sans le redemander*. O ma Mère, je dis que c'est difficile, je devrais plutôt dire que cela semble difficile ; car *le joug du Seigneur est suave et léger*¹ ; lorsqu'on l'accepte, on sent aussitôt sa douceur.

Je disais : Jésus ne veut pas que je réclame ce qui m'appartient ; cela devrait me paraître tout naturel, puisque réellement rien ne m'appartient en propre : je dois donc me réjouir lorsqu'il m'arrive de sentir la pauvreté dont j'ai fait le vœu solennel. Autrefois je croyais ne tenir à quoi que ce soit ; mais, depuis que les paroles de Jésus me sont lumineuses, je me vois bien imparfaite. Par exemple si, me mettant à l'ouvrage pour la peinture, je trouve les pinceaux en désordre, si une règle ou un canif a disparu, la patience est bien près de m'abandonner et je dois la prendre à deux mains pour ne pas réclamer avec amertume les objets qui me manquent.

Ces choses indispensables je puis sans doute les demander, mais en le faisant avec humilité je ne manque pas au commandement de Jésus ; au contraire, j'agis comme les pauvres qui tendent la main pour recevoir le nécessaire ; s'ils sont rebutés, ils ne s'en étonnent pas, personne ne leur doit rien. Ah ! quelle paix inonde l'âme lorsqu'elle s'élève au-dessus des sentiments de la nature ! Non, il n'est pas de joie comparable à celle que goûte le

¹ Matt., xi, 30.

véritable pauvre d'esprit ! S'il demande avec déta-
chement une chose nécessaire, et que non seule-
ment cette chose lui soit refusée, mais encore que
l'on essaie de prendre ce qu'il a, il suit le conseil
de Notre-Seigneur : « *Abandonnez même votre man-
teau à celui qui veut plaider pour avoir votre robe* ¹. »

Abandonner son manteau c'est, il me semble,
renoncer à ses derniers droits, se considérer comme
la servante, l'esclave des autres. Lorsqu'on a
quitté son manteau, c'est plus facile de marcher,
de courir, aussi Jésus ajoute-t-il : « *Et qui que ce
soit qui vous force de faire mille pas, faites-en deux
mille de plus avec lui* ². » Non, ce n'est pas assez
pour moi de donner à quiconque me demande, je
dois aller au-devant des désirs, me montrer très
obligée, très honorée de rendre service ; et, si l'on
prend une chose à mon usage, paraître heureuse
d'en être *débarrassée*.

Toutefois, je ne puis pas toujours pratiquer à la
lettre les paroles de l'Evangile ; il se rencontre des
occasions où je me vois contrainte de refuser
quelque chose à mes sœurs. Mais lorsque la charité
a jeté de profondes racines dans l'âme, elle se
montre à l'extérieur : il y a une façon si gracieuse
de refuser ce qu'on ne peut donner, que le refus
fait autant de plaisir que le don. Il est vrai qu'on
se gêne moins de mettre à contribution celles qui
se montrent toujours disposées à obliger ; cepen-
dant, sous prétexte que je serais forcée de refuser,

¹ Matt., v, 40. — ² Matt., v, 41.

je ne dois pas m'éloigner des sœurs qui demandent facilement des services, puisque le divin Maître a dit : « *N'évitez point celui qui veut emprunter de vous* ¹. »

Je ne dois pas non plus être obligeante afin de le paraître ou dans l'espoir qu'une autre fois la sœur que j'oblige me rendra service à son tour ; car Notre-Seigneur a dit encore : « *Si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir quelque chose, quel gré vous en saura-t-on ? les pécheurs même prêtent aux pécheurs afin d'en recevoir autant. Mais pour vous, faites du bien, prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera grande* ².

Oh ! oui, la récompense est grande, même sur la terre. Dans cette voie, il n'y a que le premier pas qui coûte. *Prêter sans en rien espérer*, cela paraît dur ; on aimeraît mieux donner, car une chose donnée n'appartient plus. Lorsqu'on vient vous dire d'un air tout à fait convaincu : « Ma sœur, j'ai besoin de votre aide pendant quelques heures ; mais soyez tranquille, j'ai permission de notre Mère, et je vous rendrai le temps que vous me donnez. » Vraiment, lorsqu'on sait très bien que jamais le temps prêté ne sera rendu, on aimeraît mieux dire : « Je vous le donne ! » Cela conten-
terait l'amour-propre ; car c'est un acte plus généreux de donner que de prêter, et puis on fait sentir à la sœur que l'on ne compte pas sur ses services.

¹ Matt., v, 42. — ² Lucæ, vi, 34, 35.

Ah ! que les enseignements divins sont contraires aux sentiments de la nature ! Sans le secours de la grâce, il serait impossible, non seulement de les mettre en pratique, mais encore de les comprendre.

Ma Mère chérie, je sens que, plus que jamais, je me suis très mal expliquée. Je ne sais quel intérêt vous pourrez trouver à lire toutes ces pensées confuses. Enfin je n'écris pas pour faire une œuvre littéraire ; si je vous ennuie par cette sorte de discours sur la charité, du moins vous verrez que votre enfant a fait preuve de bonne volonté.

Hélas ! je suis loin, je l'avoue, de pratiquer ce que je comprends ; et cependant le seul désir que j'en ai me donne la paix. S'il m'arrive de tomber en quelque faute contraire, je me relève aussitôt ; depuis quelques mois, je n'ai plus même à combattre, je puis dire avec notre Père saint Jean de la Croix : « *Ma demeure est entièrement pacifiée* », et j'attribue cette paix intime à un certain combat dans lequel j'ai été victorieuse. A partir de ce triomphe, la milice céleste vient à mon secours, ne pouvant souffrir de me voir blessée après avoir lutté vaillamment dans l'occasion que je vais décrire.

Une sainte religieuse de la communauté avait autrefois le talent de me déplaire en tout ; le démon s'en mêlait, car c'était lui certainement qui me faisait voir en elle tant de côtés désagrément-

bles ; aussi, ne voulant pas céder à l'antipathie naturelle que j'éprouvais, je me dis que la charité ne devait pas seulement consister dans les sentiments, mais se laisser voir dans les œuvres. Alors je m'appliquai à faire pour cette sœur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. A chaque fois que je la rencontrais, je priais le bon Dieu pour elle, lui offrant toutes ses vertus et ses mérites. Je sentais bien que cela réjouissait grandement mon Jésus ; car il n'est pas d'artiste qui n'aime à recevoir des louanges de ses œuvres, et le divin Artiste des âmes est heureux lorsqu'on ne s'arrête pas à l'extérieur, mais que, pénétrant jusqu'au sanctuaire intime qu'il s'est choisi pour demeure, on en admire la beauté.

Je ne me contentais pas de prier beaucoup pour celle qui me donnait tant de combats, je tâchais de lui rendre tous les services possibles ; et quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable, je m'empressais de lui faire un aimable sourire, essayant de détourner la conversation ; car il est dit dans l'*Imitation* *qu'il vaut mieux laisser chacun dans son sentiment que de s'arrêter à contester*¹.

Souvent aussi, quand le démon me tentait violemment et que je pouvais m'esquiver sans qu'elle s'aperçût de ma lutte intime, je m'enfuyais *comme un soldat déserteur.....* Et sur ces entrefaites, elle me dit un jour d'un air radieux : « Ma sœur

¹ *Imit.*, l. III, c. XLIV, 1.

Thérèse de l'Enfant-Jésus, voudriez-vous me confier ce qui vous attire tant vers moi ? Je ne vous rencontre pas que vous ne me fassiez le plus gracieux sourire. » Ah ! ce qui m'attirait, c'était Jésus caché au fond de son âme, Jésus qui rend doux ce qu'il y a de plus amer !

Je vous parlais à l'instant, ma Mère, de mon dernier moyen pour éviter une défaite dans les combats de la vie, je veux dire *la désertion*. Ce moyen peu honorable, je l'employais pendant mon noviciat, il m'a toujours parfaitement réussi. Je vais vous en citer un éclatant exemple qui, je crois, vous fera sourire :

Vous étiez malade depuis plusieurs jours d'une bronchite qui nous donna bien des inquiétudes. Un matin, je vins tout doucement remettre à votre infirmerie les clefs de la grille de communion, car j'étais sacristine. Au fond, je me réjouissais d'avoir cette occasion de vous voir, mais je me gardais bien de le faire paraître. Or, l'une de vos filles, animée d'un saint zèle, crut que j'allais vous éveiller et voulut discrètement me prendre les clefs. Je lui répondis, le plus poliment possible, que je désirais autant qu'elle ne point faire de bruit, et j'ajoutai que c'était *mon droit* de rendre les clefs. Je comprends aujourd'hui qu'il eût été plus parfait de céder tout simplement, mais je ne le comprenais pas alors et voulus entrer à sa suite, malgré elle.

Bientôt le malheur redouté arriva, le bruit que

nous faisions vous fit ouvrir les yeux, et tout retomba sur moi ! La sœur à laquelle j'avais résisté se hâta de prononcer tout un discours, dont le fond était ceci : « C'est ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus qui a fait le bruit. » Je brûlais du désir de me défendre ; mais heureusement il me vint une idée lumineuse ; je me dis que, certainement, si je commençais à me justifier j'allais perdre la paix de mon âme ; de plus, que ma vertu étant trop faible pour me laisser accuser sans rien répliquer, je devais choisir la fuite pour dernière planche de salut. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Je partis... mais mon cœur battait si fort qu'il me fut impossible d'aller loin, et je m'assis dans l'escalier pour jouir en paix des fruits de ma victoire. Sans doute, c'était là une singulière bravoure ; cependant il vaut mieux, je crois, ne pas s'exposer au combat lorsque la défaite est certaine.

Hélas ! quand je pense au temps de mon noviciat, comme je constate mon imperfection ! Je ris maintenant de certaines choses. Ah ! que le Seigneur est bon d'avoir élevé mon âme, de lui avoir donné des ailes ! Tous les filets des chasseurs ne sauraient plus m'effrayer ; car *c'est en vain que l'on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes*¹.

Plus tard, il se pourra que le temps où je suis me paraisse rempli de bien des misères encore, mais je ne m'étonne plus de rien, je ne m'afflige

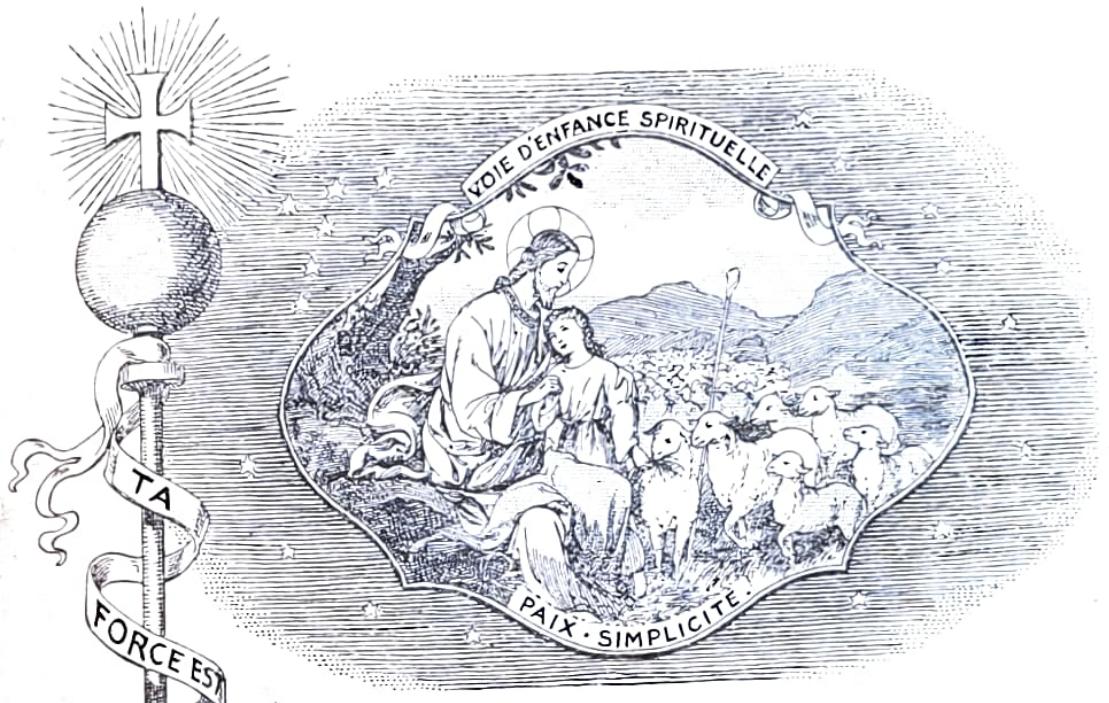
¹ Prov., 1, 17.

pas en me voyant la faiblesse même ; au contraire, c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections. Je l'avoue, ces lumières sur mon néant me font plus de bien que des lumières sur la foi.

Me souvenant que *la charité couvre la multitude des péchés*¹, je puise à cette mine féconde ouverte par le Seigneur dans son Evangile sacré. Je fouille dans les profondeurs de ses paroles adorables, et je m'écrie avec David : « *J'ai couru dans la voie de vos commandements, depuis que vous avez dilaté mon cœur*². » Et la charité seule peut dilater mon cœur... O Jésus ! depuis que cette douce flamme le consume, je cours avec délices dans la voie de *votre commandement nouveau*, et je veux y courir jusqu'au jour bienheureux où, m'unissant au cortège virginal, je vous suivrai dans les espaces infinis, chantant votre *Cantique nouveau* qui doit être celui de l'AMOUR.

¹ Prov., x, 12. — ² Ps. cxviii, 32.





CHAPITRE X

Nouvelles lumières sur la charité. — Le petit pinceau : sa manière de peindre dans les âmes. — Une prière exaucée. — Les miettes qui tombent de la table des enfants. — Le bon Samaritain. — Dix minutes plus précieuses que mille ans des joies de la terre.

A Mère bien-aimée, le bon Dieu m'a fait cette grâce de pénétrer les mystérieuses profondeurs de la charité. Si je pouvais exprimer ce que je comprends, vous entendriez une mélodie du ciel. Mais hélas ! je n'ai que des bégaiements enfan-

15. IX.

tins, et, si les paroles de Jésus ne me servaient d'appui, je serais tentée de vous demander la permission de me taire.

Quand le divin Maître me dit *de donner à qui-conque me demande et de laisser prendre ce qui m'appartient sans le redemander*, je pense qu'il ne parle pas seulement des biens de la terre, mais qu'il entend aussi les biens du ciel. D'ailleurs les uns et les autres ne sont pas à moi : j'ai renoncé aux premiers par le vœu de pauvreté, et les seconds me sont également prêtés par Dieu qui peut me les retirer sans qu'il me soit permis de me plaindre.

Mais les pensées profondes et personnelles, les flammes de l'intelligence et du cœur forment une richesse à laquelle on s'attache comme à un bien propre, auquel personne n'a le droit de toucher. Par exemple : si je communique à l'une de mes sœurs quelque lumière de mon oraison et qu'elle la révèle ensuite comme venant d'elle-même, il semble qu'elle s'approprie mon bien ; ou si l'on dit tout bas à sa compagne, pendant la récréation, une parole d'esprit et d'à-propos et que celle-ci, sans en faire connaître la source, répète tout haut cette parole, cela paraît comme un vol à la propriétaire qui ne réclame pas, mais en aurait bien envie et saisira la première occasion pour faire savoir finement qu'on s'est emparé de ses pensées.

Ma Mère, je ne pourrais vous expliquer aussi bien ces tristes sentiments de la nature, si je ne les avais éprouvés moi-même ; et j'aimerais à me bercer de la douce illusion qu'ils n'ont visité que

moi, si vous ne m'aviez ordonné d'entendre les tentations des novices. J'ai beaucoup appris en remplissant la mission que vous m'avez confiée ; surtout je me suis vue forcée de pratiquer ce que j'enseignais.

Oui, maintenant je puis le dire, j'ai reçu la grâce de n'être pas plus attachée aux biens de l'esprit et du cœur qu'à ceux de la terre. S'il m'arrive de penser et de dire une chose qui plaise à mes sœurs, je trouve tout naturel qu'elles s'en emparent comme d'un bien à elles : cette pensée appartient à l'Esprit-Saint et non pas à moi, puisque saint Paul assure *que nous ne pouvons, sans cet esprit d'amour, donner à Dieu le nom de Père*¹. Il est donc bien libre de se servir de moi pour donner une bonne pensée à une âme et je ne puis croire que cette pensée soit ma propriété.

D'ailleurs, si je ne méprise pas les belles pensées qui unissent à Dieu, j'ai compris, il y a longtemps, qu'il faut bien se garder de s'appuyer trop sur elles. Les inspirations les plus sublimes ne sont rien sans les œuvres. Il est vrai que d'autres âmes peuvent en retirer beaucoup de profit, si elles témoignent au Seigneur une humble reconnaissance de ce qu'il leur permet de partager le festin d'un de ses privilégiés : mais si celui-ci se complaît dans sa richesse et fait la prière du pharisen, il devient semblable à une personne mourant de faim devant une table bien servie, pendant que tous ses invités y puisent une abondante nourri-

¹ Rom., VIII, 15.

ture et jettent peut-être un regard d'envie sur le possesseur de tant de trésors.

Ah ! comme il n'y a bien que le bon Dieu tout seul qui connaisse le fond des cœurs ! Comme les créatures ont de courtes pensées ! Lorsqu'elles voient une âme dont les lumières surpassent les leurs, elles en concluent que le divin Maître les aime moins. Et depuis quand donc n'a-t-il plus le droit de se servir de l'une de ses créatures pour dispenser à ses enfants la nourriture qui leur est nécessaire ? Au temps de Pharaon, le Seigneur avait encore ce droit ; car, dans l'Ecriture, il dit à ce monarque : « *Je vous ai élevé tout exprès pour faire éclater en vous MA PUISSANCE afin que mon nom soit annoncé par toute la terre* ¹. » Les siècles ont succédé aux siècles depuis que le Très-Haut prononça ces paroles, et sa conduite n'a pas changé : toujours il s'est choisi des instruments parmi les peuples pour faire son œuvre dans les âmes.

Si la toile peinte par un artiste pouvait penser et parler, certainement elle ne se plaindrait pas d'être sans cesse touchée et retouchée par le pinceau ; elle n'envierait pas non plus le sort de cet objet, sachant que ce n'est point au pinceau, mais à l'artiste qui le dirige, qu'elle doit la beauté dont elle est revêtue. Le pinceau de son côté ne pourrait se glorifier du chef-d'œuvre exécuté par son

¹ Exod., IX, 14.

moyen, car il n'ignorera pas que les artistes ne sont jamais embarrassés, qu'ils se jouent des difficultés et se servent parfois, pour leur plaisir, des instruments les plus faibles, les plus défectueux.

Ma Mère vénérée, je suis un petit pinceau que Jésus a choisi pour peindre son image dans les âmes que vous m'avez confiées. Un artiste a plusieurs pinceaux, il lui en faut au moins deux : le premier, qui est le plus utile, donne les teintes générales et couvre complètement la toile en fort peu de temps ; l'autre, plus petit, sert pour les détails. Ma Mère, c'est vous qui me représentez le précieux pinceau que la main de Jésus tient avec amour lorsqu'il veut faire un grand travail dans l'âme de vos enfants ; et moi, je suis le tout petit qu'il daigne employer ensuite pour les moindres détails.

La première fois que le divin Maître saisit son petit pinceau, ce fut vers le 8 décembre 1892 ; je me rappellerai toujours cette époque comme un temps de grâces.

En entrant au Carmel, je trouvai au noviciat une compagne plus âgée que moi de huit ans ; et, malgré la différence des années, il s'établit entre nous une véritable intimité. Pour favoriser cette affection qui semblait propre à donner des fruits de vertu, de petits entretiens spirituels nous furent permis : ma chère compagne me charmait par son innocence, son caractère expansif et ouvert ; mais, d'un autre côté, je m'étonnais de voir combien son affection pour vous, ma Mère,

était différente de la mienne ; de plus, bien des choses dans sa conduite me paraissaient regrettables. Cependant le bon Dieu me faisait déjà comprendre qu'il est des âmes que sa miséricorde ne se lasse pas d'attendre, auxquelles il ne donne sa lumière que par degrés ; aussi je me gardais bien de vouloir devancer son heure.

Réfléchissant un jour sur cette permission qui nous avait été donnée de nous entretenir ensemble, comme il est dit dans nos saintes constitutions : « pour nous enflammer davantage en l'amour de notre Epoux », je pensai avec tristesse que nos conversations n'atteignaient pas le but désiré ; et je vis clairement qu'il ne fallait plus craindre de parler, ou bien alors cesser des entretiens qui ressemblaient à ceux des amies du monde. Je suppliai Notre-Seigneur de mettre sur mes lèvres des paroles douces et convaincantes, ou plutôt de parler lui-même pour moi. Il exauça ma prière ; car *ceux qui tournent leurs regards vers lui en seront éclairés¹, et la lumière s'est levée dans les ténèbres pour ceux qui ont le cœur droit².* La première parole, je me l'applique à moi-même, et la seconde à ma compagne qui véritablement avait le cœur droit.

A l'heure marquée pour notre entrevue, ma pauvre petite sœur vit bien dès le début que je n'étais plus la même, elle s'assit à mes côtés en rougissant ; alors, la pressant sur mon cœur, je

¹ Ps. xxxiii, 5. — ² Ps. cxI, 4.

lui dis avec tendresse tout ce que je pensais d'elle. Je lui montrai en quoi consiste le véritable amour, je lui prouvai qu'en aimant sa Mère Prieure d'une affection naturelle c'était elle-même qu'elle aimait, je lui confiai les sacrifices que j'avais été obligée de faire à ce sujet au commencement de ma vie religieuse ; et bientôt ses larmes se mêlèrent aux miennes. Elle convint très humblement de ses torts, reconnut que je disais vrai, et me promit de commencer une vie nouvelle, me demandant comme une grâce de l'avertir toujours de ses fautes. A partir de ce moment, notre affection devint toute spirituelle ; en nous se réalisait l'oracle de l'Esprit-Saint : « *Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville fortifiée*¹. »

O ma Mère, vous savez bien que je n'avais pas l'intention de détourner de vous ma compagne, je voulais seulement lui dire que le véritable amour se nourrit de sacrifices, et que plus l'âme se refuse de satisfactions naturelles, plus sa tendresse devient forte et désintéressée.

Je me souviens qu'étant postulante j'avais parfois de si violentes tentations de me satisfaire et de trouver quelques gouttes de joie, que j'étais obligée de passer rapidement devant votre cellule et de me cramponner à la rampe de l'escalier pour ne point retourner sur mes pas. Il me venait à l'esprit quantité de permissions à demander,

¹ Prov., XVIII, 19.

mille prétextes pour donner raison à ma nature et la contenter. Que je suis heureuse maintenant de m'être privée dès le début de ma vie religieuse ! Je jouis déjà de la récompense promise à ceux qui combattent courageusement. Je ne sens plus qu'il soit nécessaire de me refuser les consolations du cœur ; car mon cœur est affermi en Dieu... Parce qu'il l'a aimé uniquement, il s'est agrandi peu à peu, jusqu'à donner à ceux qui lui sont chers une tendresse incomparablement plus profonde que s'il s'était concentré dans une affection égoïste et infructueuse.

Je vous ai parlé, ma Mère bien-aimée, du premier travail que Jésus et vous avez daigné accomplir par le petit pinceau ; mais il n'était que le prélude du tableau de maître que vous lui avez ensuite confié.

Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, je jugeai du premier coup d'œil que la tâche dépassait mes forces ; et, me plaçant bien vite dans les bras du bon Dieu, j'imitai les petits bébés qui, sous l'empire de quelque frayeur, cachent leur tête blonde sur l'épaule de leur père, et je dis : « Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants ; si vous voulez leur donner par moi ce qui convient à chacune, remplissez ma petite main ; et, sans quitter vos bras, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture. Lorsqu'elle la trouvera de son goût, je saurai que

ce n'est pas à moi, mais à vous qu'elle la doit ; au contraire, si elle se plaint et trouve amer ce que je lui présente, ma paix ne sera pas troublée, je tâcherai de lui persuader que cette nourriture vient de vous, et me garderai bien d'en chercher une autre pour elle. »

En comprenant ainsi qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, la tâche me parut simplifiée. Je m'occupai intérieurement et uniquement à m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît. En effet, jamais mon espérance n'a été trompée : ma main s'est trouvée pleine autant de fois qu'il a été nécessaire pour nourrir l'âme de mes sœurs. Je vous l'avoue, ma Mère, si j'avais agi autrement, si je m'étais appuyée sur mes propres forces, je vous aurais sans tarder rendu les armes.

De loin, il semble aisé de faire du bien aux âmes, de leur faire aimer Dieu davantage, de les modeler d'après ses vues et ses pensées. De près, au contraire, on sent que faire du bien est chose aussi impossible, sans le secours divin, que de ramener sur notre hémisphère le soleil pendant la nuit. On sent qu'il faut absolument oublier ses goûts, ses conceptions personnelles et guider les âmes, non par sa propre voie, par son chemin à soi, mais par le chemin particulier que Jésus leur indique. Et ce n'est pas encore le plus difficile : ce qui me coûte par-dessus tout, c'est d'observer les fautes, les plus légères imperfections et de leur livrer une guerre à mort.

J'allais dire : malheureusement pour moi, — mais non, ce serait de la lâcheté — je dis donc : heureusement pour mes sœurs, depuis que j'ai pris place dans les bras de Jésus, je suis comme le veilleur observant l'ennemi de la plus haute tourelle d'un château fort. Rien n'échappe à mes regards ; souvent je suis étonnée d'y voir si clair, et je trouve le prophète Jonas bien excusable de s'être enfui de devant la face du Seigneur pour ne pas annoncer la ruine de Ninive. J'aimerais mieux recevoir mille reproches que d'en adresser un seul ; mais je sens qu'il est très nécessaire que cette besogne me soit une souffrance, car lorsqu'on agit par nature, il est impossible que l'âme en défaut comprenne ses torts, elle pense tout simplement ceci : la sœur chargée de me diriger est mécontente, et son mécontentement retombe sur moi qui suis pourtant remplie des meilleures intentions.

Ma Mère, il en est de cela comme du reste : il faut que je rencontre en tout l'abnégation et le sacrifice ; ainsi je sens qu'une lettre ne produira aucun fruit, tant que je ne l'écrirai pas avec une certaine répugnance et pour le seul motif d'obéir. Quand je parle avec une novice, je veille à me mortifier, j'évite de lui adresser des questions qui satisferaient ma curiosité. Si je la vois commencer une chose intéressante, puis passer à une autre qui m'ennuie sans achever la première, je me garde bien de lui rappeler cette interruption, car il me semble que l'on ne peut faire aucun bien en se recherchant soi-même.

Je sais, ma Mère, que vos petits agneaux me trouvent sévère!... S'ils lisaien ces lignes, ils diraient que cela n'a pas l'air de me coûter le moins du monde de courir après eux, de leur montrer leur belle toison salie, ou bien de leur rapporter quelques flocons de laine qu'ils ont accrochés aux ronces du chemin. Les petits agneaux peuvent dire tout ce qu'ils voudront : dans le fond, ils sentent que je les aime d'un très grand amour ; non, il n'y a pas de danger que j'imité *le mercenaire qui, voyant venir le loup, laisse le troupeau et s'enfuit*¹. Je suis prête à donner ma vie pour eux et mon affection est si pure que je ne désire même pas qu'ils la connaissent. Jamais, avec la grâce de Dieu, je n'ai essayé de m'attirer leurs cœurs ; j'ai compris que ma mission était de les conduire à Dieu et à vous, ma Mère, qui êtes ici-bas le Dieu visible qu'ils doivent aimer et respecter.

J'ai dit qu'en instruisant les autres j'avais beaucoup appris. D'abord j'ai vu que toutes les âmes ont à peu près les mêmes combats ; et, d'un autre côté, qu'il y a entre elles une différence extrême ; cette différence oblige à ne pas les attirer de la même manière. Avec certaines, je sens qu'il faut me faire petite, ne point craindre de m'humilier en avouant mes luttes et mes défaites ; alors elles avouent elles-mêmes facilement les fautes qu'elles

¹ Joan., x, 12.

se reprochent et se réjouissent que je les comprenne par expérience ; avec d'autres, pour réussir, c'est la fermeté qui convient, c'est ne jamais revenir sur une chose dite : s'abaisser deviendrait faiblesse.

Le Seigneur m'a fait cette grâce de n'avoir nulle peur de la guerre ; à tout prix, il faut que je fasse mon devoir. Plus d'une fois j'ai entendu ceci : « Si vous voulez obtenir quelque chose de moi, ne me prenez pas par la force mais par la douceur, autrement vous n'aurez rien. » Mais je sais que nul n'est bon juge dans sa propre cause, et qu'un enfant auquel le chirurgien fait subir une douloureuse opération, ne manquera pas de jeter les hauts cris et de dire que le remède est pire que le mal ; cependant s'il se trouve guéri quelques jours après, il est tout heureux de pouvoir jouer et courir. Il en est de même pour les âmes : bientôt elles reconnaissent qu'un peu d'amertume est préférable au sucre et ne craignent pas de l'avouer.

Quelquefois c'est un spectacle vraiment féerique de constater le changement qui s'opère du jour au lendemain.

On vient me dire : « Vous aviez raison hier d'être sévère ; au commencement, cela m'a révoltée, mais après je me suis souvenue de tout et j'ai vu que vous étiez très juste. En sortant de votre cellule, je pensais que c'était fini, je me disais : Je vais aller trouver notre Mère et lui dire que je n'irai plus avec ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais j'ai senti que c'était le démon qui me soufflait

cela ; et puis il m'a semblé que vous priiez pour moi, alors je suis restée tranquille et la lumière commence à briller ; maintenant éclairez-moi tout à fait, c'est pour cela que je viens. »

Et moi, tout heureuse de suivre le penchant de mon cœur, je sers vite des mets moins amers... Oui, mais... je m'aperçois qu'il ne faut pas trop s'avancer... un mot pourrait détruire le bel édifice construit dans les larmes ! Si j'ai le malheur de dire la moindre chose qui semble atténuer les vérités de la veille, je vois ma petite sœur essayer de se raccrocher aux branches... Alors j'ai recours à la prière, je jette un regard intérieur sur la Vierge Marie, et Jésus triomphe toujours ! Ah ! c'est la prière et le sacrifice qui font toute ma force, ce sont mes armes invincibles ; elles peuvent, bien plus que les paroles, toucher les cœurs, je le sais par expérience.

Pendant le carême, il y a deux ans, une novice vint me trouver toute rayonnante : « Si vous saviez, me dit-elle, ce que j'ai rêvé cette nuit ! J'étais auprès de ma sœur qui est si mondaine, et je voulais la détacher de toutes les vanités du monde ; pour cela je lui expliquais ces paroles de votre cantique : *Vivre d'amour*.

T'aimer, Jésus, quelle perte féconde !
Tous mes parfums sont à toi sans retour.

Je sentais bien que mon discours pénétrait jusqu'au fond de son âme, et j'étais ravie de joie. Ce matin, je pense que le bon Dieu veut peut-être

que je lui donne cette âme. Si je lui écrivais à Pâques pour lui raconter mon rêve et lui dire que Jésus la veut pour son épouse ! Qu'en pensez-vous ? Je répondis simplement qu'elle pouvait bien en demander la permission.

Comme le carême ne touchait pas à sa fin, vous avez été surprise, ma Mère, d'une demande si prématuée ; et, visiblement inspirée par le bon Dieu, vous avez répondu que les carmélites doivent sauver les âmes plutôt par la prière que par des lettres. En apprenant cette décision, je dis à ma chère petite sœur : « Il faut nous mettre à l'œuvre, prions beaucoup ; quelle joie si, à la fin du carême, nous étions exaucées ! » O miséricorde infinie du Seigneur ! *A la fin du carême*, une âme de plus se consacrait à Jésus ! C'était un véritable miracle de la grâce : miracle obtenu par la ferveur d'une humble novice !

Qu'elle est donc grande la puissance de la prière ! On dirait une reine ayant toujours libre accès auprès du roi et pouvant obtenir tout ce qu'elle demande. Il n'est point nécessaire, pour être exaucé, de lire dans un livre une belle formule composée pour la circonstance ; s'il en était ainsi je serais bien à plaindre !

En dehors de l'Office divin que je suis heureuse, quoique bien indigne, de réciter chaque jour, je n'ai pas le courage de m'astreindre à chercher dans les livres de belles prières ; cela me fait mal à la tête, il y en a tant ! Et puis, elles sont toutes plus belles les unes que les autres ! Ne pouvant

donc les réciter toutes, et ne sachant lesquelles choisir, je fais comme les enfants qui ne savent pas lire : je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours il me comprend.

Pour moi, la prière c'est un élan du cœur, c'est un simple regard jeté vers le ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour au milieu de l'épreuve comme au sein de la joie ! Enfin c'est quelque chose d'élevé, de surnaturel, qui dilate l'âme et l'unit à Dieu. Quelquefois, lorsque mon esprit se trouve dans une si grande sécheresse que je ne puis en tirer une seule bonne pensée, je récite très lentement un *Pater* ou un *Ave Maria* ; ces prières seules me ravissent, elles nourrissent divinement mon âme et lui suffisent.

Mais où en étais-je de mon sujet ? Me voici de nouveau perdue dans un dédale de réflexions... Pardonnez-moi, ma Mère, d'être si peu précise ! Cette histoire, j'en conviens, est un écheveau bien embrouillé. Hélas ! je ne saurais mieux faire ; j'écris comme les pensées me viennent, je pêche au hasard dans le petit ruisseau de mon cœur, et je vous offre ensuite mes petits poissons comme ils se laissent prendre.

J'en étais donc aux novices qui souvent me disent : « Mais vous avez une réponse à tout, je croyais cette fois vous embarrasser... où donc allez-vous chercher ce que vous nous enseignez ? »

Il en est même d'assez candides pour croire que je lis dans leur âme, parce qu'il m'est arrivé de les prévenir en leur révélant — sans révélation — ce qu'elles pensaient.

La plus ancienne du noviciat avait résolu de me cacher une grande peine qui la faisait beaucoup souffrir. Elle venait de passer une nuit d'angoisses sans vouloir verser une seule larme, craignant que ses yeux rouges ne la trahissent ; lorsque, m'abordant avec le plus gracieux visage, elle me parla comme à l'ordinaire, d'une façon plus aimable encore s'il est possible. Je lui dis alors tout simplement : *Vous avez du chagrin, j'en suis sûre.* Aussitôt elle me regarde avec un étonnement inexprimable... sa stupéfaction est si grande qu'elle me gagne moi-même et me communique je ne sais quelle impression surnaturelle. Je sentais le bon Dieu là, tout près de nous... Sans m'en apercevoir, — car je n'ai pas le don de lire dans les âmes — j'avais prononcé une parole vraiment inspirée, et je pus ensuite consoler entièrement cette âme.

Maintenant, ma Mère bien-aimée, je vais vous confier mon meilleur profit spirituel avec les novices. Vous comprenez que tout leur est permis, il faut qu'elles puissent dire tout ce qu'elles pensent, le bien comme le mal, sans restriction. Cela leur est d'autant plus facile avec moi qu'elles ne me doivent pas le respect que l'on rend à une Maîtresse.

Je ne puis dire que Jésus me fasse marcher extérieurement par la voie des humiliations ; non, il se contente de m'humilier au fond de mon âme. Devant les créatures tout me réussit, je suis le chemin périlleux des honneurs, — si l'on peut s'exprimer ainsi en religion — et je comprends à cet égard la conduite de Dieu et des supérieurs. En effet, si je passais aux yeux de la communauté pour une religieuse incapable, sans intelligence ni jugement, il vous serait impossible, ma Mère, de vous faire aider par moi. Voilà pourquoi le divin Maître a jeté un voile sur tous mes défauts intérieurs et extérieurs.

Ce voile m'attire quelques compliments de la part des novices, compliments sans flatterie, je sais qu'elles pensent ce qu'elles disent ; mais vraiment cela ne m'inspire point de vanité, car j'ai sans cesse présent le souvenir de mes misères. Quelquefois cependant, il me vient un désir bien grand d'entendre autre chose que des louanges, mon âme se fatigue d'une nourriture trop sucrée, et Jésus lui fait alors servir une bonne petite salade bien vinaigrée, bien épicee : rien n'y manque, excepté *l'huile*, ce qui lui donne une saveur de plus.

Cette salade m'est présentée par les novices au moment où je m'y attends le moins. Le bon Dieu soulève le voile qui leur cache mes imperfections ; et mes chères petites sœurs, voyant la vérité, ne me trouvent plus tout à fait à leur goût. Avec une simplicité qui me ravit, elles me disent les combats

que je leur donne, ce qui leur déplaît en moi ; enfin elles ne se gênent pas plus que s'il était question d'une autre, sachant qu'elles me font un grand plaisir en agissant ainsi.

Ah ! vraiment c'est plus qu'un plaisir, c'est un festin délicieux qui comble mon âme de joie. Comment une chose qui déplaît tant à la nature peut-elle donner un pareil bonheur ? Si je ne l'avais expérimenté, je ne le pourrais croire.

Un jour, où je désirais ardemment être humiliée, il arriva qu'une jeune postulante se chargea si bien de me satisfaire que la pensée de Séméï maudissant David me revint à l'esprit, et je répétais intérieurement avec le saint roi : « *Oui, c'est bien le Seigneur qui lui a ordonné de me dire toutes ces choses* ¹. »

Ainsi le bon Dieu prend soin de moi. Il ne peut toujours m'offrir le pain fortifiant de l'humiliation extérieure ; mais, de temps en temps, il me permet de me nourrir *des miettes qui tombent de la table des enfants* ². Ah ! que sa miséricorde est grande !

Mère bien-aimée, puisque j'essaie de chanter avec vous dès ce monde cette miséricorde infinie, je dois encore vous faire part d'un réel profit, retiré comme tant d'autres de ma petite mission. Autrefois, lorsque je voyais une sœur agir d'une façon qui me déplaissait et paraissait contre la règle, je me disais : Ah ! si je pouvais donc l'avertir, lui

¹ II Reg., XVI, 10. — ² Marci, VII, 28.

montrer ses torts, que cela me ferait de bien ! Mais en pratiquant le métier, j'ai changé de sentiments. Lorsqu'il m'arrive de voir quelque chose de travers, je pousse un soupir de soulagement : — Quel bonheur ! ce n'est pas une novice, je ne suis pas obligée de la reprendre ! Puis je tâche bien vite d'excuser la coupable et de lui prêter de bonnes intentions qu'elle a sans doute.

Mère vénérée, les soins que vous me prodiguez pendant ma maladie m'ont encore beaucoup instruite sur la charité. Aucun remède ne vous semble trop cher ; et, s'il ne réussit pas, sans vous lasser vous essayez autre chose. Lorsque je vais en récréation, quelle attention ne faites-vous pas à me mettre à l'abri des moindres courants d'air ! Ma Mère, je sens que je dois être aussi compatissante pour les infirmités spirituelles de mes sœurs, que vous l'êtes pour mon infirmité physique.

J'ai remarqué que les religieuses les plus saintes sont les plus aimées ; on recherche leur conversation, on leur rend des services sans même qu'elles les demandent ; enfin, ces âmes capables de supporter des manques d'égard et de délicatesse se voient entourées de l'affection générale. On peut leur appliquer cette parole de notre Père saint Jean de la Croix : « Tous les biens m'ont été donnés, quand je ne les ai plus recherchés par amour-propre. »

Les âmes imparfaites, au contraire, sont délaissées ; on se tient vis-à-vis d'elles dans les bornes

de la politesse religieuse ; mais, craignant peut-être de leur dire quelque parole désobligeante, on évite leur compagnie. En disant les âmes imparfaites, je n'entends pas seulement les imperfections spirituelles, puisque les plus saintes ne seront parfaites qu'au ciel ; j'entends aussi le manque de jugement, d'éducation, la susceptibilité de certains caractères : toutes choses qui ne rendent pas la vie agréable. Je sais bien que ces infirmités sont chroniques, sans espoir de guérison ; mais je sais aussi que ma Mère ne cesserait pas de me soigner, d'essayer de me soulager, si je restais malade de longues années.

Voici la conclusion que j'en tire : Je dois rechercher la compagnie des sœurs qui ne me plaisent pas naturellement, et remplir à leur égard l'office du bon Samaritain. Une parole, un sourire aimable suffisent souvent pour épanouir une âme triste et blessée. Toutefois ce n'est pas seulement dans l'espoir de consoler que je veux être charitable : je sais qu'en poursuivant ce but je serais vite découragée ; car un mot dit dans la meilleure intention sera pris peut-être tout de travers. Aussi, pour ne perdre ni mon temps, ni ma peine, j'essaie d'agir uniquement pour réjouir Notre-Seigneur et répondre à ce conseil de l'Evangile :

« Quand vous faites un festin, n'invitez pas vos parents et vos amis, de peur qu'ils ne vous invitent à leur tour, et qu'ainsi vous ayez reçu votre récompense ; mais invitez les pauvres, les boiteux, les paralytiques, et vous serez heureux de ce qu'ils ne

pourront vous rendre, et votre Père qui voit dans le secret vous en récompensera¹. »

Quel festin pourrais-je offrir à mes sœurs, si ce n'est un festin spirituel composé de charité aimable et joyeuse ? Non, je n'en connais pas d'autre, et je veux imiter saint Paul qui se réjouissait avec ceux qu'il trouvait dans la joie. Il est vrai qu'il pleurait avec les affligés, et les larmes doivent quelquefois paraître dans le festin que je veux servir ; mais toujours j'essaierai que les larmes se changent en sourires, puisque *le Seigneur aime ceux qui donnent avec joie*².

Je me souviens d'un acte de charité que le bon Dieu m'inspira lorsque j'étais encore novice. De cet acte, tout petit en apparence, le Père céleste, *qui voit dans le secret*, m'a déjà récompensée sans attendre l'autre vie.

C'était avant que ma sœur Saint-Pierre tombât tout à fait infirme. Il fallait, le soir à six heures moins dix minutes, que l'on se dérangeât de l'oraison pour la conduire au réfectoire. Cela me coûtait beaucoup de me proposer ; car je savais la difficulté ou plutôt l'impossibilité de contenter la pauvre malade. Cependant je ne voulais pas manquer une si belle occasion, me souvenant des paroles divines : « *Ce que vous aurez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait*³. »

¹ Lucæ, xiv, 12, 13, 14. — ² II Cor., ix, 7.

³ Matt., xxv, 40.

Je m'offris donc bien humblement pour la conduire, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à faire accepter mes services. Enfin je me mis à l'œuvre avec tant de bonne volonté que je réussis parfaitement. Chaque soir, quand je la voyais agiter son sablier, je savais que cela voulait dire : Partons !

Prenant alors tout mon courage, je me levais, et puis toute une cérémonie commençait. Il fallait remuer et porter le banc *d'une certaine manière*, surtout ne pas se presser, ensuite la promenade avait lieu. Il s'agissait de suivre cette bonne sœur en la soutenant par la ceinture ; je le faisais avec le plus de douceur qu'il m'était possible, mais si par malheur survenait un faux pas, aussitôt il lui semblait que je la tenais mal et qu'elle allait tomber. — « Ah ! mon Dieu ! vous allez trop vite, j'veais m'briser ! » Si j'essayais alors de la conduire plus doucement : — « Mais suivez-moi donc, je n'sens pas vot'main, vous m'lâchez, j'veais tomber ! Ah ! j'disais bien que vous étiez trop jeune pour me conduire. »

Enfin nous arrivions sans autre accident au réfectoire. Là, surgissaient d'autres difficultés : je devais installer ma pauvre infirme à sa place et agir adroitemment pour ne pas la blesser ; ensuite relever ses manches, toujours *d'une certaine manière*, après cela je pouvais m'en aller.

Mais je m'aperçus bientôt qu'elle coupait son pain avec une peine extrême ; et depuis, je ne la quittais pas sans lui avoir rendu ce dernier service.

Comme elle ne m'en avait jamais exprimé le désir, elle resta très touchée de mon attention, et ce fut par ce moyen, nullement cherché, que je gagnai entièrement sa confiance, surtout — je l'ai appris plus tard — parce qu'après tous mes petits services je lui faisais, disait-elle, *mon plus beau sourire*.

Ma Mère, il y a bien longtemps que cet acte de vertu est accompli, et pourtant le Seigneur m'en laisse le souvenir comme un parfum, une brise du ciel. Un soir d'hiver, j'accomplissais comme d'habitude l'humble office dont je viens de parler : il faisait froid, il faisait nuit... Tout à coup, j'entendis dans le lointain le son harmonieux de plusieurs instruments de musique, et je me représentai un salon richement meublé, éclairé de brillantes lumières, étincelant de dorures ; dans ce salon, des jeunes filles élégamment vêtues recevant et prodiguant mille politesses mondaines. Puis mon regard se porta sur la pauvre malade que je soutenais. Au lieu d'une mélodie, j'entendais de temps à autre ses gémissements plaintifs ; au lieu de dorures, je voyais les briques de notre cloître austère à peine éclairé d'une faible lueur.

Ce contraste impressionna doucement mon âme. Le Seigneur l'illumina des rayons de la vérité qui surpassent tellement l'éclat ténébreux des plaisirs de la terre que, pour jouir mille ans de ces fêtes mondaines, je n'aurais pas donné les dix minutes employées à mon acte de charité.

Ah ! si déjà dans la souffrance, au sein du combat, on peut goûter de semblables délices en pensant que Dieu nous a retirées du monde, que sera-ce là-haut lorsque nous verrons, au milieu d'une gloire éternelle et d'un repos sans fin, la grâce incomparable qu'il nous a faite en nous choisissant pour habiter dans sa maison, véritable portique des cieux ?

Ce n'est pas toujours avec ces transports d'allégresse que j'ai pratiqué la charité ; mais, au commencement de ma vie religieuse, Jésus voulut me faire sentir combien il est doux de le voir dans l'âme de ses épouses : aussi, lorsque je conduisais ma sœur Saint-Pierre, c'était avec tant d'amour qu'il m'eût été impossible de mieux faire si j'avais conduit Notre-Seigneur lui-même.

La pratique de la charité ne m'a pas toujours été si douce, je vous le disais à l'instant, ma Mère chérie. Pour vous le prouver, je vais vous raconter, entre bien d'autres, quelques-uns de mes combats.

Longtemps, à l'oraison, je ne fus pas éloignée d'une sœur qui ne cessait de remuer, ou son chapelet, ou je ne sais quelle autre chose ; peut-être n'y avait-il que moi à l'entendre, car j'ai l'oreille extrêmement fine ; mais dire la fatigue que j'en éprouvais serait chose impossible ! J'aurais voulu tourner la tête pour regarder la coupable et faire cesser son tapage ; cependant, au fond du cœur, je sentais qu'il valait mieux souffrir cela patiem-

ment pour l'amour du bon Dieu d'abord, et puis aussi pour éviter une occasion de peine.

Je restais donc tranquille, mais parfois la sueur m'inondait, et j'étais obligée de faire simplement une oraison de souffrance. Enfin je cherchais le moyen de souffrir avec paix et joie, au moins dans l'intime de l'âme ; alors je tâchais d'aimer ce petit bruit désagréable. Au lieu d'essayer de ne pas l'entendre, — chose impossible — je mettais mon attention à le bien écouter, comme s'il eût été un ravissant concert ; et mon oraison, *qui n'était pas celle de quiétude*, se passait à offrir ce concert à Jésus.

Une autre fois, je me trouvais à la buanderie devant une sœur qui, tout en lavant les mouchoirs, me lançait de l'eau sale à chaque instant. Mon premier mouvement fut de me reculer en m'esuyant le visage, afin de montrer à celle qui m'aspergeait de la sorte qu'elle me rendrait service en se tenant tranquille ; mais aussitôt je pensai que j'étais bien sotte de refuser des trésors que l'on m'offrait si généreusement, et je me gardai bien de faire paraître mon ennui. Je fis tous mes efforts, au contraire, pour désirer recevoir beaucoup d'eau sale, si bien qu'au bout d'une demi-heure, j'avais vraiment pris goût à ce nouveau genre d'aspersion, et je me promis de revenir autant que possible à cette place fortunée où l'on servait gratuitement tant de richesses.

Ma Mère, vous voyez que je suis une *très petite* âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de *très*

petites choses ; encore m'arrive-t-il souvent de laisser échapper ces petits sacrifices qui donnent tant de paix au cœur ; mais cela ne me décourage pas, je supporte d'avoir un peu moins de paix et je tâche d'être plus vigilante une autre fois.

Ah ! que le Seigneur me rend heureuse ! Qu'il est facile et doux de le servir sur la terre ! Oui, toujours, je le répète, il m'a donné ce que j'ai désiré, ou plutôt il m'a fait désirer ce qu'il voulait me donner. Ainsi, peu de temps avant ma terrible tentation contre la foi, je me disais : Vraiment, je n'ai pas de grandes peines extérieures, et, pour en avoir d'intérieures, il faudrait que le bon Dieu change ma voie ; je ne crois pas qu'il le fasse. Pourtant je ne puis toujours vivre ainsi dans le repos. Quel moyen donc trouvera-t-il ?

La réponse ne se fit pas attendre ; elle me montra que Celui que j'aime n'est jamais à court de moyens ; car, sans changer ma voie, il me donna cette grande épreuve qui vint mêler bientôt une salutaire amertume à toutes mes douceurs.





CHAPITRE XI

Deux frères prêtres. — Ce qu'elle entend par ces paroles du livre des Cantiques : « Attirez-moi... »

— **Sa confiance en Dieu.** — Une visite du Ciel. — Elle trouve son repos dans l'amour. — **Sublime enfance.** — Appel à toutes les « petites âmes ».

E n'est pas seulement lorsqu'il veut m'envoyer des épreuves que Jésus me le fait pressentir et désirer. Depuis bien longtemps je gardais un désir qui me paraissait irréalisable : celui d'avoir un frère prêtre. Je pensais souvent que,

si mes petits frères ne s'étaient pas envolés au ciel, j'aurais eu le bonheur de les voir monter à l'autel ; ce bonheur je le regrettai ! Et voilà que le bon Dieu, dépassant mon rêve, — puisque je désirais seulement un frère prêtre qui, chaque jour, pensât à moi au saint autel — m'a unie par les liens de l'âme à *deux* de ses apôtres. Je veux, ma Mère bien-aimée, vous raconter en détail comment le divin Maître combla mes vœux.

• Ce fut notre Mère sainte Thérèse qui m'envoya pour bouquet de fête, en 1895, mon premier frère. C'était un jour de lessive, j'étais bien occupée de mon travail, lorsque Mère Agnès de Jésus¹, alors prieure, me prit à l'écart et me lut une lettre d'un jeune séminariste, lequel, inspiré disait-il par sainte Thérèse, demandait une sœur qui se dévouât spécialement à son salut et au salut des âmes dont il s'occuperait dans la suite ; il promettait d'avoir toujours un souvenir pour celle qui deviendrait sa sœur, quand il pourrait offrir le Saint Sacrifice. Et je fus choisie pour devenir la sœur de ce futur missionnaire.

Ma Mère, je ne saurais vous dire mon bonheur. Mon désir, ainsi comblé d'une façon inespérée, fit naître dans mon cœur une joie que j'appellerai enfantine ; car il me faut remonter aux jours de mon enfance pour trouver le souvenir de ces joies si vives que l'âme est trop petite pour les contenir.

¹ Sa sœur Pauline.

Jamais, depuis des années, je n'avais goûté ce genre de bonheur ; je sentais que de ce côté mon âme était neuve, comme si l'on eût touché en elle des cordes musicales restées jusque-là dans l'oubli.

Comprenant les obligations que je m'imposais, je me mis à l'œuvre, essayant de redoubler de ferveur, et j'écrivis de temps à autre quelques lettres à mon nouveau frère. Sans doute, c'est par la prière et le sacrifice qu'on peut aider les missionnaires, mais parfois, lorsqu'il plaît à Jésus d'unir deux âmes pour sa gloire, il permet qu'elles puissent se communiquer leurs pensées afin de s'exciter à aimer Dieu davantage.

Je le sais, il faut pour cela une volonté expresse de l'autorité ; il me semble qu'autrement cette correspondance *sollicitée* ferait plus de mal que de bien, sinon au missionnaire, du moins à la carmélite continuellement portée par son genre de vie à se replier sur elle-même. Au lieu de l'unir au bon Dieu, cet échange de lettres — même éloigné — lui occuperait inutilement l'esprit ; elle s'imaginera peut-être faire des merveilles, et réellement ne ferait rien du tout que de se procurer, sous couleur de zèle, une distraction superflue.

Mère bien-aimée, me voici partie moi-même, non pas dans une distraction, mais dans une dissertation également superflue... Je ne me corrigerai jamais de ces longueurs qui devront être pour

vous si fatigantes à lire ! Pardonnez-moi, et permettez que je recommence à la prochaine occasion.

L'année dernière, à la fin de mai, ce fut à votre tour de me donner mon second frère ; et sur ma réflexion, qu'ayant offert déjà mes pauvres mérites pour un futur apôtre je croyais ne pouvoir le faire encore aux intentions d'un autre, vous me fites cette réponse : que l'obéissance doublerait mes mérites.

Dans le fond de mon âme je pensais bien cela ; et, puisque le zèle d'une carmélite doit embrasser le monde, j'espère même, avec la grâce de Dieu, être utile à plus de deux missionnaires. Je prie pour tous, sans laisser de côté les simples prêtres, dont le ministère est aussi difficile parfois que celui des apôtres préchant les infidèles. Enfin je veux être « fille de l'Eglise » comme notre Mère sainte Thérèse, et prier à toutes les intentions du Vicaire de Jésus-Christ. C'est le but général de ma vie.

Mais comme je me serais unie spécialement aux œuvres de mes petits frères chéris s'ils eussent vécu, sans délaisser pour cela les grands intérêts de l'Eglise qui embrassent l'univers, ainsi je reste particulièrement unie aux nouveaux frères que Jésus m'a donnés. Tout ce qui m'appartient appartient à chacun d'eux, je sens que Dieu est trop bon, trop généreux pour faire des partages ; il est si riche qu'il donne sans mesure ce que je lui demande, bien que je ne me perde pas en de longues énumérations.

Depuis que j'ai seulement deux frères et mes petites sœurs les novices, si je voulais détailler les besoins de chaque âme, les journées seraient trop courtes, et je craindrais fort d'oublier quelque chose d'important. Aux âmes simples il ne faut pas de moyens compliqués et comme je suis de ce nombre, Notre-Seigneur m'a inspiré lui-même un petit moyen très simple d'accomplir mes obligations.

Un jour, après la sainte communion, il m'a fait comprendre cette parole des Cantiques : « *Attirez-moi, nous courrons à l'odeur de vos parfums*¹. » O Jésus, il n'est donc pas nécessaire de dire : En m'attirant, attirez les âmes que j'aime. Cette simple parole : « *Attirez-moi* » suffit ! Oui, lorsqu'une âme s'est laissé captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ; c'est une conséquence naturelle de son attraction vers vous !

De même qu'un torrent entraîne après lui, dans les profondeurs des mers, ce qu'il rencontre sur son passage ; de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivages de votre amour attire après elle tous ses trésors ! Seigneur, vous le savez, ces trésors pour moi ce sont les âmes qu'il vous a plu d'unir à la mienne ; ces trésors, c'est vous qui me les avez confiés ; aussi j'ose

¹ Cant., I, 3.

emprunter vos propres paroles, celles du dernier soir qui vous vit encore sur notre terre, voyageur et mortel.

Jésus, mon Bien-Aimé ! je ne sais pas quel jour mon exil finira... plus d'un soir, peut-être, me verra chanter encore ici-bas vos miséricordes ; mais, enfin, pour moi aussi viendra le dernier soir... alors je veux pouvoir vous dire :

« Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire, j'ai fait connaître votre Nom à ceux que vous m'avez donnés ; ils étaient à vous, et vous me les avez donnés. C'est maintenant qu'ils connaissent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; car je leur ai communiqué les paroles que vous m'avez confiées ; ils les ont reçues, et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyée. Je prie pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Je ne suis plus dans le monde, mais pour eux ils y sont encore, tandis que je retourne à vous. Conservez-les à cause de votre Nom.

« Je vais maintenant à vous ; et c'est afin que la joie qui vient de vous soit parfaite en eux que je dis ceci, à présent que je suis dans le monde... Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont point du monde, de même que moi je ne suis pas du monde non plus.

« Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais c'est encore pour ceux qui croiront en vous sur ce qu'ils leur entendront dire.

« *Mon Dieu, je souhaite qu'où je serai, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi ; et que le monde connaisse que vous les avez aimés comme vous m'avez aimée moi-même* ¹. »

Oui, Seigneur, voilà ce que je voudrais répéter après vous avant de m'envoler dans vos bras ! C'est peut-être de la témérité ; mais non... Depuis longtemps, ne m'avez-vous pas permis d'être audacieuse avec vous ? Comme le père de l'Enfant prodigue parlant à son fils aîné, vous m'avez dit : « *Tout ce qui est à moi est à toi* ². » Vos paroles, ô Jésus, sont donc à moi, et je puis m'en servir pour attirer sur les âmes qui m'appartiennent les faveurs du Père céleste.

Vous le savez, ô mon Dieu, je n'ai jamais désiré que vous aimer uniquement, je n'ambitionne pas d'autre gloire. Votre amour m'a prévenu dès mon enfance, il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur.

L'amour attire l'amour, le mien s'élance vers vous, il voudrait combler l'abîme qui l'attire ; mais, hélas ! ce n'est même pas une goutte de rosée perdue dans l'Océan ! Pour vous aimer comme vous m'aimez, il me faut emprunter votre propre amour, alors seulement je trouve le repos. O mon Jésus, il me semble que vous ne pouvez combler une âme de plus d'amour que vous n'avez comblé la mienne, et c'est pour cela que j'ose vous demander.

¹ Joan., xvii. — ² Lucæ, xv, 31.

der d'aimer ceux que vous m'avez donnés comme vous m'avez aimée moi-même.

Un jour, au ciel, si je découvre que vous les aimez plus que moi, je m'en réjouirai, reconnaissant dès ce monde que ces âmes le méritent davantage ; mais ici-bas, je ne puis concevoir une plus grande immensité d'amour que celle dont il vous a plu de me gratifier, sans aucun mérite de ma part.

Ma Mère, je suis tout étonnée de ce que je viens d'écrire, je n'en avais pas l'intention !

En répétant ce passage du saint Evangile : « *Je leur ai communiqué les paroles que vous m'avez confiées* », je ne pensais pas à mes frères, mais à mes petites sœurs du noviciat ; car je ne me crois pas capable d'instruire des missionnaires. Ce que j'écrivais pour eux, c'était la prière de Jésus : « *Je ne vous prie pas de les ôter du monde... Je vous prie encore pour ceux qui croiront en vous sur ce qu'ils leur entendront dire.* » Comment, en effet, pourrais-je laisser dans l'oubli les âmes qui deviendront leur conquête par la souffrance et la prédication ?

Mais je n'ai pas expliqué toute ma pensée sur ce passage des Cantiques sacrés : « *Attirez-moi, nous courrons...* »

« *Personne, a dit Jésus, ne peut venir après moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire* ¹. » Ensuite

¹ Joan., vi, 44.

il nous enseigne qu'il suffit de frapper pour se faire ouvrir, de chercher pour trouver, et de tendre humblement la main pour recevoir. Il ajoute que tout ce qu'on demande à son Père en son Nom, il l'accorde. C'est pour cela sans doute que l'Esprit-Saint, avant la naissance de Jésus, dicta cette prière prophétique : « *Attirez-moi, nous courrons...* »

Demander d'être attiré, c'est vouloir s'unir d'une manière intime à l'objet qui captive le cœur. Si le feu et le fer étaient doués de raison et que ce dernier dît à l'autre : « *Attirez-moi* », ne prouverait-il pas son désir de s'identifier au feu jusqu'à partager sa substance ? Eh bien, voilà justement ma prière. Je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de m'unir si étroitement à lui qu'il vive et agisse en moi. Je sens que, plus le feu de l'amour embrasera mon cœur, plus je dirai : « *Attirez-moi* », plus aussi les âmes qui s'approcheront de la mienne *courront avec vitesse à l'odeur des parfums du Bien-Aimé*.

Oui, elles courront, nous courrons ensemble ; car les âmes embrasées ne peuvent rester inactives. Sans doute, comme sainte Madeleine, elles se tiennent aux pieds de Jésus, écoutant sa parole douce et enflammée. Paraissant ne rien donner, elles donnent bien plus que Marthe qui se tourmente de *beaucoup de choses*¹. Ce ne sont pas cependant les travaux de Marthe, mais son inquié-

¹ Lucæ, x. 41.

tude seule, que Jésus blâme ; ces mêmes travaux, sa divine Mère s'y est humblement soumise, puisqu'il lui fallait préparer les repas de la sainte Famille.

Tous les saints ont compris cela, et plus particulièrement peut-être ceux qui remplirent l'univers de l'illumination de la doctrine évangélique. N'est-ce pas dans l'oraison que saint Paul, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse et tant d'autres amis de Dieu ont puisé cette science admirable qui ravit les plus grands génies ?

Un savant l'a dit : « Donnez-moi un levier, un point d'appui, et je soulèverai le monde. » Ce qu'Archimède n'a pu obtenir parce que sa demande n'avait qu'un but matériel et ne s'adressait point à Dieu, les saints l'ont reçu pleinement. Le Tout-Puissant leur a donné un point d'appui : *Lui-même, Lui seul !* Pour levier, l'oraison qui embrase d'un feu d'amour ; et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde, c'est ainsi que les saints encore militants le soulèvent et le soulèveront jusqu'à la fin des temps.

Ma Mère chérie, il me reste à vous dire ce que j'entends par *l'odeur des parfums du Bien-Aimé*. Puisque Jésus est remonté au ciel, je ne puis le suivre qu'aux traces qu'il a laissées. Ah ! que ces traces sont lumineuses ! qu'elles sont divinement embaumées ! Je n'ai qu'à jeter les yeux sur le saint Evangile : aussitôt je respire le parfum

de la vie de Jésus et je sais de quel côté courir. Ce n'est pas à la première place, mais à la dernière que je m'élance. Je laisse le pharisien monter, et je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain. Ah ! surtout, j'imiterai la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt son amoureuse audace qui charme le Cœur de Jésus, séduit le mien !

Ce n'est pas parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève à Dieu par la confiance et l'amour. Ah ! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance ; j'irais, le cœur brisé de repenter, me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer ; car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmerait en un clin d'œil, comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent.

Il est rapporté dans la Vie des Pères du désert, que l'un d'eux convertit une pécheresse publique dont les désordres scandalisaient une contrée entière. Cette pécheresse, touchée de la grâce, suivait le saint dans le désert pour y accomplir une rigoureuse pénitence, quand la première nuit du voyage, avant même d'être rendue au lieu de sa retraite, ses liens mortels furent brisés par l'impétuosité de son repentir plein d'amour ; et

le solitaire vit, au même instant, son âme portée par les Anges dans le sein de Dieu.

Voilà un exemple bien frappant de ce que je voudrais dire, mais ces choses ne peuvent s'exprimer... Ah ! ma Mère, si les âmes faibles et imparfaites comme la mienne sentaient ce que je sens, aucune ne désespérerait d'atteindre le sommet de la montagne de l'Amour, puisque Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance.

« Je n'ai nul besoin, dit-il, des boucs de vos troupeaux, parce que toutes les bêtes des forêts m'appartiennent et les milliers d'animaux qui paissent sur les collines ; je connais tous les oiseaux des montagnes. »

« Si j'avais faim, ce n'est pas à vous que je le dirais ; car la terre et tout ce qu'elle contient est à moi. Est-ce que je dois manger la chair des taureaux et boire le sang des boucs ? IMMOLEZ A DIEU DES SACRIFICES DE LOUANGES ET D'ACTIONS DE GRACES¹. »

Voilà donc tout ce que Jésus réclame de nous ! Il n'a pas besoin de nos œuvres, mais uniquement de notre *amour*. Ce même Dieu, qui déclare n'avoir nul besoin de nous dire s'il a faim, n'a pas craint de mendier un peu d'eau à la Samaritaine... Il avait soif !!! Mais en disant : « *Donne-moi à boire²* », c'était l'amour de sa pauvre créature que le

¹ Ps. XLIX, 9, 10, 11, 12, 13, 14. — ² Joan., IV, 7.

Créateur de l'univers réclamait. Il avait soif d'amour !

Oui, plus que jamais Jésus est altéré. Il ne rencontre que des ingrats et des indifférents parmi les disciples du monde ; et parmi ses *disciples à lui*, il trouve, hélas ! bien peu de cœurs qui se livrent sans aucune réserve à la tendresse de son Amour infini.

Mère chérie, que nous sommes heureuses de comprendre les intimes secrets de notre Epoux ! Ah ! si vous vouliez écrire ce que vous en connaissez, nous aurions de belles pages à lire. Mais, je le sais, vous aimez mieux, comme la sainte Vierge, conserver au fond de votre cœur *toutes ces choses...*¹ A moi, vous dites *qu'il est honorable de publier les œuvres du Très-Haut*². Je trouve que vous avez raison de garder le silence ; il est vraiment impossible de redire avec des paroles terrestres les secrets du ciel !

Pour moi, après avoir tracé toutes ces pages, je trouve n'avoir pas encore commencé. Il y a tant d'horizons divers, tant de nuances variées à l'infini, que la palette du peintre céleste pourra seule, après la nuit de cette vie, me fournir les couleurs divines, capables de peindre les merveilles qu'il découvre à l'œil de mon âme.

Cependant, ma Mère vénérée, puisque vous me témoignez le désir de connaître à fond, autant que possible, tous les sentiments de mon cœur, puisque

¹ Lucae, II, 19. — ² Tob., XIII, 7.

vous voulez que je mette par écrit le rêve le plus consolant de ma vie, je terminerai l'histoire de mon âme par cet acte d'obéissance. Si vous le permettez, c'est à Jésus que je m'adresserai ; de la sorte, je parlerai plus facilement. Vous trouverez peut-être mes expressions exagérées ; pourtant, je vous assure qu'il n'y a aucune exagération dans mon cœur : tout y est calme et reposé.

O Jésus, qui pourra dire avec quelle tendresse, quelle douceur vous conduisez ma petite âme !...

L'orage grondait bien fort en elle depuis la belle fête de votre triomphe, la radieuse fête de Pâques ; lorsqu'un des jours du mois de mai, vous avez fait luire dans ma sombre nuit un pur rayon de votre grâce...

Pensant aux songes mystérieux que vous accordez parfois à vos privilégiés, je me disais que cette consolation n'était pas faite pour moi ; que, pour moi, c'était la nuit, toujours la nuit profonde ! Et sous l'orage, je m'endormis.

Le lendemain, 10 mai, aux premières lueurs de l'aurore, je me trouvai, pendant mon sommeil, dans une galerie où je me promenais seule avec notre Mère. Tout à coup, sans savoir comment elles étaient entrées, j'aperçus trois carmélites revêtues de leurs manteaux et grands voiles, et je compris qu'elles venaient du ciel. « Ah ! que je serais heureuse, pensai-je, de voir le visage d'une de ces carmélites ! » Comme si ma prière eût été entendue, la plus grande des saintes s'avança vers moi et

je tombai à genoux. O bonheur ! elle leva son voile, ou plutôt le souleva et m'en couvrit.

Sans aucune hésitation, *je reconnus* la Vénérable Mère Anne de Jésus, fondatrice du Carmel en France¹. Son visage était beau, d'une beauté immatérielle ; aucun rayon ne s'en échappait, et cependant, malgré le voile épais qui nous enveloppait toutes les deux, je voyais ce céleste visage éclairé d'une lumière ineffablement douce qu'il semblait produire de lui-même.

La sainte me combla de caresses et, me voyant si tendrement aimée, j'osai prononcer ces paroles : « O ma Mère, je vous en supplie, dites-moi si le bon Dieu me laissera longtemps sur la terre ? Viendra-t-il bientôt me chercher ? » Elle sourit

¹ La Vénérable Mère Anne de Jésus, dans le monde Anne de Lobera, naquit en Espagne en 1545. Elle entra dans l'Ordre du Carmel, au premier monastère de Saint-Joseph d'Avila, en 1570, et devint bientôt la conseillère et la coadjutrice de sainte Thérèse qui la nommait « *sa fille et sa couronne* ». Saint Jean de la Croix, son directeur spirituel pendant quatorze ans, se plaisait à l'appeler « *un séraphin incarné* » et l'on faisait une telle estime de sa sagesse et de sa sainteté que les savants la consultaient dans leurs doutes et recevaient ses réponses comme des oracles. Fidèle héritière de l'esprit de sainte Thérèse, elle avait reçu du Ciel la mission de conserver à la réforme du Carmel sa perfection primitive. Après avoir fondé trois monastères de cette réforme en Espagne, elle l'implanta en France, puis en Belgique, où, déjà célèbre par les dons surnaturels les plus élevés, particulièrement celui de la contemplation, elle mourut en odeur de sainteté au Couvent des carmélites de Bruxelles, le 4 mars 1621.

Le 3 mai 1878, Sa Sainteté le Pape Léon XIII signa l'introduction de la cause de béatification de cette grande servante de Dieu.

avec tendresse. — « *Oui, bientôt... bientôt... Je vous le promets.* » — « Ma Mère, ajoutai-je, dites-moi encore si le bon Dieu ne me demande pas autre chose que mes pauvres petites actions et mes désirs ; est-il content de moi ? »

A ce moment, le visage de la Vénérable Mère resplendit d'un éclat nouveau, et son expression me parut incomparablement plus tendre. — « *Le bon Dieu ne demande rien autre chose de vous, me dit-elle, il est content, très content !...* » Et me prenant la tête dans ses mains, elle me prodigua de telles caresses, qu'il me serait impossible d'en rendre la douceur. Mon cœur était dans la joie, mais je me souvins de mes sœurs et je voulus demander quelques grâces pour elles... Hélas ! je m'éveillai !

Je ne saurais redire l'allégresse de mon âme. Plusieurs mois se sont écoulés depuis cet ineffable rêve, et cependant le souvenir qu'il me laisse n'a rien perdu de sa fraîcheur, de ses charmes célestes. Je vois encore le regard et le sourire pleins d'amour de cette sainte carmélite, je crois encore sentir les caresses dont elle me combla.

O Jésus, vous aviez commandé aux vents et à la tempête, et il s'était fait un grand calme¹.

A mon réveil, je croyais, je sentais qu'il y a un ciel, et que ce ciel est peuplé d'âmes qui me chérissent et me regardent comme leur enfant. Cette impression reste dans mon cœur, d'autant plus

¹ Matt., VIII, 26.

douce que la Vénérable Mère Anne de Jésus m'avait été jusqu'alors, j'ose presque dire indifférente ; je ne l'avais jamais invoquée et sa pensée ne me venait à l'esprit qu'en entendant parler d'elle, chose assez rare.

Et maintenant, je sais, je comprends combien de son côté je lui étais peu indifférente, et cette pensée augmente mon amour, non seulement pour elle, mais pour tous les bienheureux habitants de la céleste patrie.

O mon Bien-Aimé ! cette grâce n'était que le prélude des grâces plus grandes encore dont vous vouliez me combler ; laissez-moi vous les rappeler aujourd'hui, et pardonnez-moi si je déraisonne en voulant redire mes espérances et mes désirs qui touchent à l'infini... pardonnez-moi et guérissez mon âme en lui donnant ce qu'elle espère !

Etre votre épouse, ô Jésus ! être carmélite, être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant je sens en moi d'autres vocations : je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr. Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques, je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Eglise.

La vocation de prêtre ! Avec quel amour, ô Jésus, je vous porterais dans mes mains lorsque ma voix vous ferait descendre du ciel ! avec quel amour je vous donnerais aux âmes ! Mais hélas ! tout en désirant être prêtre, j'admire et j'envie l'humilité

de saint François d'Assise, et je me sens la vocation de l'imiter en refusant la sublime dignité du sacerdoce. Comment donc allier ces contrastes ?

Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre Nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé ! Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde, et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles.

Ah ! par-dessus tout, je voudrais le martyre. Le martyre ! voilà le rêve de ma jeunesse ; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'est là une autre folie ; car je ne désire pas un seul genre de supplice, pour me satisfaire il me les faudrait tous...

Comme vous, mon Epoux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée... Je voudrais mourir dépouillée comme saint Barthélémy ; comme saint Jean, je voudrais être plongée dans l'huile bouillante ; je désire, comme saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau ; et comme Jeanne d'Arc,

sur un bûcher ardent, murmurer le nom de Jésus !

Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre Livre de Vie, où sont rapportées les actions de tous les saints ; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour vous !

A toutes mes folies, qu'allez-vous répondre ? Y a-t-il sur la terre une âme plus petite, plus impuissante que la mienne ? Cependant, à cause même de ma faiblesse, vous vous êtes plu à combler mes petits désirs enfantins ; et vous voulez aujourd'hui combler d'autres désirs plus grands que l'univers...

Ces aspirations devenant un véritable martyre, j'ouvris un jour les épîtres de saint Paul, afin de chercher quelque remède à mon tourment. Les chapitres XII et XIII de la première épître aux Corinthiens me tombèrent sous les yeux. J'y lus que tous ne peuvent être à la fois apôtres, prophètes et docteurs, que l'Eglise est composée de différents membres, et que l'œil ne saurait être en même temps la main.

La réponse était claire, mais ne comblait pas mes vœux et ne me donnait pas la paix. « *M'abais-sant alors jusque dans les profondeurs de mon néant, je m'élevai si haut que je pus atteindre mon*

but¹. » Sans me décourager, je continuai ma lecture et ce conseil me soulagea : « *Recherchez avec ardeur les dons les plus parfaits ; mais je vais vous montrer une voie plus excellente².* »

Et l'Apôtre explique comment tous les dons les plus parfaits ne sont rien sans *l'Amour*, que la Charité est la voie la plus excellente pour aller sûrement à Dieu. Enfin j'avais trouvé le repos !

Considérant le corps mystique de la sainte Eglise, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en tous. La Charité me donna la clef de *ma vocation*. Je compris que, si l'Eglise avait un corps composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous les organes ne lui manquait pas ; je compris qu'elle avait *un cœur*, et que ce cœur était brûlant d'amour ; je compris que l'amour seul faisait agir ses membres, que si l'amour venait à s'éteindre les apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux, parce qu'il est éternel !

Alors dans l'excès de ma joie délivrante, je me suis écriée : « O Jésus, mon amour ! ma vocation, enfin je l'ai trouvée ! *ma vocation, c'est l'amour !* Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Eglise, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez

¹ Saint Jean de la Croix. — ² I Cor., XII, 31.

donnée : dans le cœur de l'Eglise ma Mère, *je serai l'amour !... Ainsi je serai tout ; ainsi mon rêve sera réalisé ! »*

Pourquoi parler de joie délirante ? Non, cette expression n'est pas juste ; c'est plutôt la paix qui devint mon partage, la paix calme et sereine du navigateur apercevant le phare qui lui indique le port. O phare lumineux de l'amour ! je sais comment arriver jusqu'à toi, j'ai trouvé le moyen de m'approprier tes flammes !

Je ne suis qu'une enfant impuissante et faible ; cependant, c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en victime à votre amour, ô Jésus ! Autrefois les hosties pures et sans taches étaient seules agréées par le Dieu fort et puissant : pour satisfaire à la justice divine il fallait des victimes parfaites ; mais à la loi de crainte a succédé la loi d'amour, et l'amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite créature ! Ce choix n'est-il pas digne de l'amour ? Oui, pour que l'amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant.

O mon Dieu, je le sais, *l'amour ne se paie que par l'amour*¹. Aussi j'ai cherché, j'ai trouvé le moyen de soulager mon cœur en vous rendant amour pour amour.

« *Employez les richesses qui rendent injustes à vous faire des amis, qui vous reçoivent dans les*

¹ Saint Jean de la Croix.

*Tabernacles éternels*¹. » Voilà, Seigneur, le conseil que vous donnez à vos disciples, après leur avoir dit que *les enfants de ténèbres sont plus habiles dans leurs affaires que les enfants de lumière*².

Enfant de lumière, j'ai compris que mes désirs d'être tout, d'embrasser toutes les vocations, étaient des richesses qui pourraient bien me rendre injuste ; alors je m'en suis servie à me faire des amis. Me souvenant de la prière d'Elisée au prophète Elie, lorsqu'il lui demanda son double esprit, je me présentai devant les Anges et l'assemblée des Saints et je leur dis : « Je suis la plus petite des créatures, je connais ma misère, mais je sais aussi combien les cœurs nobles et généreux aiment à faire du bien ; je vous conjure donc, bienheureux habitants de la cité céleste, de m'adopter pour enfant : à vous seuls reviendra la gloire que vous me ferez acquérir ; daignez exaucer ma prière, obtenez-moi, je vous en supplie, *votre double amour* !

Seigneur, je ne puis approfondir ma demande, je craindrais de me trouver accablée sous le poids de mes désirs audacieux ! Mon excuse, c'est mon titre *d'enfant* ; les enfants ne réfléchissent pas à la portée de leurs paroles. Cependant, si leur père, si leur mère montent sur le trône et possèdent d'immenses trésors, ils n'hésitent pas à contenter les désirs des petits êtres qu'ils cherissent plus qu'eux-mêmes. Pour leur faire plaisir ils font des folies, ils vont jusqu'à la faiblesse.

¹ Lucæ, xvi, 9. — ² Ibid., 8.

Eh bien, je suis l'enfant de la sainte Eglise. L'Eglise est reine puisqu'elle est votre Epouse, ô divin Roi des rois ! Ce ne sont pas les richesses et la gloire, — même la gloire du ciel — que réclame mon cœur. La gloire, elle appartient de droit à mes frères : les Anges et les Saints. Ma gloire à moi sera le reflet qui jaillira du front de ma Mère. Ce que je demande, c'est *l'amour* ! Je ne sais plus qu'une chose, *vous aimer*, ô Jésus ! Les œuvres éclatantes me sont interdites, je ne puis prêcher l'Evangile, verser mon sang... qu'importe ? Mes frères travaillent à ma place, et moi, *petit enfant*, je me tiens tout près du trône royal, *j'aime* pour ceux qui combattent.

Mais comment témoignerai-je mon amour, puisque l'amour se prouve par les œuvres ? — Eh bien ! *le petit enfant jettera des fleurs...* Il embaumera de ses parfums le trône divin, il chantera de sa voix argentine le cantique de l'amour !

Oui, mon Bien-Aimé, c'est ainsi que ma vie éphémère se consumera devant vous. Je n'ai pas d'autre moyen pour vous prouver mon amour que de jeter des fleurs : c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour. Je veux souffrir par amour et même jouir par amour ; ainsi je jetterai des fleurs. Je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour vous... et puis je chanterai, je chanterai toujours, même s'il faut cueillir mes roses au milieu des épines ; et mon chant sera

d'autant plus mélodieux que ces épines seront plus longues et plus piquantes.

Mais à quoi, mon Jésus, vous serviront mes fleurs et mes chants ? Ah ! je le sais bien, cette pluie embaumée, ces pétales fragiles et de nulle valeur, ces chants d'amour d'un cœur si petit vous charmeront quand même. Oui, ces riens vous feront plaisir : ils feront sourire l'Eglise triomphante qui, voulant jouer avec son petit enfant, recueillera ces roses effeuillées et, les faisant passer par vos mains divines, pour les revêtir d'une valeur infinie, les jettera sur l'Eglise souffrante afin d'en éteindre les flammes ; sur l'Eglise militante afin de lui donner la victoire.

O mon Jésus ! je vous aime, j'aime l'Eglise ma mère, je me souviens que *le plus petit mouvement de pur amour lui est plus utile que toutes les autres œuvres réunies ensemble*¹. Mais le pur amour est-il bien dans mon cœur ? Mes immenses désirs ne sont-ils pas un rêve, une folie ? Ah ! s'il en est ainsi, éclairez-moi ; vous le savez, je cherche la vérité. Si mes désirs sont téméraires, faites-les disparaître ; car ces désirs sont pour moi le plus grand des martyres. Cependant, je l'avoue, si je n'atteins pas un jour ces régions les plus élevées vers lesquelles mon âme aspire, j'aurai goûté plus de douceur dans mon martyre, dans ma folie, que je n'en goûterai au sein des joies éternelles ; à moins que, par un miracle, vous ne m'enleviez

¹ Saint Jean de la Croix.

le souvenir de mes espérances terrestres. Jésus ! Jésus ! s'il est si délicieux le désir de l'amour, qu'est-ce donc de le posséder, d'en jouir à jamais ?

Comment une âme aussi imparfaite que la mienne peut-elle aspirer à la plénitude de l'amour ? Quel est donc ce mystère ? Pourquoi ne réservez-vous pas, ô mon unique Ami, ces immenses aspirations aux grandes âmes, aux aigles qui planent dans les hauteurs ? Hélas ! je ne suis qu'un pauvre petit oiseau couvert seulement d'un léger duvet : je ne suis pas un aigle, j'en ai simplement les yeux et le cœur... Oui, malgré ma petitesse extrême, j'ose fixer le soleil divin de l'amour, et je brûle de m'élancer jusqu'à lui ! Je voudrais voler, je voudrais imiter les aigles ; mais tout ce que je puis faire, c'est de soulever mes petites ailes ; il n'est pas en mon petit pouvoir de m'envoler.

Que vais-je devenir ? Mourir de douleur en me voyant si impuissante ? Oh ! non, je ne vais pas même m'affliger. Avec un audacieux abandon, je veux rester là, fixant jusqu'à la mort mon divin soleil. Rien ne pourra m'effrayer : ni le vent, ni la pluie ; et, si de gros nuages viennent à cacher l'astre d'amour, s'il me semble ne pas croire qu'il existe autre chose que la nuit de cette vie, ce sera alors le moment de la *joie parfaite*, le moment de pousser ma confiance jusqu'aux limites extrêmes, me gardant bien de changer de place, sachant que par delà les tristes nuages mon doux soleil brille encore !

O mon Dieu ! jusque-là je comprends votre amour pour moi ; mais, vous le savez, bien souvent je me laisse distraire de mon unique occupation, je m'éloigne de vous, je mouille mes petites ailes à peine formées aux misérables flaques d'eau que je rencontre sur la terre ! Alors *je gémis comme l'hirondelle*¹, et mon gémissement vous instruit de tout, et vous vous souvenez, ô miséricorde infinie, *que vous n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs*².

Cependant, si vous demeurez sourd aux gazouilements plaintifs de votre chétive créature, si vous restez voilé, eh bien ! je consens à rester mouillée, j'accepte d'être transie de froid et je me réjouis encore de cette souffrance pourtant méritée. O mon Astre chéri ! oui, je suis heureuse de me sentir petite et faible en votre présence et mon cœur reste dans la paix... je sais que tous les aigles de votre céleste cour me prennent en pitié, qu'ils me protègent, me défendent et mettent en fuite les vautours, image des démons, qui voudraient me dévorer. Ah ! je ne les crains pas, je ne suis point destinée à devenir leur proie, mais celle de l'Aigle divin.

O Verbe, ô mon Sauveur ! c'est toi l'Aigle que j'aime et qui m'attires : c'est toi qui, t'élançant vers la terre d'exil, as voulu souffrir et mourir afin d'enlever toutes les âmes et de les plonger jusqu'au centre de la Trinité sainte, éternel foyer

¹ Is., xxxviii, 14. — ² Matt., ix, 13.

de l'amour ! C'est toi qui, remontant vers l'inaccessible lumière, restes caché dans notre vallée de larmes sous l'apparence d'une blanche hostie, et cela pour me nourrir de ta propre substance. O Jésus ! laisse-moi te dire que ton amour va jusqu'à la folie... Comment veux-tu, devant cette folie, que mon amour ne s'élance pas vers toi ? Comment ma confiance aurait-elle des bornes ?

Ah ! pour toi, je le sais, les Saints ont fait aussi des folies, ils ont fait de grandes choses, puisqu'ils étaient des aigles ! Moi, je suis trop petite pour faire de grandes choses, et ma folie c'est d'espérer que ton amour m'accepte comme victime ; ma folie, c'est de compter sur les Anges et les Saints pour voler jusqu'à toi avec tes propres ailes, ô mon Aigle adoré ! Aussi longtemps que tu le voudras, je demeurerai les yeux fixés sur toi, je veux être *fascinée* par ton regard divin, je veux devenir la proie de ton amour. Un jour, j'en ai l'espoir, tu fondras sur moi et, m'emportant au foyer de l'amour, tu me plongeras enfin dans ce brûlant abîme, pour m'en faire devenir à jamais l'heureuse victime.

O Jésus ! que ne puis-je dire à toutes les *petites âmes* ta condescendance ineffable ! Je sens que si, par impossible, tu én trouvais une plus faible que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie !

Mais pourquoi ces désirs de communiquer tes secrets d'amour, ô mon Bien-Aimé ! N'est-ce pas

toi seul qui me les as enseignés, et ne peux-tu pas les révéler à d'autres ? Oui, je le sais, et je te conjure de le faire ; *je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes, je te supplie de te choisir en ce monde une légion de petites victimes, dignes de ton AMOUR !!!*

• • • • •



JE VOUS AI PORTÉS SUR DES AILES D'AIGLE
ET AMENÉS VERS MOI. (EX., XIX, A.)



LE TRIOMPHE

« Il y a une route, une Voie qu'on appelle la Voie Sainte ; les simples mêmes la suivront et ne s'égarteront pas. »

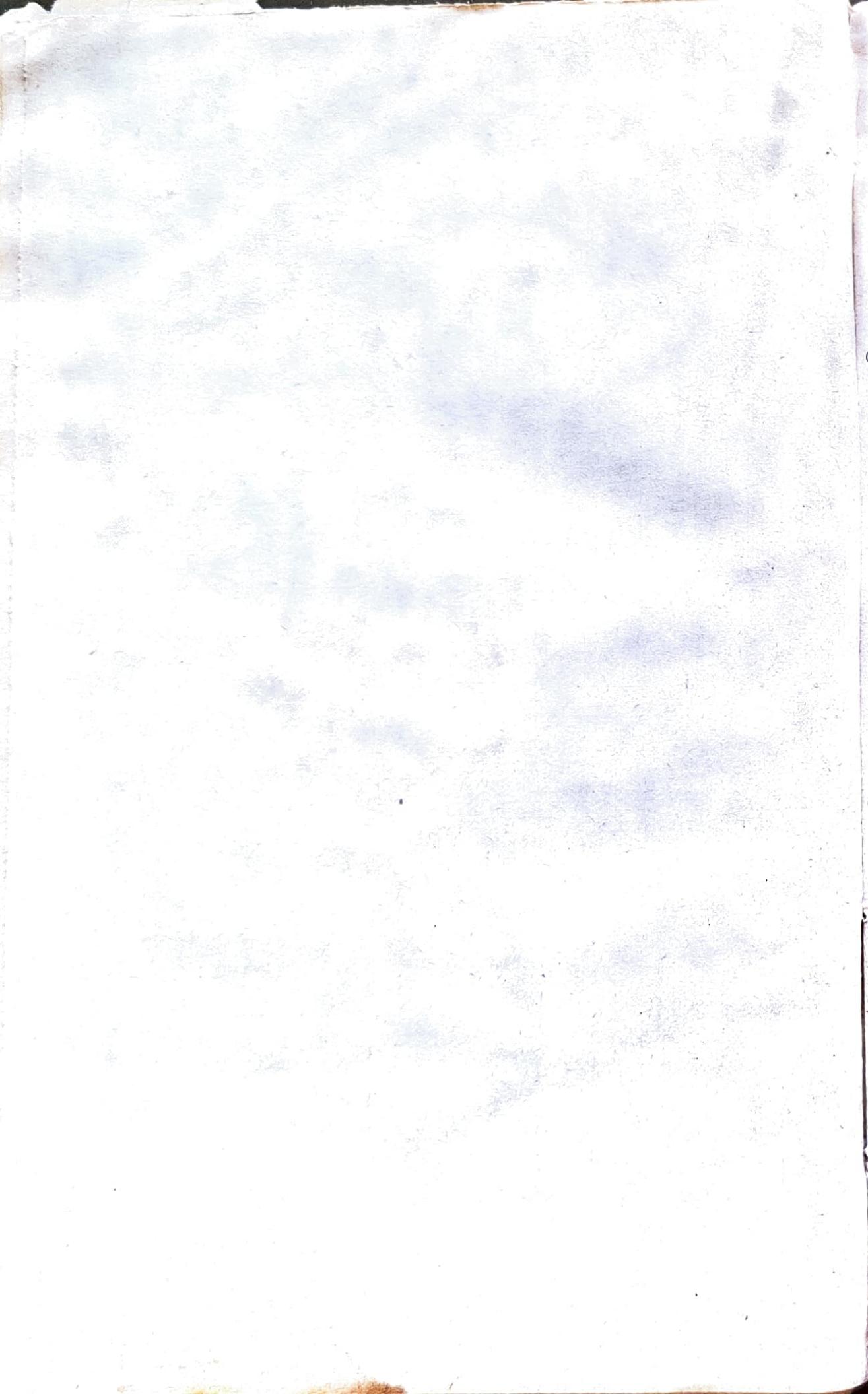
(Is., xxxv.)

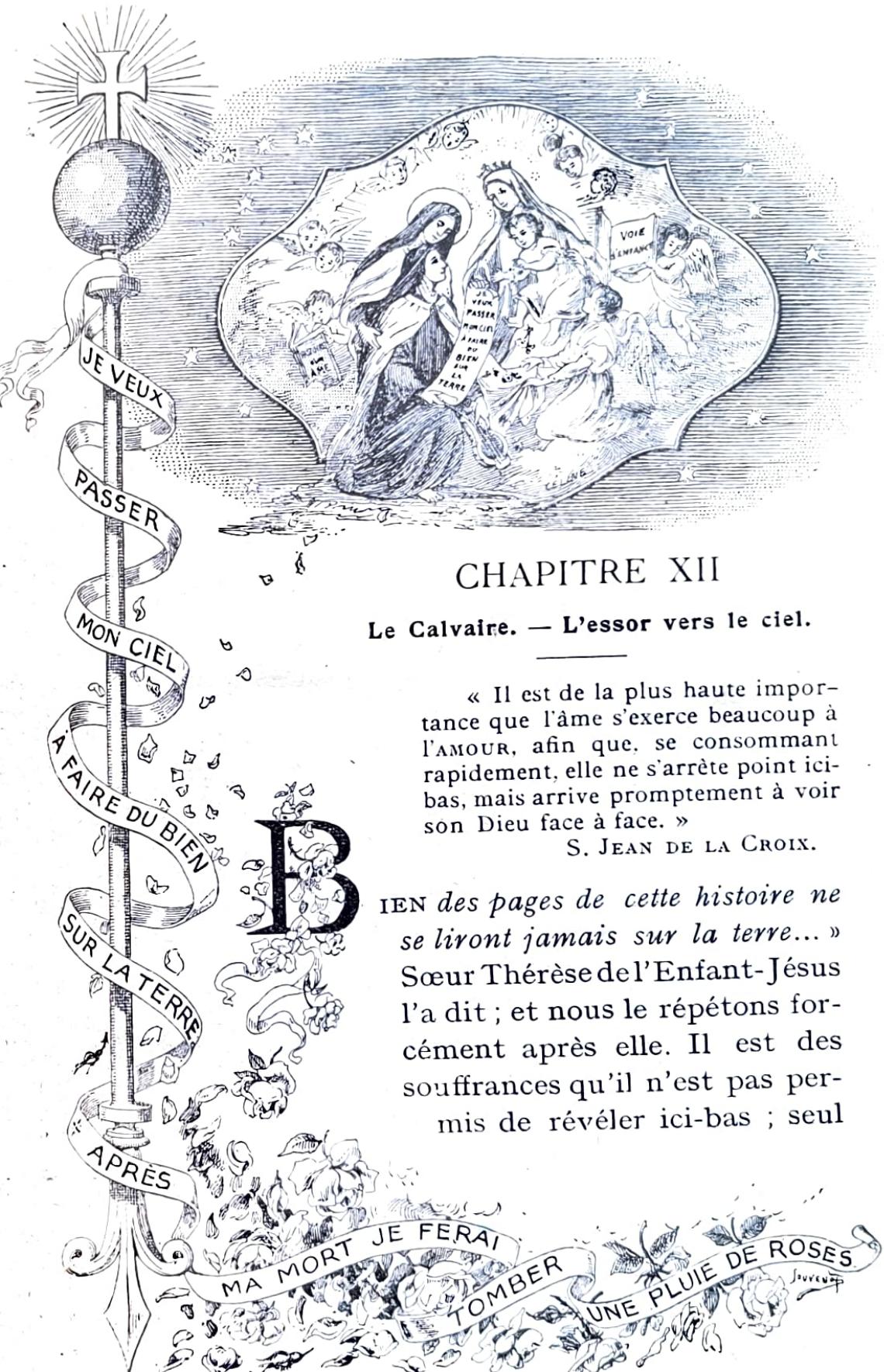
« Telle est mon unique ambition : devenir petit enfant entre les bras de Dieu. »

(PIE IX.)

« L'abandon total est la cime de l'amour, et le dernier sommet de cette cime, c'est l'esprit d'enfance. »

(Mgr GAY.)





CHAPITRE XII

Le Calvaire. — L'essor vers le ciel.

« Il est de la plus haute importance que l'âme s'exerce beaucoup à l'AMOUR, afin que, se consommant rapidement, elle ne s'arrête point ici-bas, mais arrive promptement à voir son Dieu face à face. »

S. JEAN DE LA CROIX.

Bien des pages de cette histoire ne se liront jamais sur la terre... » Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus l'a dit ; et nous le répétons forcément après elle. Il est des souffrances qu'il n'est pas permis de révéler ici-bas ; seul

MA MORT JE FERAI TOMBER UNE PLUIE DE ROSES

le Seigneur s'est jalousement réservé d'en découvrir le mérite et la gloire dans la claire vision qui déchirera tous les voiles...

« *Mon Dieu, s'était-elle écriée au jour de sa Profession religieuse, mon Dieu, donnez-moi le martyre du cœur ou celui du corps... Ah ! plutôt, donnez-les-moi tous les deux !* » Et le Seigneur qui, de son propre aveu, comblait tous ses désirs, exauça celui-là plus magnifiquement encore que tous les autres.

Il fit « *déborder en l'âme de sa petite épouse les flots de tendresse infinie renfermés dans son Cœur divin* » ; ce fut là le martyre d'amour que sa voix mélodieuse a si suavement chanté. Mais, « *s'offrir en victime à l'amour, ce n'est pas s'offrir aux douceurs, aux consolations ; c'est s'offrir à toutes les angoisses, à toutes les amertumes, car l'amour ne vit que de sacrifices* » ; et, Thérèse l'affirme, *plus on veut être livré à l'amour, plus on doit être livré à la souffrance* ».

Aussi, parce qu'elle désirait atteindre « *les régions les plus élevées de l'amour* », le divin Maître la conduisit-il à travers les âpres sentiers de la douleur ; et, c'est seulement à son austère sommet qu'elle mourut VICTIME DE CHARITÉ.

Nous avons vu combien fut grand le sacrifice de Thérèse lorsqu'elle quitta pour toujours son père, qui l'aimait si tendrement, et la maison de famille où elle avait été si heureuse ; mais on pensera peut-être que ce sacrifice lui était bien

adouci, puisqu'au Carmel elle retrouvait ses deux sœurs aînées, les chères confidentes de son âme : ce fut au contraire pour la jeune postulante l'occasion des plus sensibles privations.

La solitude et le silence étant rigoureusement gardés, elle ne voyait ses sœurs qu'à l'heure des récréations. Si elle eût été moins mortifiée, souvent elle aurait pu s'asseoir à leurs côtés ; mais, « *elle recherchait de préférence la compagnie des religieuses qui lui plaissaient le moins* » ; aussi l'on pouvait dire qu'on ignorait si elle affectionnait ses sœurs plus particulièrement.

Quelque temps après son entrée, on la donna comme aide à Sœur Agnès de Jésus, sa « *Pauline* » tant aimée : ce fut une nouvelle source de sacrifices. Thérèse savait qu'une parole inutile est défendue et jamais elle ne se permit la moindre confidence. « O ma petite Mère, dira-t-elle plus tard, que j'ai souffert alors !... Je ne pouvais vous ouvrir mon cœur, et je pensais que vous ne me connaissiez plus !... »

Après cinq années de ce silence héroïque, Sœur Agnès de Jésus fut élue Prieure. Au soir de l'élection, le cœur de la « *petite Thérèse* » dut battre de joie, à la pensée que désormais elle pourrait parler à sa « *petite Mère* » en toute liberté, et, comme autrefois, épancher son âme dans la sienne ; mais le sacrifice était devenu l'aliment de sa vie ; si elle demanda une faveur, ce fut celle d'être considérée comme la dernière, d'avoir partout la dernière place. Aussi, de toutes les religieuses,

ce fut elle qui vit sa Mère Prieure le plus rarement.

Elle voulait vivre la vie du Carmel avec toute la perfection demandée par sa sainte Réformatrice. Bien que plongée dans une habituelle aridité, son oraison était continue. Un jour une novice entrant dans sa cellule s'arrêta, frappée de l'expression toute céleste de son visage. Elle cousait avec activité, et cependant semblait perdue dans une contemplation profonde.

« A quoi pensez-vous ? lui demanda la jeune sœur. — Je médite le *Pater*, répondit-elle. C'est si doux d'appeler le bon Dieu *notre Père !...* » et des larmes brillaient dans ses yeux.

« Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus au ciel que maintenant, disait-elle une autre fois, je verrai le bon Dieu, c'est vrai ; mais, pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre. »

Une vive flamme d'amour la consumait. Voici ce qu'elle raconte elle-même :

« Quelques jours après mon offrande à l'*Amour Miséricordieux*, je commençais au chœur l'exercice du Chemin de la Croix, lorsque je me sentis tout à coup blessée d'un trait de feu si ardent que je pensai mourir. Je ne sais comment expliquer ce transport ; il n'y a pas de comparaison qui puisse faire comprendre l'intensité de cette flamme. Il me semblait qu'une force invisible me plongeait tout entière dans le feu. Oh ! quel feu ! quelle douceur ! »

Comme la Mère Prieure lui demandait si ce transport était le premier de sa vie, elle répondit simplement :

« Ma Mère, j'ai eu plusieurs transports d'amour, particulièrement une fois, pendant mon noviciat, où je restai une semaine entière bien loin de ce monde ; il y avait comme un voile jeté pour moi sur toutes les choses de la terre. Mais je n'étais pas brûlée d'une réelle flamme, je pouvais supporter ces délices sans espérer de voir mes liens se briser sous leur poids ; tandis que, le jour dont je parle, une minute, une seconde de plus, mon âme se séparait du corps... Hélas ! je me retrouvai sur la terre, et la sécheresse, immédiatement, revint habiter mon cœur ! »

Encore un peu, douce victime d'amour. La main divine a retiré son javelot de feu, mais la blessure est mortelle...

Dans cette intime union avec Dieu, Thérèse acquit sur ses actes un empire vraiment remarquable ; toutes les vertus s'épanouirent à l'envi dans le délicieux jardin de son âme.

Et qu'on ne croie pas que cette magnifique efflorescence de beautés surnaturelles grandit sans aucun effort.

« Il n'est point sur la terre de fécondité sans souffrance : souffrances physiques, angoisses privées, épreuves connues de Dieu ou des hommes. Lorsqu'à la lecture de la vie des Saints germent en nous les pieuses pensées, les résolutions géné-

reuses, nous ne devons pas nous borner, comme pour les livres profanes, à solder un tribut quelconque d'admiration au génie de leurs auteurs ; mais plus encore songer au prix dont, sans nul doute, ils ont payé le bien surnaturel produit par eux en chacun de nous¹. »

Et, si aujourd'hui « *la petite sainte* » opère dans les cœurs des transformations merveilleuses, si le bien qu'elle fait sur la terre est immense, on peut croire en toute vérité qu'elle l'a acheté au prix même dont Jésus a racheté nos âmes : la souffrance et la croix.

Une de ses moindres souffrances ne fut pas la lutte courageuse qu'elle entreprit contre elle-même, refusant toute satisfaction aux exigences de sa fière et ardente nature. Tout enfant, elle avait pris l'habitude de ne jamais s'excuser ni se plaindre ; au Carmel, elle voulut être la petite servante de ses sœurs.

Dans cet esprit d'humilité, elle s'efforçait d'obéir à toutes indistinctement.

Un soir, pendant sa maladie, la communauté devait se réunir à l'ermitage du Sacré-Cœur pour chanter un cantique. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, déjà minée par la fièvre, s'y était péniblement rendue ; elle y arriva épuisée et dut s'asseoir aussitôt. Une religieuse lui fit signe de se lever pour chanter le cantique. Sans hésiter, l'humble

¹ Dom Guéranger.

enfant se leva et, malgré la fièvre et l'oppression, resta debout jusqu'à la fin.

L'infirmière lui avait conseillé de faire tous les jours une petite promenade d'un quart d'heure dans le jardin. Ce conseil devenait un ordre pour elle. Un après-midi, une sœur la voyant marcher avec beaucoup de peine, lui dit : « Vous feriez bien mieux de vous reposer, votre promenade ne peut vous être profitable dans de pareilles conditions, vous vous épusez, voilà tout ! — C'est vrai, répondit cette enfant d'obéissance, mais savez-vous ce qui me donne des forces ?... Eh bien, *je marche pour un missionnaire*. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques ; et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. »

Elle donnait à ses novices de sublimes exemples de détachement :

Une année, pour la fête de la Mère Prieure, nos familles et les ouvriers du monastère avaient envoyé des gerbes de fleurs. Thérèse les disposait avec goût, quand une sœur converse lui dit d'un ton mécontent : « On voit bien que ces gros bouquets-là ont été donnés par votre famille ; ceux des pauvres gens vont encore être dissimulés ! » Un doux sourire fut la seule réponse de la sainte carmélite. Aussitôt, malgré le peu d'harmonie qui devait résulter du changement, elle mit au premier rang les bouquets des pauvres.

Pleine d'admiration devant une si grande vertu, la sœur alla s'accuser de son imperfection à la

Révérrende Mère Prieure, louant hautement la patience et l'humilité de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Aussi, quand la « *Petite Reine* » eut quitté la terre d'exil pour le royaume de son Epoux, cette même sœur, pleine de foi en sa puissance, approcha son front des pieds glacés de la virginal enfant, lui demandant pardon de sa faute d'autrefois. Au même instant, elle se sentit guérie d'une anémie cérébrale qui, depuis de longues années, lui interdisait tout travail intellectuel, même la lecture et l'oraison mentale.

Loin de fuir les humiliations, elle les recherchait avec empressement ; c'est ainsi qu'elle s'offrit pour aider une sœur que l'on savait difficile à satisfaire ; sa proposition généreuse fut acceptée. Un jour qu'elle venait de subir bien des reproches, une novice lui demanda pourquoi elle avait l'air si heureux. Quelle ne fut pas sa surprise en entendant cette réponse : « C'est que ma Sœur*** vient de me dire des choses désagréables. Oh ! qu'elle m'a fait plaisir ! Je voudrais maintenant la rencontrer afin de pouvoir lui sourire. » Au même instant cette sœur frappe à la porte, et la novice émerveillée put voir comment pardonnent les saints.

« Je planais tellement au-dessus de toutes choses, dira-t-elle plus tard, que je m'en allais fortifiée des humiliations. »

A toutes ces vertus, elle joignait un courage extraordinaire. Dès son entrée, à quinze ans, sauf les jeûnes, on lui laissa suivre toutes les pratiques de notre règle austère. Parfois, ses compagnes du noviciat remarquaient sa pâleur et essayaient de la faire dispenser, soit de l'Office du soir ou du lever matinal ; la vénérée Mère Prieure¹ n'accédait point à leurs demandes : « Une âme de cette trempe, disait-elle, ne doit pas être traitée comme une enfant, les dispenses ne sont pas faites pour elle. Laissez-la, Dieu la soutient. D'ailleurs, si elle est malade, elle doit venir le dire elle-même. »

Mais, Thérèse avait ce principe qu'il « *faut aller jusqu'au bout de ses forces avant de se plaindre* ». Que de fois elle s'est rendue à Matines avec des vertiges ou de violents maux de tête ! « Je puis encore marcher, se disait-elle, eh bien, je dois être à mon devoir ! » Et, grâce à cette énergie, elle accomplissait simplement des actes héroïques.

¹ C'était la Révérende Mère Marie de Gonzague. Elle avait reconnu en sa novice « une âme extraordinaire, déjà sainte, et capable de devenir plus tard une Prieure d'élite ». C'est pourquoi elle lui donna cette éducation si virile dont Thérèse profita si bien et dont elle se montra si filialement reconnaissante, comme elle le dit dans *l'Histoire de son âme*. Ce fut entre ses bras que sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus rendit le dernier soupir, « heureuse de n'avoir pas, à ce moment, pour Supérieure sa « petite Mère », afin de pouvoir exercer davantage son esprit de foi en l'autorité ».

Mère Marie de Gonzague mourut le 17 décembre 1904, assistée de la Rde Mère Agnès de Jésus, alors Prieure. Elle était âgée de 71 ans.

Son estomac délicat s'accommodait difficilement de la nourriture frugale du Carmel ; certains aliments la rendaient malade ; mais, elle savait si bien le cacher que personne ne le soupçonna jamais. Sa voisine de table dit avoir, en vain, essayé de deviner quels étaient les mets de son goût. Aussi, les sœurs de la cuisine la voyant si peu difficile, lui servaient invariablement les restes.

C'est seulement pendant sa dernière maladie, lorsqu'on lui ordonna de dire ce qui lui faisait mal, que sa mortification fut dévoilée.

« Quand Jésus veut qu'on souffre, disait-elle alors, il faut absolument en passer par là. Ainsi, pendant que ma sœur Marie du Sacré-Cœur (sa sœur Marie) était provisoire, elle s'efforçait de me soigner avec la tendresse d'une mère, et je paraissais bien gâtée ! Pourtant que de mortifications elle me faisait faire ! car elle me servait selon ses goûts, absolument opposés aux miens ! »

Son esprit de sacrifice était universel. Tout ce qu'il y avait de plus pénible et de moins agréable, elle s'empressait de le saisir comme la part qui lui était due ; tout ce que Dieu lui demandait, elle le lui donnait, sans retour sur elle-même.

« Pendant mon postulat, dit-elle, il me coûtait beaucoup de faire certaines mortifications extérieures, en usage dans nos monastères ; mais jamais je n'ai cédé à mes répugnances : il me semblait que le Crucifix du préau me regardait avec des yeux suppliants et me mendiait ces sacrifices. »

Sa vigilance était telle qu'elle ne laissait inobservés aucune des recommandations de sa Mère Prieure, aucun de ces petits règlements qui rendent la vie religieuse si méritoire. Une sœur ancienne, ayant remarqué sa fidélité extraordinaire sur ce point, la considéra dès lors comme une sainte.

Elle se plaît à dire qu'elle ne faisait pas de grandes pénitences : c'est que sa ferveur comptait pour rien celles qui lui étaient permises. Il arriva pourtant qu'elle fut malade pour avoir porté trop longtemps une petite croix de fer dont les pointes s'étaient enfoncées dans sa chair. « Cela ne me serait pas arrivé pour si peu de chose, disait-elle ensuite, si le bon Dieu n'avait voulu me faire comprendre que les macérations des saints ne sont pas faites pour moi, ni pour les petites âmes qui marcheront par la même voie d'enfance. »

« Les âmes les plus chéries de mon Père, disait un jour Notre-Seigneur à sainte Thérèse, sont celles qu'il éprouve le plus ; et la grandeur de leurs épreuves est la mesure de son amour. » Thérèse était une de ces âmes les plus chéries de Dieu ; et il allait mettre le comble à son amour en l'immolant dans un cruel martyre.

Nous connaissons l'appel du Vendredi-Saint, 3 avril 1896, où, suivant son expression, elle entendit « comme un lointain murmure qui lui annonçait l'arrivée de l'Epoux ». De longs mois, bien doulou-

reux, devaient s'écouler encore avant cette heure bénie de la délivrance.

Le matin de ce Vendredi-Saint, elle sut si bien faire croire que son crachement de sang serait sans conséquence, que la Mère Prieure lui permit d'accomplir toutes les pénitences prescrites par la règle, ce jour-là. Dans l'après-midi, une novice l'aperçut nettoyant des fenêtres. Elle avait le visage livide et, malgré son énergie, semblait à bout de forces. La voyant si épisée, cette novice qui la chérissait fondit en larmes, la suppliant de lui permettre de demander pour elle quelque soulagement. Mais sa jeune maîtresse le lui défendit expressément, disant qu'elle pouvait bien supporter une légère fatigue en ce jour où Jésus avait tant souffert pour elle.

Bientôt une toux persistante inquiéta la Réverende Mère. Elle soumit sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus à un régime fortifiant, et la toux disparut pour quelques mois.

« Vraiment, disait alors notre chère petite sœur, la maladie est une trop lente conductrice, *je ne compte que sur l'amour.* »

Fortement tentée de répondre à l'appel du Carmel d'Hanoï qui la demandait avec instances, elle commença une neuvaine au vénérable Théophane Vénard, dans le but d'obtenir sa complète guérison. Hélas ! cette neuvaine devint le point de départ d'un état des plus graves.

Après avoir, comme Jésus, *passé dans le monde en faisant le bien* ; après avoir été oubliée, méconnue

comme lui, notre petite sainte allait à sa suite gravir un dououreux Calvaire.

Habituée à la voir toujours souffrir, et cependant rester toujours vaillante, sa Mère Prieure, inspirée de Dieu sans doute, lui permit de suivre les exercices de communauté dont certains la fatiguaient extrêmement.

Le soir venu, l'héroïque enfant devait monter seule l'escalier du dortoir ; s'arrêtant à chaque marche pour reprendre haleine, elle regagnait péniblement sa cellule, et y arrivait tellement épuisée qu'il lui fallait parfois — elle l'avoua plus tard — une heure pour se déshabiller. Et, après tant de fatigues, c'était sur sa dure paillasse qu'il lui fallait passer le temps du repos.

Aussi les nuits étaient-elles très mauvaises ; et, comme on lui demandait si quelque secours ne lui était pas nécessaire dans ces heures de souffrance : « Oh ! non, répondit-elle ; je m'estime bien heureuse, au contraire, de me trouver dans une cellule assez retirée pour n'être pas entendue de mes sœurs. Je suis contente de souffrir seule ; dès que je suis plainte et comblée de délicatesse, *je ne jouis plus.* »

Sainte enfant !... Quel empire aviez-vous donc acquis sur vous-même pour pouvoir dire en toute vérité ces sublimes paroles !... Ainsi, ce qui nous cause à nous tant de déplaisir : l'oubli des créatures, devenait votre jouissance !... Ah ! comme votre divin Epoux savait bien vous la ménager cette amère jouissance qui vous était si douce !

On lui faisait souvent des pointes de feu sur le côté. Un jour qu'elle en avait particulièrement souffert, elle se reposait dans sa cellule pendant la récréation. Elle entendit alors à la cuisine une sœur parler d'elle en ces termes : « Ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus va bientôt mourir ; et je me demande vraiment ce que notre Mère en pourra dire après sa mort. Elle sera bien embarrassée, car cette petite sœur, tout aimable qu'elle est, n'a pour sûr rien fait qui vaille la peine d'être raconté. »

L'infirmière qui avait tout entendu lui dit :

« Si vous vous étiez appuyée sur l'opinion des créatures, vous seriez bien désillusionnée aujourd'hui.

— L'opinion des créatures ! ah ! heureusement le bon Dieu m'a toujours fait la grâce d'y être absolument indifférente. Ecoutez une petite histoire qui a achevé de me montrer ce qu'elle vaut :

« Quelques jours après ma prise d'habit, j'allais chez notre Mère. Une sœur du voile blanc qui s'y trouvait dit en m'apercevant : « Ma Mère, vous avez reçu là une novice qui vous fait honneur ! A-t-elle bonne mine ! J'espère qu'elle suivra longtemps la règle ! » J'étais toute contente du compliment, quand une autre sœur du voile blanc, arrivant à son tour, dit : « Mais, ma pauvre petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, que vous avez l'air fatigué ! Vous avez une mine qui fait trembler ; si cela continue vous ne suivrez pas longtemps la règle !... » Je n'avais pourtant que seize ans ; mais cette petite anecdote me donna une expérience

telle, que depuis je ne comptai plus pour rien l'opinion si variable des créatures.

— On dit que vous n'avez jamais beaucoup souffert ?

Souriant alors, et montrant un verre contenant une potion d'un rouge éclatant :

« Voyez-vous ce petit verre, dit-elle, on le croirait plein d'une liqueur délicieuse ; en réalité, je ne prends rien de plus amer. Eh bien, c'est l'image de ma vie : aux yeux des autres, elle a toujours revêtu les plus riantes couleurs ; il leur a semblé que je buvais une liqueur exquise ; et c'était de l'amertume ! Je dis, de l'amertume, et pourtant ma vie n'a pas été amère, car j'ai su faire ma joie et ma douceur de toute amertume.

— Vous souffrez beaucoup en ce moment, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je l'ai tant désiré ! »

« Que nous avons de peine de vous voir tant souffrir, et de penser que peut-être vous souffrirez davantage encore », lui disaient ses novices.

— Oh ! ne vous affligez pas pour moi, *j'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce.* D'ailleurs, vous avez bien tort de penser à ce qui peut arriver de douloureux dans l'avenir, c'est comme se mêler de créer ! Nous qui courons dans la voie de l'amour, il ne faut jamais nous tourmenter de rien. Si je ne souffrais pas de minute en minute, il me serait impossible de garder la patience ; mais je ne vois que le moment présent, j'oublie le passé et je me

garde bien d'envisager l'avenir. Si on se décourage, si parfois on désespère, c'est parce qu'on pense au passé et à l'avenir. Cependant, priez pour moi : souvent, lorsque je supplie le Ciel de venir à mon secours, c'est alors que je suis le plus délaissée !

— Comment faites-vous pour ne pas vous décourager dans ces délaissements ?

— Je me tourne vers le bon Dieu, vers tous les saints, et je les remercie quand même ; *je crois qu'ils veulent voir jusqu'où je pousserai mon espérance...* Mais ce n'est pas en vain que la parole de Job est entrée dans mon cœur : « Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais encore en lui¹ ! » Je l'avoue, j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré d'abandon ; maintenant j'y suis, *le Seigneur m'a prise et m'a posée là !*

« Mon cœur est plein de la volonté de Jésus, disait-elle encore ; aussi, quand on verse quelque chose par-dessus, cela ne pénètre pas jusqu'au fond ; c'est un rien qui glisse facilement, comme l'huile sur la surface d'une eau limpide. Ah ! si mon âme n'était pas remplie d'avance, s'il fallait qu'elle le fût par les sentiments de joie ou de tristesse qui se succèdent si vite, ce serait un flot de douleur bien amer ! mais ces alternatives ne font qu'effleurer mon âme ; aussi je reste toujours dans une paix profonde que rien ne peut troubler. »

Pourtant son âme était enveloppée d'épaisses ténèbres : ses tentations contre la foi, toujours

¹ Job., XIII, 15.

vaincues et toujours renaissantes, étaient là pour lui enlever tout sentiment de bonheur à la pensée de sa mort prochaine.

« Si je n'avais pas l'épreuve qu'il est impossible de comprendre, disait-elle, je crois que je mourrais de joie à la pensée de quitter bientôt cette terre. »

Le divin Maître voulait, par cette épreuve,achever de la purifier et lui permettre, non plus seulement de marcher à pas rapides, mais de voler dans sa *petite voie de confiance et d'abandon*. Ses paroles le prouvent à chaque instant :

« Je ne désire pas plus mourir que vivre ; si le Seigneur m'offrait de choisir, je ne choisirais rien ; je ne veux que ce qu'il veut ; *c'est ce qu'il fait que j'aime !*

« Je n'ai nullement peur des derniers combats, ni des souffrances de la maladie, si grandes soient-elles. Le bon Dieu m'a toujours secourue ; il m'a aidée et conduite par la main dès ma plus tendre enfance... je compte sur Lui. La souffrance pourra atteindre les limites extrêmes, mais je suis sûre qu'il ne m'abandonnera jamais. »

Une telle confiance devait exciter la fureur du démon qui, aux derniers moments, met en œuvre toutes ses ruses infernales pour essayer de semer le désespoir dans les cœurs.

« Hier au soir, disait-elle à Mère Agnès de Jésus, je fus prise d'une véritable angoisse et mes ténèbres augmentèrent. Je ne sais quelle voix maudite

me disait : « Es-tu sûre d'être aimée de Dieu ? Est-il venu te le dire ? Ce n'est pas l'opinion de quelques créatures qui te justifiera devant lui. »

« Il y avait longtemps que je souffrais de ces pensées lorsqu'on vint m'apporter votre billet vraiment providentiel. Vous me rappeliez, ma Mère, tous les priviléges de Jésus sur mon âme ; et, comme si mon angoisse vous eût été révélée, vous me disiez que j'étais grandement chérie de Dieu, et à la veille de recevoir de sa main la couronne éternelle. Déjà le calme et la joie renaissaient dans mon cœur. Cependant je me dis encore : « C'est l'affection de ma petite Mère pour moi qui lui fait écrire ces paroles. » Immédiatement alors je fus inspirée de prendre le saint Evangile, et, l'ouvrant au hasard, mes yeux tombèrent sur ce passage que je n'avais jamais remarqué : *Celui que Dieu a envoyé dit les mêmes choses que Dieu, parce qu'il ne lui a pas communiqué son esprit avec mesure¹.* »

« Je m'endormis ensuite tout à fait consolée. C'est vous, ma Mère, que le bon Dieu a envoyée pour moi, et je dois vous croire, puisque vous dites les mêmes choses que Dieu. »

Dans le courant du mois d'août, elle resta plusieurs jours comme hors d'elle-même, nous conjurant de faire prier pour elle. Jamais nous ne

¹ Joan., III, 34.

l'avions vue ainsi. Dans cet état d'angoisse inexprimable, nous l'entendions répéter :

« Oh ! comme il faut prier pour les agonisants ! si l'on savait ! »

Une nuit, elle supplia l'infirmière de jeter de l'eau bénite sur son lit en disant :

« Le démon est autour de moi ; je ne le vois pas, mais je le sens... il me tourmente, il me tient comme avec une main de fer pour m'empêcher de prendre le plus léger soulagement ; il augmente mes maux afin que je me désespère... Et je ne puis pas prier ! Je puis seulement regarder la Sainte Vierge et dire : Jésus ! Combien elle est nécessaire la prière des Complies : « *Procul recedant somnia, et noctium phantasmata !* Délivrez-nous des fantômes de la nuit. »

« J'éprouve quelque chose de mystérieux, je ne souffre pas pour moi, mais pour une autre âme... et le démon ne veut pas. »

L'infirmière, vivement impressionnée, alluma un cierge bénit et l'esprit de ténèbres s'enfuit pour ne plus revenir. Cependant, notre petite sœur resta jusqu'à la fin dans de douloureuses angoisses.

Un jour, tandis qu'elle regardait le ciel, on lui fit cette réflexion :

« Bientôt vous habiterez au delà du ciel bleu ; aussi avec quel amour vous le contemplez ! »

Elle se contenta de sourire et dit ensuite à la Mère Prieure :

« Ma Mère, nos sœurs ne savent pas ma souffrance ! En regardant le firmament d'azur, je ne

pensais qu'à trouver joli ce ciel matériel ; *l'autre m'est de plus en plus fermé...* J'ai d'abord été affligée de la réflexion que l'on m'a faite, puis une voix intérieure m'a répondu : « *Oui, tu regardais le ciel par amour. Puisque ton âme est entièrement livrée à l'amour, toutes tes actions, même les plus indifférentes, sont marquées de ce cachet divin.* » A l'instant j'ai été consolée. »

En dépit des ténèbres qui l'enveloppaient tout entière, de temps en temps le Geôlier divin entr'ouvraila porte de son obscure prison ; c'était alors un transport d'abandon, de confiance et d'amour.

Se promenant un jour au jardin, soutenue par une de ses sœurs, elle s'arrêta devant le tableau ravissant d'une petite poule blanche tenant abritée sous ses ailes sa gracieuse famille. Bientôt ses yeux se remplirent de larmes, et se tournant vers sa chère conductrice, elle lui dit : « Je ne puis rester davantage, rentrons vite... »

Et, dans sa cellule, elle pleura longtemps sans pouvoir articuler une seule parole. Enfin, regardant sa sœur avec une expression toute céleste, elle ajouta :

« Je pensais à Notre-Seigneur, à l'aimable comparaison qu'il a prise pour nous faire croire à sa tendresse. Toute ma vie, c'est cela qu'il a fait pour moi : *il m'a entièrement cachée sous ses ailes !* Je ne puis rendre ce qui s'est passé dans mon cœur. Ah ! le bon Dieu fait bien de se voiler à mes regards, de me montrer rarement et comme « à

*travers les barreaux*¹ » les effets de sa miséricorde ; je sens que je ne pourrais en supporter la douceur. »

Nous ne pouvions nous résigner à perdre ce trésor de vertus, et, le 5 juin 1897, nous commençâmes une fervente neuvaine à Notre-Dame des Victoires, espérant qu'une fois encore elle relèverait par un miracle la *petite fleur* de son amour. Mais elle nous fit la même réponse que le vénérable martyr Théophane, et nous dûmes accepter généreusement la perspective amère d'une prochaine séparation.

Au commencement de juillet, son état devint très grave, et on la descendit enfin à l'infirmerie.

Voyant sa cellule vide, et sachant qu'elle n'y remonterait jamais, Mère Agnès de Jésus lui dit :

« Quand vous ne serez plus avec nous, quelle peine j'aurai en regardant cette cellule !

— Pour vous consoler, ma petite Mère, vous penserez que je suis bien heureuse là-haut, et qu'une grande partie de mon bonheur, je l'ai acquis dans cette petite cellule ; car, ajouta-t-elle en levant vers le ciel son beau regard profond, *j'y ai beaucoup souffert* ; j'aurais été heureuse d'y mourir. »

En entrant à l'infirmerie, le regard de Thérèse se tourna d'abord vers la Vierge miraculeuse que

¹ Cant., II, 9.

nous y avions installée. Il serait impossible de traduire l'expression de ce regard : Que voyez-vous ? lui dit sa sœur Marie, — celle-là même qui, dans son enfance, fut témoin de son extase et lui servit aussi de mère. — Elle répondit :

« Jamais elle ne m'a paru si belle !... mais aujourd'hui c'est la statue ; autrefois, vous savez bien que ce n'était pas la statue... »

Souvent depuis, l'angélique enfant fut consolée de la même manière. Un soir elle s'écria :

« Que je l'aime la Vierge Marie ! Si j'avais été prêtre, que j'aurais bien parlé d'elle ! On la montre inabordable, il faudrait la montrer imitable. *Elle est plus mère que reine !* J'ai entendu dire que son éclat éclipse tous les saints, comme le soleil à son lever fait disparaître les étoiles. Mon Dieu ! que cela est étrange ! Une mère qui fait disparaître la gloire de ses enfants ! Moi, je pense tout le contraire ; je crois qu'elle augmentera de beaucoup la splendeur des élus... La Vierge Marie ! comme il me semble que sa vie était simple ! »

Et, continuant son discours, elle nous fit une peinture si suave, si délicieuse de l'intérieur de la sainte Famille, que nous en restâmes dans l'admiration.

Une épreuve bien sensible l'attendait. Depuis le 16 août jusqu'au 30 septembre, jour bienheureux de sa communion éternelle, à cause de vomissements qui se produisaient sans cesse, il ne lui fut plus possible de recevoir la sainte Eucharistie. Le Pain des Anges ! qui donc l'avait plus aimé

que ce séraphin de la terre ? Combien de fois, même en plein hiver de cette dernière année, après ses nuits de cruelles souffrances, la courageuse enfant se leva dès le matin, pour se rendre à la Table sainte ! Elle ne croyait jamais acheter trop cher le bonheur de s'unir à son Dieu.

Avant d'être privée de cette nourriture céleste, Notre-Seigneur la visita souvent sur son lit de douleur. La communion du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, fut particulièrement touchante. Pendant la nuit, elle composa le couplet suivant qui devait être chanté avant la communion :

Toi qui connais ma petitesse extrême,
Tu ne crains pas de t'abaisser vers moi !
Viens en mon cœur, ô Sacrement que j'aime ;
Viens en mon cœur... il aspire vers toi.
Je veux, Seigneur, que ta bonté me laisse
Mourir d'amour après cette faveur ;
Jésus, entendis le cri de ma tendresse,
Viens en mon cœur !

Le matin, au passage du Saint Sacrement, le pavé de nos cloîtres disparaissait sous les fleurs des champs et les roses effeuillées. Un jeune prêtre, devant célébrer, ce jour-là même, sa première Messe dans notre chapelle, porta le Viatique sacré à notre douce malade. Et sœur Marie de l'Eucharistie, dont la voix mélodieuse avait des vibrations célestes, chanta selon son désir :

Mourir d'amour, c'est un bien doux martyre,
Et c'est celui que je voudrais souffrir.

O Chérubins ! accordez votre lyre,
Car, je le sens, mon exil va finir...

Divin Jésus, réalise mon rêve :
Mourir d'amour !

Quelques jours après, la petite victime de Jésus se trouva plus mal ; et, le 30 juillet, elle reçut l'Extrême-Onction. Toute radieuse elle disait alors :

« La porte de ma sombre prison est entr'ouverte, je suis dans la joie, surtout depuis que notre Père Supérieur m'a assuré que mon âme ressemble aujourd'hui à celle d'un petit enfant après le baptême. »

Sans doute, elle pensait s'envoler bien vite au milieu de la blanche phalange des Saints Innocents. Elle ne savait pas que deux mois de martyre la séparaient encore de sa délivrance.

Un jour, elle dit à la Mère Prieure :

« Ma Mère, je vous en prie, donnez-moi la permission de mourir... Laissez-moi offrir ma vie à telle intention... »

Et comme cette permission lui était refusée :

« Eh bien, reprit-elle, je sais qu'en ce moment le bon Dieu désire tant *une petite grappe de raisin*, que personne ne veut lui offrir, qu'il va bien être obligé de venir *la voler*... Je ne demande rien, ce serait sortir de ma voie d'abandon, je prié seulement la Vierge Marie de rappeler à son Jésus le titre de *Voleur* qu'il s'est donné lui-même dans le saint Evangile, afin qu'il n'oublie pas de venir *me voler*. »

Un jour, on lui apporta une gerbe d'épis de blé. Elle en prit un, tellement chargé de grains qu'il s'inclinait sur sa tige, et le considéra longtemps... puis elle dit à la Mère Prieure :

« Ma Mère, cet épi est l'image de mon âme : *le bon Dieu m'a chargée de grâces pour moi et pour bien d'autres !...* Ah ! je veux m'incliner toujours sous l'abondance des dons célestes, reconnaissant que tout vient d'en haut. »

Elle ne se trompait pas : oui, son âme était chargée de grâces... et qu'il semblait facile de distinguer l'Esprit de Dieu se louant lui-même par cette bouche innocente !

Cet Esprit de vérité n'avait-il pas déjà fait écrire à la grande Thérèse d'Avila :

« *Avec une humble et sainte présomption, que les âmes arrivées à l'union divine se tiennent en haute estime, qu'elles aient sans cesse devant les yeux le souvenir des bienfaits reçus et se gardent bien de croire faire acte d'humilité en ne reconnaissant pas les grâces de Dieu. N'est-il pas clair qu'un souvenir fidèle des bienfaits augmente l'amour envers le bienfaiteur ? Comment celui qui ignore les richesses dont il est possesseur pourra-t-il en faire part et les distribuer avec libéralité ?* »

Ce n'est pas la seule fois que la petite Thérèse de Lisieux prononça des paroles véritablement inspirées.

Au mois d'avril 1895, alors qu'elle était bien portante, elle fit cette confidence à une religieuse ancienne et digne de foi :

“ Je mourrai bientôt ; je ne vous dis pas que ce soit dans quelques mois ; mais, dans 2 ou 3 ans au plus ; je le sens par ce qui se passe dans mon âme. »

Les novices lui témoignaient leur surprise de la voir deviner leurs plus intimes pensées :

“ Voici mon secret, leur dit-elle : je ne vous fais jamais d'observations sans invoquer la sainte Vierge, je lui demande de m'inspirer ce qui doit vous faire le plus de bien ; et moi-même je suis souvent étonnée des choses que je vous enseigne. Je sens simplement, en vous les disant, que je ne me trompe pas et que Jésus vous parle par ma bouche. »

Pendant sa maladie, une de ses sœurs venait d'avoir un moment de pénible angoisse, presque de découragement, à la pensée d'une inévitable et prochaine séparation. Entrant aussitôt après à l'infirmerie, sans rien laisser paraître de sa peine, elle fut bien surprise d'entendre notre sainte malade lui dire d'un ton sérieux et triste : « Il ne faudrait pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance ! »

Une de nos Mères, étant venue la visiter, lui rendait un léger service. « Que je serais heureuse, pensait-elle, si cet ange me disait : Au Ciel, je vous rendrai cela ! — Au même instant, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, se tournant vers elle, lui dit : « Ma Mère, au Ciel je vous rendrai cela ! »

Mais le plus surprenant, c'est qu'elle paraissait avoir conscience de la mission pour laquelle le

Seigneur l'avait envoyée ici-bas. Le voile de l'avenir semblait tombé devant elle ; et, plus d'une fois, elle nous en révéla les secrets en des prophéties déjà réalisées :

« Je n'ai jamais donné au bon Dieu que de l'amour, disait-elle, il me rendra de l'amour. — APRÈS MA MORT, JE FERAI TOMBER UNE PLUIE DE ROSES ! »

Une sœur lui parlait de la béatitude du ciel. Elle l'interrompit, disant : « Ce n'est pas cela qui m'attire...

— Quoi donc ?

— Oh ! c'est l'AMOUR ! Aimer, être aimée, et revenir sur la terre pour faire aimer l'AMOUR. »

Un soir, elle accueillit Mère Agnès de Jésus avec une expression toute particulière de joie sereine :

« Ma Mère, quelques notes d'un concert lointain viennent d'arriver jusqu'à moi, et j'ai pensé que bientôt j'entendrai des mélodies incomparables ; mais cette espérance n'a pu me réjouir qu'un instant ; une seule attente fait battre mon cœur : c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner !

« Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime... de donner ma petite voie aux âmes. JE VEUX PASSER MON CIEL A FAIRE DU BIEN SUR LA TERRE. Ce n'est pas impossible, puisqu'au sein même de la vision béatifique, les anges veillent sur nous. Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde ! Mais lorsque l'ange aura dit : « Le temps

n'est plus¹ ! » alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet.

— Quelle petite voie voulez-vous donc enseigner aux âmes ?

— Ma Mère, c'est la voie de l'enfance spirituelle, c'est le chemin de la confiance et du total abandon. Je veux leur indiquer les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi ; leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par des caresses ! C'est comme cela que je l'ai pris, et c'est pour cela que je serai si bien reçue ! »

« Si je vous induis en erreur avec ma petite voie d'amour, disait-elle à une novice, ne craignez pas que je vous la laisse suivre longtemps. Je vous apparaîtrais bientôt pour vous dire de prendre une autre route ; mais, si je ne reviens pas, croyez à la vérité de mes paroles : *on n'a jamais trop de confiance envers le bon Dieu, si puissant et si miséricordieux ! On obtient de lui tout autant qu'on en espère !...* »

La veille de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel une novice lui dit :

« Si vous alliez mourir demain, après la communion, ce serait une si belle mort qu'elle me consolerait de toute ma peine, il me semble. »

Et Thérèse répondit vivement :

« Mourir après la communion ! Un jour de grande fête ! Non, il n'en sera pas ainsi : *les petites*

¹ Apoc., x, 6.

âmes ne pourraient pas imiter cela. Dans ma petite voie, il n'y a que des choses très ordinaires ; il faut que tout ce que je fais les petites âmes puissent le faire. »

Elle écrivait encore à l'un de ses frères missionnaires :

« Ce qui m'attire vers la Patrie des cieux, c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré, et la pensée que je pourrai le faire aimer *d'une multitude d'âmes* qui le béniront éternellement. »

Et une autre fois :

« Je compte bien ne pas rester inactive au Ciel, mon désir est de travailler encore pour l'Eglise et les âmes ; je le demande à Dieu et je suis certaine qu'il m'exaucera. Vous voyez que, si je quitte déjà le champ de bataille, ce n'est pas avec le désir égoïste de me reposer. Depuis longtemps la souffrance est devenue mon ciel ici-bas ; et j'ai du mal à concevoir comment il me sera possible de m'accimater dans un pays où la joie règne sans aucun mélange de tristesse. Il faudra que Jésus transforme tout à fait mon âme, autrement je ne pourrais supporter les délices éternelles. »

Oui, la souffrance était devenue son ciel sur la terre ; elle lui souriait comme nous sourions au bonheur.

« Quand je souffre beaucoup, disait-elle, quand il m'arrive des choses pénibles, désagréables, au lieu de prendre un air triste, j'y réponds par un

sourire. Au début, je ne réussissais pas toujours ; mais maintenant, c'est une habitude que je suis bien heureuse d'avoir contractée. »

Une de nos sœurs doutait de sa patience. Un jour, en la visitant, elle vit sur son visage une expression de joie céleste et voulut en savoir la cause.

« C'est parce que je ressens une très vive douleur, répondit Thérèse ; je me suis toujours efforcée d'aimer la souffrance et de lui faire bon accueil. »

« Pourquoi êtes-vous si gaie ce matin ? » lui demandait Mère Agnès de Jésus.

— C'est parce que j'ai eu deux petites peines ; rien ne me donne de *petites joies* comme les *petites peines*. »

Et une autre fois :

« Vous avez eu bien des épreuves aujourd'hui ?

— Oui, mais... puisque je les aime !... J'aime tout ce que le bon Dieu me donne.

— C'est affreux ce que vous souffrez ?

— Non, ce n'est pas affreux ; une petite victime d'amour pourrait-elle trouver affreux ce que son Epoux lui envoie ? Il me donne à chaque instant ce que je puis supporter ; pas davantage ; et si le moment d'après il augmente ma souffrance, il augmente aussi ma force.

« Cependant, je ne pourrais jamais lui demander des souffrances plus grandes, *car je suis trop petite* ; elles deviendraient alors mes souffrances à moi, il faudrait que je les supporte toute seule ; *et je n'ai jamais rien pu faire toute seule.* »

Ainsi parlait au lit de mort cette vierge sage et prudente dont la lampe, toujours remplie de l'huile des vertus, brilla jusqu'à la fin.

Si l'Esprit-Saint nous dit au livre des Proverbes : « *La doctrine d'un homme se prouve par sa patience*¹ », celles qui l'ont entendue peuvent croire à sa doctrine, maintenant qu'elle l'a prouvée par une patience invincible.

A chaque visite, le médecin nous témoignait son admiration : « Ah ! si vous saviez ce qu'elle endure ! Jamais je n'ai vu souffrir autant avec cette expression de joie surnaturelle. C'est un ange ! » Et comme nous lui exprimions notre chagrin à la pensée de perdre un pareil trésor. — « Je ne pourrai la guérir, c'est une âme qui n'est pas faite pour la terre. »

Voyant son extrême faiblesse, il ordonnait des potions fortifiantes. Thérèse s'en attrista d'abord, à cause de leur prix élevé ; puis elle nous dit :

« Maintenant je ne m'afflige plus de prendre des remèdes chers, car j'ai lu que sainte Gertrude s'en réjouissait en pensant que tout serait à l'avantage de nos bienfaiteurs, puisque Notre-Seigneur a dit : « *Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous le ferez*². »

« Je suis convaincue de l'inutilité des médicaments pour me guérir, ajoutait-elle ; mais je me suis arrangée avec le bon Dieu pour qu'il en fasse

¹ Prov., xix, 11. — ² Matt., xxv, 49.

profiter de pauvres missionnaires qui n'ont ni le temps, ni les moyens de se soigner. »

Touché des prévenances de sa petite épouse, le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, l'entourait aussi de ses divines attentions : tantôt c'étaient des gerbes fleuries envoyées par sa famille, tantôt un petit rouge-gorge qui venait sautiller sur son lit, la regardant d'un air de connaissance et lui faisant mille gentillesses.

« Ma Mère, disait alors notre enfant, je suis profondément émue des délicatesses du bon Dieu pour moi ; à l'extérieur j'en suis comblée... et cependant je demeure dans les plus noires ténèbres !... Je souffre beaucoup... oui beaucoup ! mais avec cela, *je suis dans une paix étonnante* ; tous mes désirs ont été réalisés... je suis pleine de confiance. »

Quelque temps après, elle racontait ce trait touchant :

« Un soir, à l'heure du grand silence, l'infirmière vint me mettre aux pieds une bouteille d'eau chaude et de la teinture d'iode sur la poitrine.

« J'étais consumée par la fièvre, une soif ardente me dévorait. En subissant ces remèdes, je ne pus m'empêcher de me plaindre à Notre-Seigneur : « Mon Jésus, lui dis-je, vous en êtes témoin, je brûle et l'on m'apporte encore de la chaleur et du feu ! Ah ! si j'avais, au lieu de tout cela, un demi-verre d'eau, comme je serais bien plus soulagée !...

Mon Jésus ! *votre petite fille a bien soif !* Mais elle est heureuse pourtant de trouver l'occasion de manquer du nécessaire, afin de mieux vous ressembler et pour sauver des âmes. »

« Bientôt l'infirmière me quitta, et je ne comptais plus la revoir que le lendemain matin, lorsqu'à ma grande surprise elle revint quelques minutes après, apportant une boisson rafraîchissante : « Je viens de penser à l'instant que vous pourriez avoir soif, me dit-elle, désormais je prendrai l'habitude de vous offrir ce soulagement tous les soirs. » Je la regardai, interdite, et quand je fus seule, je me mis à fondre en larmes. Oh ! que notre Jésus est bon ! Qu'il est doux et tendre ! Que son cœur est facile à toucher ! »

Une des délicatesses du Cœur de Jésus qui causeront le plus de joie à sa petite épouse, fut celle du 6 septembre, jour où, par un fait tout providentiel, nous reçumes une relique du vénérable Théophane Vénard. Plusieurs fois déjà elle avait exprimé le désir de posséder quelque chose ayant appartenu à son bienheureux ami ; mais, voyant qu'on n'y donnait pas suite, elle n'en parlait plus. Aussi son émotion fut grande quand la Mère Prieure lui remit le précieux objet ; elle le couvrit de baisers et ne voulut plus s'en séparer.

Pourquoi donc chérissait-elle à ce point l'angélique missionnaire ? Elle le confia à ses sœurs bien-aimées dans un entretien touchant :

« Théophane Vénard est *un petit saint*, sa vie

est tout ordinaire. Il aimait beaucoup la Vierge Immaculée, il aimait beaucoup sa famille. »

Appuyant alors sur ces mots :

« Moi aussi, j'aime beaucoup ma famille ! Je ne comprends pas les saints qui n'aiment pas leur famille !... Pour souvenir d'adieu, je vous ai copié certains passages des dernières lettres qu'il écrivit à ses parents ; ce sont mes pensées, mon âme ressemble à la sienne. »

Nous transcrivons ici cette lettre que l'on croirait sortie de la plume et du cœur de notre ange :

« Je ne trouve rien sur la terre qui me rende heureuse ; mon cœur est trop grand, rien de ce qu'on appelle bonheur en ce monde ne peut le satisfaire. Ma pensée s'envole vers l'éternité, le temps va finir ! Mon cœur est paisible comme un lac tranquille ou un ciel serein ; je ne regrette pas la vie de ce monde : j'ai soif des eaux de la vie éternelle...

« Encore un peu et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat. Je monte au ciel ! Je vais entrer dans ce séjour des élus, voir des beautés que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir des joies que le cœur n'a jamais goûtées... Me voici rendue à cette heure que chacune de nous a tant désirée ! Il est bien vrai que le Seigneur choisit *les petits* pour confondre les grands de ce monde. Je ne m'appuie pas sur mes propres forces, mais sur la force de Celui qui, sur la croix, a vaincu les puissances de l'enfer.

« Je suis une fleur printanière que le Maître du jardin cueille pour son plaisir. Nous sommes toutes des fleurs

plantées sur cette terre et que Dieu cueille en son temps : un peu plus tôt, un peu plus tard... Moi, petite éphémère, je m'en vais la première ! Un jour nous nous retrouverons dans le paradis et nous jouirons du vrai bonheur. »

SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS,
empruntant les paroles de l'angélique martyr Théophane Vénard.

Vers la fin de septembre, comme on lui rapportait quelque chose de ce qui avait été dit à la récréation, touchant la responsabilité de ceux qui ont charge d'âmes, elle se ranima un instant et prononça ces belles paroles :

« *Pour les petits, ils seront jugés avec une extrême douceur¹ !* » Il est possible de rester *petit*, même dans les charges les plus redoutables ; et n'est-il pas écrit qu'à la fin « *le Seigneur se lèvera pour sauver tous les doux et les humbles de la terre²* » ? Il ne dit pas *juger*, mais *sauver* ! »

Cependant le flot de la douleur montait de plus en plus. La faiblesse devint si excessive que, bientôt, la sainte petite malade en fut réduite à ne plus pouvoir faire, sans secours, le plus léger mouvement. Entendre parler près d'elle, même à voix basse, lui devenait une pénible souffrance ; la fièvre et l'oppression ne lui permettaient pas d'articuler une seule parole, sans ressentir la plus extrême fatigue. En cet état pourtant, le sourire

¹ Sap., VI, 7. — ² Ps. LXXV, 9.

ne quitta pas ses lèvres. Un nuage passait-il sur son front ? c'était la crainte de donner à nos sœurs un surcroît de peine. Jusqu'à l'avant-veille de sa mort elle voulut être seule la nuit. Cependant son infirmière se levait plusieurs fois, malgré ses instances. En l'une de ces visites, elle la trouva les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel.

« Que faites-vous donc ainsi ? lui demanda-t-elle ; il faudrait essayer de dormir.

— Je ne puis pas, ma sœur, je souffre trop ! alors je prie....

— Et que dites-vous à Jésus ?

— Je ne lui dis rien, *je l'aime !* »

« Oh ! que le *bon Dieu est bon !*... s'écriait-elle parfois. Oui, il faut qu'il soit bien bon pour me donner la force de supporter tout ce que je souffre. »

Un jour elle dit à sa Mère Prieure :

« Ma Mère, je voudrais vous confier l'état de mon âme ; mais je ne le puis, je suis trop émue en ce moment. »

Et, le soir, elle lui remit ces lignes, tracées au crayon, d'une main tremblante :

« O mon Dieu, que vous êtes bon pour la petite victime de votre amour miséricordieux ! Maintenant même que vous joignez la souffrance extérieure aux épreuves de mon âme, je ne puis dire : « *Les angoisses de la mort m'ont environnée*¹. » Mais je m'écrie dans ma reconnaissance : « *Je suis*

¹ Ps. xvii, 5.

descendue dans la vallée des ombres de la mort, cependant je ne crains aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur¹. »

« Quelques-unes croient que vous avez peur de la mort, lui dit sa *petite Mère*.

— Cela pourra bien arriver ; je ne m'appuie jamais sur mes propres pensées, je sais combien je suis faible ; mais je veux jouir du sentiment que le bon Dieu me donne maintenant ; il sera toujours temps de souffrir du contraire.

« Monsieur l'Aumônier m'a dit : « Etes-vous résignée à mourir ? » Je lui ai répondu : « Ah ! mon Père, je trouve qu'il n'y a besoin de résignation que pour vivre..... pour mourir c'est de la joie que j'éprouve. »

« Ne vous faites pas de peine, ma Mère, si je souffre beaucoup et si je ne manifeste aucun signe de bonheur au dernier moment. Notre-Seigneur n'est-il pas mort Victime d'amour, et voyez quelle a été son agonie !... »

Enfin l'aurore du jour éternel se leva ! C'était le jeudi 30. Le matin, notre douce victime, parlant de sa dernière nuit d'exil, regarda la statue de Marie en disant :

« Oh ! je l'ai priée avec une ferveur !... mais c'est l'agonie toute pure, sans aucun mélange de consolation...

¹ Ps. xxii, 4.

« L'air de la terre me manque, quand est-ce que j'aurai l'air du Ciel ? »

A deux heures et demie, elle se redressa sur son lit, ce qu'elle n'avait pu faire depuis plusieurs semaines, et s'écria :

« Ma Mère, le calice est plein jusqu'au bord ! Non, je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir... Je ne puis m'expliquer cela que par mon désir extrême de sauver des âmes... »

Et quelque temps après :

« Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, oh ! c'est bien vrai ! *Je ne me repens pas de m'être livrée à l'amour.* »

Elle répéta plusieurs fois ces derniers mots.

Et un peu plus tard :

« Ma Mère, préparez-moi à bien mourir. »

Sa vénérée Prieure l'encouragea par ces paroles :

« Mon enfant, vous êtes toute prête à paraître devant Dieu, parce que vous avez toujours compris la vertu d'humilité. »

Elle se rendit alors ce beau témoignage :

« Oui, je le sens, mon âme n'a jamais recherché que la vérité... oui, j'ai compris l'humilité du cœur ! »

A quatre heures et demie, les symptômes de la dernière agonie se manifestèrent. Dès que notre angélique mourante vit entrer la communauté, elle la remercia par le plus gracieux sourire ; puis tout entière à l'amour et à la souffrance, tenant le crucifix dans ses mains défaillantes, elle entreprit le combat suprême. Une sueur abondante

couvrait son visage ; elle tremblait... Mais comme au sein d'une furieuse tempête, le pilote à deux doigts du port ne perd pas courage, ainsi cette âme de foi, apercevant tout près le phare lumineux du rivage éternel, donnait vaillamment les derniers coups de rame pour atteindre le port.

Quand la cloche du monastère tinta l'Angelus du soir, elle fixa sur l'Etoile des mers, la Vierge Immaculée, un inexprimable regard. N'était-ce pas le moment de chanter :

Toi, qui vins me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encor, Mère, voici le soir !

A sept heures et quelques minutes, notre pauvre petite martyre, se tournant vers sa Mère Prieure, lui dit :

« Ma Mère, n'est-ce pas l'agonie ?... Ne vais-je pas mourir ?... »

— Oui, mon enfant, c'est l'agonie, mais Jésus veut peut-être la prolonger de quelques heures. »

Alors d'une voix douce et plaintive :

« Eh bien... allons... allons... oh ! je ne voudrais pas moins souffrir ! »

Puis, regardant son crucifix :

« OH !... JE L'AIME !... MON DIEU, JE... VOUS... AIME !!! »

Ce furent ses dernières paroles. Elle venait à peine de les prononcer qu'à notre grande surprise elle s'affaissa tout à coup, la tête penchée à droite, dans l'attitude de ces vierges martyres s'offrant

d'elles-mêmes au tranchant du glaive ; ou plutôt, comme une victime d'amour, attendant de l'Archer divin la flèche embrasée dont elle veut mourir...

Soudain elle se relève, comme appelée par une voix mystérieuse, elle ouvre les yeux et les fixe, brillants de paix céleste et d'un bonheur indicible, un peu au-dessus de l'image de Marie.

Ce regard se prolongea l'espace d'un *Credo*, et son âme bienheureuse devenue la proie de l'*Aigle divin* s'envola dans les cieux.

Cet ange nous avait dit quelques jours avant de quitter ce monde : « *La mort d'amour que je souhaite, c'est celle de Jésus sur la croix.* » Son désir fut pleinement exaucé : les ténèbres, l'angoisse accompagnèrent son agonie. Cependant ne pouvons-nous pas lui appliquer aussi la prophétie sublime de saint Jean de la Croix, touchant les âmes consommées dans la divine charité :

« Elles meurent dans des transports admirables et des assauts délicieux que leur livre l'amour, comme le cygne dont le chant est plus mélodieux quand il est sur le point de mourir. C'est ce qui faisait dire à David que « la mort des justes est précieuse devant Dieu » ; car c'est alors que les fleuves de l'amour s'échappent de l'âme, et s'en vont se perdre dans l'océan de l'amour divin. »

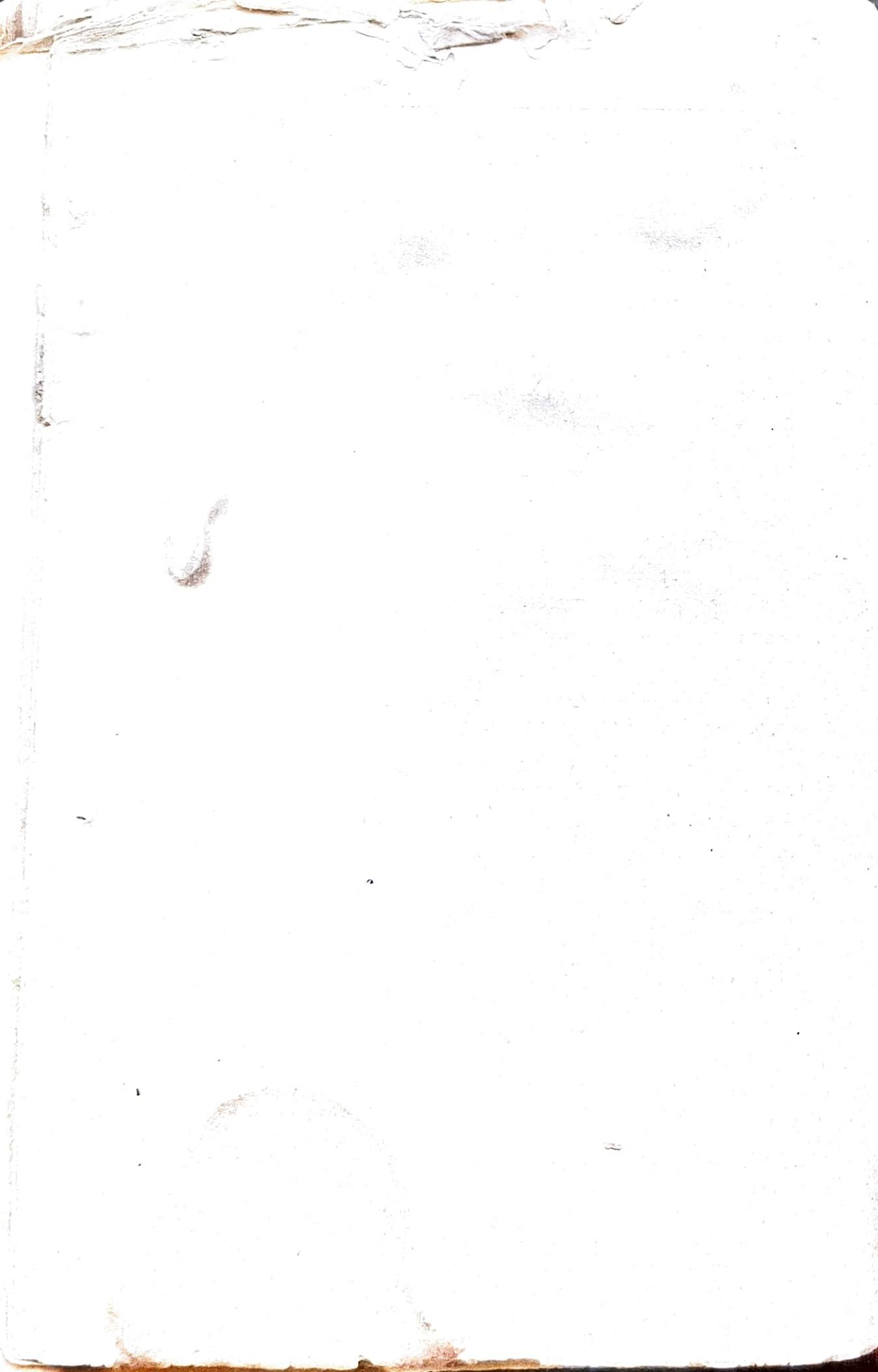
Aussitôt que notre blanche colombe eut pris son essor, la joie du dernier instant s'imprima sur son front ; un ineffable sourire animait son visage.

Nous lui mêmes une palme à la main ; et les lis et les roses entourèrent la dépouille virginal de celle qui emportait au ciel la robe blanche de son baptême empourprée du sang de son martyre d'amour. Le samedi et le dimanche, une foule nombreuse et recueillie ne cessa d'affluer devant la grille du chœur, contemplant dans la majesté de la mort « *la petite reine* » toujours gracieuse, et lui faisant toucher par centaines : chapelets, médailles, et jusqu'à des bijoux.

Le 4 octobre, jour de l'inhumation, nous la vîmes entourée d'une belle couronne de prêtres ; cet honneur lui était dû : elle avait tant prié pour les âmes sacerdotales ! Enfin, après avoir été solennellement bénit, ce grain de froment précieux fut jeté dans le sillon par les mains maternelles de la sainte Eglise...

Et qui dira maintenant de combien d'épis mûrs il a porté le germe ? Une fois de plus, elle s'est réalisée magnifiquement la parole du divin Moissonneur : « *En vérité, je vous le dis, si le grain de blé étant tombé à terre ne vient à mourir, il demeure seul ; mais s'il meurt, IL PORTE BEAUCOUP DE FRUITS.* »





La Rose effeuillée

Air : *Le fil de la Vierge ou La Rose mousse.*

Jésus, quand je te vois soutenu par ta Mère,
Quitter ses bras,
Essayer en tremblant sur notre triste terre
Tes premiers pas ;
Devant toi je voudrais effeuiller une rose
En sa fraîcheur,
Pour que ton petit pied bien doucement repose
Sur une fleur.

Cette rose effeuillée est la fidèle image,
Divin Enfant !
Du cœur qui veut pour toi s'immoler sans partage
A chaque instant.
Seigneur, sur tes autels plus d'une fraîche rose
Aime à briller ;
Elle se donne à toi, mais je rêve autre chose :
C'est m'effeuiller...

La rose en son éclat peut embellir ta fête,
Aimable Enfant !
Mais la rose effeuillée, on l'oublie, on la jette
Au gré du vent...
La rose, en s'effeuillant, sans recherche se donne
Pour n'être plus.
Comme elle, avec bonheur, à toi je m'abandonne,
Petit Jésus !

L'on marche sans regret sur des feuilles de rose,
Et ces débris
Sont un simple ornement que sans art on dispose,
Je l'ai compris...
Jésus, pour ton amour j'ai prodigué ma vie,
Mon avenir ;
Aux regards des mortels, rose à jamais flétrie,
Je dois mourir !

Pour toi je dois mourir, Jésus, beauté suprême,
Oh ! quel bonheur !
Je veux en m'effeuillant te prouver que je t'aime
De tout mon cœur.
Sous tes pas enfantins je veux avec mystère
Vivre ici-bas ;
Et je voudrais encore adoucir au Calvaire
Tes derniers pas...

Mai 1897.

S^r THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.



**Acte d'offrande
de moi-même, comme victime d'holocauste
à l'Amour miséricordieux du bon Dieu.**

Cet écrit a été trouvé, après la mort de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans le livre des saints Evangiles qu'elle portait jour et nuit sur son cœur.

Afin de vivre dans un acte de parfait amour, JE M'OFFRE COMME VICTIME D'HOLOCAUSTE A VOTRE AMOUR MISÉRICORDIEUX, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour, ô mon Dieu !

Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous, me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrasement de votre miséricordieux amour !

Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que, *les ombres s'étant évaporées*¹, je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel !...

MARIE-FRANÇOISE-THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS
ET DE LA SAINTE FACE,
rel. carm. ind.

Fête de la Très Sainte Trinité, le 9 juin
de l'an de grâce 1895.

Indulgence de cinquante jours à tous les fidèles
qui feront cette offrande et qui la renouveleront.

Bayeux, 22 février 1909.

† THOMAS,
évêque de Bayeux et Lisieux.

Cant., iv, 6.

